

- LA REVUE D'HISTOIRE DU SAGUENAY—LAC-SAINT-JEAN -

# SaguenayensiA

Volume 40, No 3 — Juillet / Septembre 1998



- LA GRIPPE ESPAGNOLE
- 25 ANS DU *QUOTIDIEN*
- 50<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE FALARDEAU
- NIL BOUCHARD À L'ANSE-À-PELLETIER

6,25 \$

# MERCI À NOS GÉNÉREUX DONATEURS!

## MEMBRES HONORAIRES

Mgr René Bélanger, Québec  
M. Robert Bergeron, Saint-Lambert  
Me Marcel Claveau, Chicoutimi  
Mgr Jean-Guy Couture, Chicoutimi  
Mgr Marius Paré, Chicoutimi  
M. Anthony Price, Québec  
M. Paul-Gaston Tremblay, Chicoutimi  
Alcan

## MEMBRES CORPORATIFS (1 000\$ ET PLUS)

Abitibi-Consolidated inc.  
Raoul Blackburn Ltée, Chicoutimi  
Caisse Populaire Desjardins, Kénogami  
CEM Consultants inc., Chicoutimi  
Fondation Asselin, Jonquière  
Fondation Mathew Ralph Kane, Québec  
Fondation Thomas-Léon Tremblay, Chicoutimi  
M. Gilbert Gravel, Chicoutimi  
L'Impériale Esso, Chicoutimi  
Le Groupe Riverin, Jonquière  
Les Augustines de la Miséricorde, Chicoutimi  
MRC du Fjord, Saguenay  
M. Jacques Tardif, La Salle  
Gilles Tremblay Syndic, Chicoutimi  
M. Jean-Paul Tremblay, Chicoutimi  
Ville de Roberval  
Ville de Dolbeau

## MEMBRES À VIE (500\$ ET PLUS)

M. Paul-A. Bergeron, Chicoutimi  
Caisse Populaire Desjardins, Chicoutimi  
Dr Jean-Charles Claveau, Québec  
Mme Annette S.-Fortin, Hébertville  
M. Gérard Gaudreault, Chicoutimi  
Me Claude Gauthier, Chicoutimi  
Dr Richard Harvey, Sherbrooke  
M. Desmond Hudson, Plainfield, NH  
M. Patrick Lapointe, Jonquière  
M. Roger Larouche, Deux-Montagnes  
M. Jean-Marie Lemay, Alma  
M. Paul-Eugène Lemieux, Jonquière  
Abbé Ernest Lévesque, Chicoutimi

M. Réal Lévesque, Jonquière  
M. Paul Murdock, Chicoutimi  
M. Maurice Ouellette, Chicoutimi  
M. Bernard Pelletier, Chicoutimi  
M. Georges-Henri Perron, Chicoutimi  
M. Gilles Rinfret, Chicoutimi  
Scierie Saguenay, La Baie  
M. Gérard Tremblay, Chicoutimi  
Mme Gertrude Tremblay, Alma  
M. Jean-Hugues Tremblay, Chicoutimi  
M. René Tremblay, Chicoutimi  
Mme Céline Turcotte, Chicoutimi  
Abbé Jean-Paul Vincent, Albanel

## MEMBRES BIENFAITEURS (50\$ À 499\$)

Mme Laurette Angers, Jonquière  
M. Gérard Arguin, Sillery  
Dr Louis Bélanger, Montréal  
M. Jean-Baptiste Bergeron, Blainville  
Mme Rachel Bergeron, Jonquière  
Mme Antoinette Brassard, Jonquière  
M. Jean-Marie Couët, Chicoutimi  
Mme Jeanine Dufour-Boucher, Jonquière  
Mme Marie Dharmalingam, Toronto  
M. Aimé Gagné, Montréal  
Mme Irène Gaudreault, Jonquière  
M. C.-A. Gauthier, Jonquière  
M. Louis Gauthier, Chicoutimi  
M. Michel Gauthier, Falardeau  
M. Paul-André Gervais, Chicoutimi

M. François Gilbert, Sillery  
Mme Michelle Harvey, Sainte-Foy  
M. Jean Lacasse, Piedmont  
M. Marcel LeBlanc, Roberval  
Mme Lucie M.-Bélanger, Chicoutimi  
Mme Elisabeth Murdock,  
Sainte-Agathe des Monts  
M. Majoric Néron, Chicoutimi  
M. Jean-Marc Patoine, Jonquière  
M. Rémy Roussel, Chicoutimi  
Dr Yves Savard, Chicoutimi  
M. Albert Tremblay, Alma  
Dr François Tremblay, Chicoutimi  
M. Jean-Joseph Turcotte, Normandin  
Dr Léo Vandal, Chicoutimi

## MEMBRES DE SOUTIEN (25\$ À 49\$)

M. Christian Allard, Chicoutimi  
Dr Gervais Aubin, Chicoutimi  
Mme Olivette L.-Babin, La Baie  
M. Raoul Bastarache, Ville d'Anjou  
Dr René Bastarache, Tracy  
Mme Céline T.-Beaulieu, Québec  
Mme Jacqueline Beaulieu, Chicoutimi  
M. Charles-Henri Bergeron, Chicoutimi  
M. Ulric Blackburn, Chicoutimi  
Mme Andrée Boily, Chambord  
M. Laurent Bolduc, Laterrière  
Cain, Lamarre, Wells, Chicoutimi  
M. Paul-André Cantin, Beauport  
M. Paul-Émile Carrier, Montréal  
M. Jean-Marie Claveau, Jonquière  
M. Serge Cloutier, Alma  
M. Jeffrey T. Colvard, Binghamton, N. Y.  
M. Miville Corneau, Chicoutimi  
M. Denis Côté, Chicoutimi  
Abbé Rosaire Côté, Métabetchouan  
M. Ernest Dauphinais, Falardeau

M. Pierre De Champlain, La Baie  
Mme Marthe Delisle, Jonquière  
Mme Jacqueline L.-Demers, Saint-Félicien  
R. P. Albert Dumont, Montréal  
M. Jacques Fortin, Sainte-Foy  
Me Sylvain Gaudreault, Chicoutimi  
Dr Armand Gagnon, La Baie  
M. Fernand Gagnon, La Baie  
M. Victor Gagnon, Chicoutimi  
M. Laurent Gobeil, La Baie  
M. Fernand Gravel, Chicoutimi  
M. Jacques Gravel, Falardeau  
M. Joseph Gravel, Chicoutimi  
Mme Jeanne B.-Grenon, Chicoutimi  
M. Joseph-Eugène Houde, Mont-Royal  
Imprimerie DeLuxe Inc., Chicoutimi  
M. Raymond Labbé, Sainte-Claire  
M. Jacques Lambert, Sainte-Foy  
M. Alain Larouche, Montréal  
M. Réginald Lavoie, Saint-Fulgence  
M. Hervé Leclerc, Shipshaw

M. Raymond Lemieux, Chicoutimi  
M. Jean Lessard, Boisbriand  
M. Raymond Lessard, Westmount  
M. Alyre Martin, Chicoutimi  
Mme Florence Masson, Chicoutimi  
M. Roger Michaud, Chicoutimi  
Mme Ghislaine Morin, Roberval  
Dr Alyre J. Picard, Alma  
Dr Camille Plourde, Chicoutimi  
M. Claude Potvin, Laterrière  
Dr Claire St-Pierre, Chicoutimi  
M. Marcel Ste-Croix, Saint-Fulgence  
M. Laurent-Yves Simard, Anse-Saint-Jean  
Abbé Robert Simard, La Baie  
Mme Geneviève Talbot, Québec  
Mme Jeannine Tardif-Hébert, Brossard  
Mme Claire Tremblay, La Baie  
M. J.-A. Tremblay, Jonquière  
M. Claude Turcotte, Chicoutimi  
M. Antoine Villeneuve, Chicoutimi  
M. Gérard Villeneuve, Saint-Eugène

*La Société historique du Saguenay tient également à remercier ceux et celles qui donnent des montants moindres.*

# SAGUENAYENSIA

Publiée depuis 1959 par la Société historique du Saguenay

Volume 40, numéro 3, juillet-septembre 1998

La revue d'histoire régionale *Saguenayensia* est publiée trimestriellement par:

Société historique du Saguenay  
930, Jacques-Cartier Est,  
C. P. 456,  
Chicoutimi, Qc  
G7H 5C8  
Tél.: (418) 549-2805  
Fax: (418) 549-3701

Les avis de changement d'adresse, les exemplaires non distribués et les demandes d'abonnement doivent parvenir à l'adresse mentionnée ci-dessus. Port de retour garanti.

Envoi de publication: enregistrement no 0849.

La revue *Saguenayensia* est répertoriée dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* et dans *Canadian Historical Review*.

La direction de *Saguenayensia* laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leur texte. Les articles parus dans *Saguenayensia* ne peuvent être reproduits, traduits ou adaptés sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de la Société historique du Saguenay.

La Société historique du Saguenay est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

La revue *Saguenayensia* est subventionnée par la Société d'archives Sagamie inc.

Dépôt légal: 3e trimestre 1998  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN0581-295X

Tarifs d'abonnement:

Particulier: 25\$  
Corporations et institutions: 35\$  
Autres pays: ajouter 5\$  
Ce numéro: 12,00\$

**Couverture:** *Vue aérienne de Saint-David-de-Falardeau. Photo: entre 1958 et 1967.*

*Source: Société d'archives Sagamie inc., coll. SHS, fonds Maison de la Presse, no 50.4586.*

## Sommaire

3

La grippe espagnole

par Marcel LeBlanc

13

Saint-David-de-Falardeau  
Bref aperçu historique

par Roland Belanger

29

Le Quotidien est maintenant  
un adulte en santé de 25 ans

par Bertrand Tremblay

34

Nil Bouchard  
Ses années au Saguenay

par Neil J. Bouchard Jr  
traduit de l'anglais par Julie Dubord

44

À TRAVERS LES ARCHIVES

46

COMPTES RENDUS

49

SITES ET MONUMENTS DE LA SAGAMIE

# ÉDITORIAL

En décembre 1997, le conseil d'administration de la Société historique du Saguenay donne un mandat difficile à réaliser au comité d'édition de la revue *Saguenayensia*: faire mieux pour moins cher; demande classique de nos jours, la rationalisation des revenus imposant des régimes minceurs à toutes les organisations.

Mission accomplie! Quel plaisir avons nous eu à feuilleter, à sentir l'encre, à lire et à relire tous les articles de la nouvelle revue *Saguenayensia*... M. Jean-François Hébert et tous les membres de notre comité, au nom du conseil d'administration de la Société historique du Saguenay, je lève mon chapeau et vous félicite pour la qualité de l'imprimerie, du montage, du papier, de la présentation générale et des articles.

Pour ce 3e numéro de 1998, un précieux collaborateur de la Société d'histoire de Roberval, M. Marcel LeBlanc, nous présente une recherche bien documentée sur la grippe espagnole qui sévit dans la région en 1918. Nous en avons tous entendu parler, mais M. LeBlanc nous rapporte ici l'ampleur réelle de cette épidémie dans le secteur de Roberval et des environs.

Notre ami Roland Bélanger nous a préparé un brillant article bien documenté sur l'histoire de Saint-David-de-Falardeau, dans le cadre de son 50e anniversaire. La crise de 1929 a forcé l'établissement de population dans de nouveaux espaces, et Falardeau est un bon exemple.

Des Bouchard, nous en connaissons tous et plusieurs sont des descendants de Nil Bouchard de l'Anse-à-Pelletier. Un descendant de Nil, Neil J. Bouchard Jr, de Beverly aux Massachusetts, a écrit l'histoire de sa famille. Nous sommes fiers de vous présenter un texte qu'il a spécialement préparé pour *Saguenayensia*, traduit par Julie Dubord, et qui nous donne un avant goût de la descendance de cette famille.

Enfin, M. Bertrand Tremblay nous a esquissé une brève histoire des 25 ans du journal *Le Quotidien* (1973-1997). Un bel exemple d'histoire récente.

Les activités de la Société historique du Saguenay ont repris en août. Le travail ne manque pas et les objectifs sont élevés. Dans le prochain numéro, nous vous ferons le suivi des actions réalisées ou à être réalisées par le nouveau conseil, et ce en novembre 1998.

Bonne lecture et mes amitiés.

*Jacques Chouinard, c.a.*  
Président

## Saguenayensia

### **Comité d'édition**

**Directeur:** Jean-François Hébert

**Secrétaire:** Évoque Pelletier

**Membres:** Roland Bélanger, Louise Bouchard, Dany Côté, Jérôme Gagnon, Sylvain Gaudreault, Érik Langevin.

**Représentant de la Fondation Sagamie:**

Jean-François Moreau

**Responsable du numéro:** Jean-François Hébert

### **Conseiller en communications:**

Jean Laflamme

### **Conception graphique et mise en page:**

Jean-François Hébert

### **Révision des textes et épreuves:**

Roland Bélanger, Jean-François Hébert, René Laberge, Raymond Lemieux, Guy Tremblay.

**Impression:** Imprimerie Improthèque inc.

## Société historique du Saguenay

### **Conseil d'administration**

**Président:** Jacques Chouinard, c.a.

**Vice-président exécutif:** Alex Tremblay

**Trésorier:** Jacques Gravel

**Secrétaire:** Hervé Leclerc

**Directeurs:** Me Gaston Allard, Louise Bouchard, Mimi-Constance Couture, Jean Laflamme, Val Rasmussen, Aurélien Tremblay, Roland Tremblay, Rosaire Villeneuve.

### **Conseillers**

**Dolbeau:** Joseph-A. Perron

**Hébertville:** Annette S.-Fortin

**Normandin:** Gérald Bélanger

**Roberval:** Gérard Guay

**Saint-Félicien:** Gemma Lepage

**Archiviste:** Roland Bélanger

### **Personnel bénévole:**

Léon Gamache, Albert Larouche, Alain Morin.

## La Fondation Mgr-Victor-Tremblay inc.

**Président:** Me Marcel Claveau

**1er vice-président:** Gilbert Gravel

**2e vice-président:** Eddy Lalancette

**Trésorier:** Charles Tremblay

**Secrétaire:** Roland Bélanger

**Directeurs:** Pierre Bergeron, Jean Gagnon, Jean Laflamme, Benoît Lalancette, Jacques Chouinard, c.a., Georges-Henri Perron.

# La grippe espagnole

par **Marcel LeBlanc**  
Société d'histoire de Roberval

Depuis que les hommes sont assez nombreux pour se regrouper dans des agglomérations importantes, ils ont été constamment terrassés par des épidémies de tout genre. L'importance de l'hygiène publique n'ayant été reconnue qu'au début du vingtième siècle, après les découvertes de Louis Pasteur, il fallut quand même attendre l'époque de la Seconde Guerre mondiale et l'utilisation des antibiotiques pour enfin réussir à contrôler, du moins dans le monde occidental, les maladies infectieuses.

Malgré les progrès de la science, les pays de l'Asie et de l'Afrique sont encore souvent victimes de nombreux syndromes contagieux. Plus près de nous, il y eut des épidémies de peste à Alger en 1930 et en 1944 et, à la fin de la guerre 1939-1945, on déplora un grand nombre de cas de typhus en Europe.<sup>1</sup> Au Québec, à l'ère moderne, on se souvient encore de la grippe de Singapour au printemps et à l'automne 1957 (60 000 morts aux États-Unis, un million ailleurs dans le monde), la grippe de Hong Kong en 1968 (à nouveau un million de morts) et la grippe porcine en 1976. En septembre 1995, quarante pour cent des enfants d'âge scolaire de l'hémisphère sud ont été infectés par le virus H5N1; plusieurs milliers de morts en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Nouvelle-Calédonie.<sup>2</sup> Depuis les années 1980, le sida a ramené le genre humain à la dure réalité de sa condition de mortel. On se souvient également de la lutte courageuse menée par Lucien Bouchard contre «la bactérie mangeuse de chair».

L'histoire rappelle les pestes de l'Antiquité et du Moyen Âge.<sup>3</sup> Aux mêmes époques, les Incas du Pérou et les Mayas de l'Amérique centrale et du Mexique ont dû abandonner des villes populeuses, chassés probablement par des épidémies incontrôlables.

Ici au Québec, jusqu'à l'époque de la Première Guerre mondiale, alors que plus du quart des enfants mouraient avant l'âge d'un an, les épidémies se succédaient les unes aux autres: typhoïde, variole, diphtérie, etc. Au XIXe siècle seulement, il y eut quatre épidémies de choléra, de 1832 à 1866<sup>4</sup>, et six épidémies de grippe, de 1800 à 1889<sup>5</sup>.

En 1832, «l'année du grand choléra, la terrible pandémie décima la population durant deux mois et porta la panique à son comble. Les victimes, des centaines par jour, s'affaissaient dans la rue et succombaient après quelques heures d'affreuses souffrances; on charroyait les cadavres à pleins tombereaux».<sup>6</sup> Comme au temps du fabuliste, cette maladie pouvait «en un jour enrichir l'Achéron».

La grippe espagnole de l'automne 1918, dernière pandémie de l'histoire du monde, est demeurée dans la mémoire collective comme un cauchemar effaçant les précédents; au simple rappel de cette époque, des sentiments de tristesse et d'effroi ont toujours spontanément émergé dans l'imagination des survivants. La moitié de la population du globe en fut atteinte et trois pour cent des cas furent mortels.<sup>7</sup>

«En même temps que l'assistant militaire de la marine américaine, Franklin D. Roosevelt, était saisi par cette maladie, le plus jeune fils du roi de Suède en succombait: le fléau s'est introduit dans tous les pays, peu importent les distances et peu importent aussi les classes sociales».<sup>8</sup> Cette épidémie sévit d'avril 1918 à mars 1919, mais, au Québec, c'est de la fin de septembre au début de novembre qu'elle fit le plus de victimes.<sup>9</sup> On se souvenait d'une épidémie de ce genre en 1889, mais celle de 1918 fut beaucoup plus meurtrière. «D'une exceptionnelle gravité, elle s'attaqua surtout aux jeunes adultes âgés de 20 à 30 ans. Vague écho du climat de tristesse et de terreur qui prévalait au temps de la peste et du choléra, la vie sociale fut perturbée quand elle n'était pas totalement paralysée: partout au Québec, les églises et les écoles furent fermées».<sup>10</sup>

Il semble bien que le nom de «grippe espagnole» ait été donné arbitrairement, car on n'a jamais vraiment su où elle avait débuté; aujourd'hui encore, la question demeure un mystère: est-ce en Chine ou ailleurs ou peut-être aussi sur les champs de bataille en France? Quoi qu'il en soit, c'est une dépêche de Madrid annonçant l'apparition d'une maladie contagieuse qui apporta la nouvelle au monde et à l'Amérique.<sup>11</sup> Un médecin québécois dénommé Smith

**Tableau 1**

**Dissémination de l'épidémie  
dans les principales régions du Québec en 1918**

Régions	Population en 1918	Nombre de cas	Nombre de décès	Morbidité /1000	Mortalité /1000
Gaspésie et Bas-Saint-Laurent	242 857	40 967	1 084	160,74	3,97
Saguenay et Lac-Saint-Jean	77 066	28 644	620	392,72	10,70
Québec et les environs	309 932	81 667	1 716	277,23	6,03
Mauricie	126 696	31 042	945	252,43	7,62
Cantons de l'Est	326 254	90 467	2 146	274,74	6,77
Montréal et les environs	358 121	70 936	1 808	199,01	5,12
Île de Montréal	735 949	32 754	3 963	122,75	4,96
Outaouais	114 023	22 221	653	177,68	4,88
Témiscamingue	32 266	7 376	204	308,26	8,55
<b>Total/moyenne</b>	<b>2 323 164</b>	<b>406 074</b>	<b>13 139</b>	<b>226,33</b>	<b>5,85</b>

Si le taux de mortalité de la région du Saguenay—Lac-Saint-Jean apparaît ici plus élevé que dans les autres régions du Québec, c'est qu'il inclut les décès de toute la Côte-Nord du Saint-Laurent. En réalité, le taux de mortalité de la région du Saguenay—Lac-Saint-Jean était inférieur à celui du Témiscamingue et des Cantons de l'Est.

Source: Denise Rioux, *La grippe espagnole à Sherbrooke et dans les Cantons de l'Est*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1993, coll. «Histoire des Cantons de l'Est», p. 77.

a même prétendu qu'on aurait dû l'appeler «grippe allemande», parce que, les Allemands étant nos ennemis, la guerre, dont ils étaient responsables, avait sûrement provoqué cette maladie.<sup>12</sup>

Durant cette période d'angoisse, pour éviter la panique, on ne sonnait plus le glas. Les morts étaient tellement nombreux que, dans une famille en particulier, on a même vu trois cercueils empilés les uns sur les autres.<sup>13</sup> On n'exposait plus les corps des défunts et, dès qu'un malade avait rendu le dernier soupir, on le sortait à l'extérieur de la maison et, sans tarder, il était conduit au cimetière. Dans ces conditions, il semble bien qu'on ait même hâté le décès de certains malades et que d'autres aient été enterrés vivants. Durant plusieurs années après l'épidémie, de nombreuses rumeurs, sans doute souvent exagérées, ont couru à ce sujet.

À Matane, aux portes de la Gaspésie, à cause du respect envers le prêtre, un vicaire présumé mort fut quand même exposé dans le salon du presbytère. Après une journée complète «sur les planches», l'ecclésiastique s'est réanimé et est revenu à la vie qu'il n'avait évidemment pas perdue. Durant le reste de son existence, à la manière du Lazare de l'Évangile, il a raconté sa fantastique et lugubre expérience.<sup>14</sup>

Parmi toutes les anecdotes abracadabrantes entendues au sujet de la grippe espagnole, une personne prétendit avoir été guérie par un médecin lui ayant fait boire une tasse de mélasse mélangée à du gingembre.<sup>15</sup> Une autre, déclarée morte par le médecin, fut ramenée à la vie en lui appliquant sur le corps des sacs d'avoine réchauffés dans le fourneau d'un poêle de cuisine.<sup>16</sup>

À Saint-Martin-de-Beauce, la dépouille d'une femme âgée fut sortie sur le perron après le souper en attendant le fossoyeur. Vers la fin de la soirée, un peu avant minuit, la vieille dame, réanimée par le froid, ouvre la porte de la maison et réintègre son grabat.<sup>17</sup> Des anecdotes du genre ont été racontées un peu partout au Québec et on parle même de personnes qui sont sorties de leur coma au moment même où, au fond d'une fosse, on s'appretait à les enterrer. De là à conclure à l'inhumation de malades non encore morts, c'est l'évidence. En dépit du tragique de la situation, c'est du Molière et du Sganarelle à leur meilleur.

Durant cette pandémie, quels traitements proposaient les médecins? Le 27 septembre 1918, le Dr G.-W. Jolicoeur, coroner de la ville de Québec depuis 1889, le même qui avait connu une semblable épidémie lors de la première année de son mandat, reproche au département d'hygiène de la ville de ne prendre aucune

mesure pour contrer les méfaits de la grippe espagnole. Le même jour, le Dr Arthur Simard, président du Conseil d'hygiène et jouissant d'une réputation de savant, déclare «qu'il n'y a pas de grippe espagnole». Au début de novembre, le Dr Simard a changé d'opinion et affirma «qu'il a fait identifier, par des prélèvements sur des malades, l'agent spécifique de cette maladie, le microbe de Pfeiffer».<sup>18</sup>

À part une diète équilibrée, du repos et de l'air pur dans les chambres des malades, la science ne possédait d'autre moyen que l'hygiène pour enrayer le mal. Les disciples d'Esculape ne connaissaient que les contre-indications et ils ne possédaient aucun moyen pour masquer leur impuissance. Dans le but de rassurer leur propre conscience et pour justifier leur présence, ils n'avaient d'autre choix que d'accuser les malades d'ignorer leurs prescriptions.

Au milieu de cette misère, les charlatans de tout acabit en profitaient pour abuser les populations. Les journaux faisaient la publicité de plusieurs médicaments miracles; Eau purgative Riga, Fruit-à-tives, Sirop Mathieu, Capsules Crésobène, etc.

Un certain Dr McDuff, de Québec, parcourt alors les villages de la Côte-Nord en proclamant que le remède le plus efficace contre la grippe, c'est l'alcool.<sup>19</sup> En 1990, une vieille dame d'Amqui, dans le comté de Matapédia, déclare avoir été guérie à l'époque par un liquide que lui a fait prendre «le bon Dr Pérusse».<sup>20</sup> À Lac-Bouchette, certains vieillards préconisent «des pipées de tabac très fort» pour enrayer le mal.<sup>21</sup> À la trappe de Mistassini, aucun Père n'est décédé parce qu'un thaumaturge, le Père Jean-de-la-Croix, vivait parmi eux. Il guérissait même les enfants atteints de la coqueluche en leur faisant boire de l'eau bénite.<sup>22</sup> Évidemment, toute la panoplie des remèdes empiriques y passait, sans compter certaines traditions de sorcellerie importées du Moyen Âge. Il est difficile à un médecin de faire obstacle à ces naïves convictions, d'autant plus que les croyances et la confiance favorisent parfois des guérisons inexplicables.

«Ce n'était pas tout d'essayer d'enrayer l'épidémie, il fallait d'abord en connaître les causes». Dans le journal *Le Droit* du 25 octobre 1918, on pouvait lire:

*Qu'il était nécessaire que chacun reconnaisse la main de Dieu appesantie sur le monde entier et implore le Tout-Puissant d'éloigner l'épidémie.*

*Selon les Oblats de Hull, c'était Dieu lui-même qui avait envoyé ce terrible fléau pour châtier le monde de ne pas le reconnaître et d'avoir poussé trop loin l'aveuglement.*

Afin de favoriser la guérison, ils conseillaient fortement d'avoir recours aux services du prêtre:

*Le médecin tardera souvent à répondre à votre appel tandis que le prêtre se présentera immédiatement et, par ses conseils, vous aidera à combattre la mal.*<sup>23</sup>

Au début des années 1930, à l'époque de mon enfance où «je marchais au catéchisme», le vicaire de ma paroisse, un fervent de l'Apocalypse, ne manquait jamais l'occasion de rappeler que Dieu avait permis la guerre de 1914-1918 et la terrible grippe espagnole de l'automne 1918 dans le but de punir les hommes de leurs péchés. Comme ces sévères avertissements ne semblaient pas leur avoir fait assez peur pour les rappeler à l'ordre, Il nous gratifiait maintenant de la crise économique.



*L'Hôtel Commercial de Roberval devient, en 1918, l'Hôpital Saint-Michel. C'est là que les grippés de l'épidémie de la grippe espagnole étaient hospitalisés. Photo: ca 1922.*

Phénomène étonnant, les Amérindiens du village huron de Lorette, eux qui sont généralement vulnérables aux maladies infectieuses, résistèrent avec succès à la grippe espagnole puisqu'on ne déplora qu'un seul décès dans leur village, à cette époque. Il en fut de même à Pointe-Bleue au Lac-Saint-Jean où il n'y eut que quatre cas de mortalité. On a su plus tard qu'ils s'étaient traités au Poglus. Ce Poglus est la Berce laineuse (*Cow Parsnip* ou *Heraclum lanatum*, Michx.), et si le secret n'a pas été dévoilé durant l'épidémie, c'est que, sans être rarissime, cette plante est loin d'être commune. Charité bien ordonnée commence par soi-même.<sup>24</sup>

D'après certaines estimations, la grippe espagnole des années 1918 et 1919 aurait fait de 20 à 23 millions de victimes<sup>25</sup> dans le monde dont 12 millions aux Indes.<sup>26</sup> Le nombre des décès aux États-Unis est estimé à 400 000, 50 000 au Canada dont 13 139 au Québec avec 3 000 à Montréal.<sup>27</sup> Le chiffre de 500 pour la ville de Québec semble être sous-évalué. On a prétendu que la mort a fait 40 victimes par jour du 14 au 20 octobre, ce qui n'était pas sans rappeler le terrible choléra de 1832; 80% des macchabées provenaient des quartiers les plus pauvres de la basse-ville, Saint-Sauveur et Saint-Malo.<sup>28</sup>

Au printemps 1919, le club de hockey Les Canadiens de Montréal rencontre les champions de l'Ouest, les Metropolitans de Seattle, dans la série de la coupe Stanley. Après cinq parties dont une nulle, la série était égale et le match décisif devait avoir lieu à Seattle le mardi premier avril.

*Le matin de ce jour-là, six joueurs des Canadiens ainsi que le propriétaire George Kendall ou Kennedy étaient malades, souffrant de la grippe dite espagnole, qui avait surtout fait des ravages l'automne précédent. Seulement trois joueurs du*

Canadien se trouvaient en bonne santé: Vézina<sup>29</sup>, Pitre et Cleghorn. La partie annoncée fut contremandée de même que la série. Le 4 avril, Didier Pitre et Georges Vézina quittaient Seattle pour Montréal et, le lendemain, ils apprenaient, avec tous les sportifs, la mort de Joe Hall<sup>30</sup> à l'âge de 37 ans. D'autre part, Kennedy revenait de l'Ouest, malade, et on attribua sa mort, deux ans et demi plus tard, à la maladie contractée dans l'Ouest.<sup>31</sup>

Au Saguenay—Lac-Saint-Jean, sur une population de 77 066 personnes, il y en aurait eu 28 644 atteintes de la grippe durant l'automne 1918 et on aurait eu 620 décès à déplorer (Voir Tableau 2).

Puisque les écoles, collèges et couvents étaient fermés partout dans la province de même que les facultés de l'Université Laval, les étudiants en 4e et 5e année de médecine reçurent du Collège des médecins un droit de pratique temporaire. C'est ainsi que le Dr Philéas Rainville vint porter secours à ses coparoiissiens de Saint-Prime, de même que le Dr Félix Têtu à Saint-Félicien et le Dr Georges-William Tremblay à Sainte-Anne-de-Chicoutimi.<sup>32</sup>

Les 54 personnes décédées à Roberval, 43 adultes et 12 enfants, appartenaient à toutes les classes de la société puisqu'on y dénombre un prêtre, un avocat, une religieuse, un soldat, un commis de magasin, un fils du capitaine Henry Savard, etc. Dans la seule journée du 20 octobre, on a eu à déplorer six décès, cinq le 24, quatre les 25 et 26 ainsi que le 29.

À Saint-Félicien, sur 19 décès, on compte 12 adultes et sept enfants; trois personnes sont décédées dans la journée du 22 octobre.<sup>33</sup>

À Chambord, sur les 23 décès, 13 adultes et 10 enfants; Arthur Gagnon et Damosite Lavertu ont perdu trois enfants âgés respectivement de 4 mois, 3 ans et 19 ans.

À Val-Jalbert, d'après Anny Harvey, dans son guide d'interprétation historique *De Ouïatchouan à Val-Jalbert*, publié en mai 1998, il y aurait eu «décès de 14 personnes, surtout des femmes enceintes et des enfants», en seulement seize jours, entre la mi-octobre et la mi-novembre 1918. Toutes les familles de l'endroit auraient été atteintes.

À Mistassini, on pleura le décès de «23 personnes dont six enfants de moins de deux ans, cinq adolescents de 20 ans et moins, dix femmes mariées dont huit âgées de 20 à 30 ans et quatre hommes de moins de quarante ans.» À une semaine d'intervalle, Ulysse Simard et son épouse perdirent deux garçons, l'un de 18 ans, l'autre de 16 ans.<sup>34</sup>

Durant ces jours sombres, quels échos trouvait-on dans le journal *Le Colon* de Roberval, qui sera empêché d'être publié les 24 et 31 octobre 1918 justement à cause de la grippe?<sup>35</sup>

### Le Colon, 7 novembre 1918

Commentaires en page 1:

*... Depuis, les églises sont fermées, par ordre du conseil provincial d'hygiène, à toutes cérémonies publiques: depuis quinze jours les fidèles sont privés de la consolation d'entendre la messe paroissiale le dimanche et d'implorer leur Dieu dans une prière commune. Au milieu de tant de deuils, de tant d'anxiété, de tant de mornes inquiétudes, la fermeture des églises est apparue, à bon droit, comme la suprême désolation. Cette mesure a fait une impression extraordinaire chez certains êtres sensibles que la maladie n'aurait pas terrassés autrement. Qui fera la statistique de ceux que le découragement a emportés?*

Plaintes d'un voyageur contre la compagnie Canadian Northern, en page 1:

*La compagnie a pris quelques mesures contre la grippe mais ce n'est pas suffisant. Les banquettes de ses chars sont dans un état de malpropreté repoussante. Les mouches y ont établi leurs quartiers généraux et d'autre part les salles d'attente ne sont pas chauffées.*

Lettre d'un colon signée «Agricolo», en page 4:

*La grippe a empêché jusqu'ici bon nombre de cultivateurs de s'occuper de leurs labours; il serait sage de préparer dès cet automne une*

**Tableau 2**

### Taux de mortalité au Saguenay-Lac-Saint-Jean durant l'épidémie de grippe espagnole

Comtés	Population	Nombre de cas rapportés	Décès	Morbidity par 1 000 de population	Mortalité par 1 000 de population
Lac-Saint-Jean	35 561	14 076	231	395,82	6,50 (9,30)
Chicoutimi	32 797	10 559	226	321,95	6,89 (6,88)
Saguenay	8 708	4 009	163	460,38	18,72 (18,71)

Source: Documents parlementaires, session 1921, rapports des départements.

*production intensive pour l'an prochain. Pourquoi les autorités militaires ne prolongeraient-elles pas jusqu'à la fin de novembre le congé accordé aux cultivateurs, aussi bien ceux qui se sont rapportés que ceux qui ne l'ont pas fait?*

### **Le Colon, 14 novembre 1918**

Cercle des fermières, page 1:

*Le cercle des fermières de Roberval a adopté les résolutions suivantes:*

*1.- Que le cercle désire tout d'abord exprimer le regret sincère qu'il éprouve de la mort d'une de ses membres dans la personne de Mlle Antoinette Néron, fille aimée de M. et Mme David Néron.*

*2.- Que des condoléances soient offertes à Mme Vve Achille Tremblay pour la perte de son époux, et à Mlle Marie-Anne Villeneuve pour la mort d'une mère aimée et à Mme Sylvio Tremblay pour la perte de son frère.*

### **Le Colon, 21 novembre 1918, page 1**

Le 9 novembre 1918, *Le Pays*, journal impie et radical, publié à Montréal par Godfroy Langlois et condamné par Mgr Bruchési depuis 1913, publie un article où on se réjouit d'apprendre la fermeture des églises.

Même si le journal *Le Colon* intitule sa réaction sous le titre «Satan s'amuse», il reproduit une bonne partie de ce texte blasphématoire et il ne le condamne que par les mots suivants:

*L'avertissement est donné (contre la réjouissance des radicaux), ce serait une grande faute que de n'être pas vigilant à l'avenir.*

Les quelques auteurs qui ont publié des travaux traitant de l'histoire de Roberval n'ont guère développé le sujet de la grippe espagnole ou, du moins, ils ne se sont pas attardés à décrire le tragique de la situation; la plupart du temps, ils n'ont offert à leurs lecteurs que des rapports laconiques.

Voici ce que Rossel Vien écrivait à ce sujet à la page 312 de son excellente *Histoire de Roberval* en 1955:<sup>36</sup>

*Le premier automne — circonstance «providentielle» toujours — les Robervalois se trouvèrent bien aises d'avoir un hôpital lorsque l'épidémie d'influenza éclata. La «grippe espagnole», apportée dans la région par un partie de militaires à la recherche des fuyards, fit rage au Lac-Saint-Jean durant les mois d'octobre et novembre 1918. Le couvent et le collège fermèrent. On lit, dans le Journal de l'Hôtel-Dieu: «La grippe*

*est très maligne, elle dégénère en pneumonie. Les malades font du délire et sont très difficiles à soigner, dans ce sens que nous ne pouvons pas les laisser seuls bien longtemps, ils se lèvent. À part cela, ils ont une puanteur extraordinaire. Il fallait des gardiens pour surveiller les malades en délire. Le 22 octobre, une famille complète entra à l'hôpital.»*

En 1982, soeur Irène-Marie Fortin, o.s.u., dans sa chronique fort bien documentée de la belle et grandiose histoire des Ursulines à Roberval, intitulée *Les Pionnières*<sup>37</sup>, raconte à ses lecteurs quelques faits de l'époque de la grippe espagnole:

*De sérieuses mesures préventives sont prescrites pour le public, mais elles ne peuvent enrayer les méfaits de cette terrible maladie qui a causé déjà des centaines de morts. Dès le 11 octobre, le bureau d'hygiène exige que les élèves externes demeurent dans leurs foyers et que les parloirs soient interdits au couvent. Le 16, les autorités de la maison décident de renvoyer les élèves pensionnaires dans leurs familles, car plusieurs religieuses subissent les atteintes de la maladie. L'Office divin se récite en particulier pendant plusieurs semaines.*

*À l'extérieur, à partir du 17 octobre 1918, tous les services du culte public sont suspendus. Les autorités religieuses dispensent les fidèles de l'assistance à la messe du dimanche, les réunions de tous genres sont prohibées, même les cloches des églises deviennent muettes. L'aumônier Marcoux offre ses services à la cure de Roberval pour le ministère aux malades. Onze cents cas de grippe dont 63 mortalités ont été enregistrés dans la paroisse au cours des dernières semaines.<sup>38</sup>*

*Au Monastère, pendant que le monde semble revenir à la santé, Mère Saint-Joseph est atteinte d'une crise aiguë provoquée par une congestion pulmonaire. Le médecin appelé conseille de la laisser dans sa petite cellule du dortoir afin d'éviter tout mouvement. L'aumônier vient lui donner l'Onction des malades et une heure plus tard, au soir du 24 octobre, âgée de 60 ans<sup>39</sup>, elle rend son dernier soupir. Cette mort inattendue produit une consternation générale parmi les religieuses. Deuxième professe de la maison de Roberval, on la considérait un peu comme une fondatrice.*

En 1993, soeur Thérèse Bergeron, a.m.j., archiviste de sa communauté et bien au fait des moindres détails de son histoire, publie un volume qui relate de nombreuses anecdotes de l'histoire de l'Hôtel-Dieu à Roberval<sup>40</sup>; aux pages 51 et 52, elle fait allusion à la grippe espagnole:

*En octobre, on compte plusieurs décès et ceux qui restent sont pour la plupart délirants. L'hyperthermie persistante favorise cet état.*

# GRIPPE ESPAGNOLE

## Mesures à prendre pour la prévenir et pour enrayer ses ravages

La Grippe Espagnole est une maladie contagieuse causée par un germe qui se rencontre surtout dans la salive et les sécrétions du nez, de la gorge et des bronches. Les conseils ci-dessous, s'ils sont suivis scrupuleusement, serviront à réduire à leur minimum les risques que vous courez de l'attraper.

- 1°—Ne vous alarmez par cette mesure, mais soyez prudents : Cherchez d'autres sujets de conversation que la Grippe et observez le mieux possible les règles élémentaires de l'hygiène.
- 2°—Évitez les foules, fuyez les réunions, les rassemblements, qui favorisent la contamination.
- 3°—Respirez l'air à pleins poumons, respirez par le nez et non par la bouche. Cherchez le soleil — il tue les germes — et rendez-vous à vos affaires à pied si possible.
- 4°—Tenez ouverte la fenêtre de votre chambre à coucher la nuit et celle de votre bureau le jour si possible.
- 5°—Choisissez une nourriture soutenante et de digestion facile et mastiquez-la convenablement.
- 6°—Lavez-vous toujours les mains avant les repas.
- 7°—Employez des gargarismes salins matin et soir. (L'Eau Purgative Riga, riche en sels est toute indiquée pour ces gargarismes), et faites aussi des vaporisations dans le nez et la gorge avec du pétroleum liquide qui contient du Camphre, du Menthol et de l'Eucalyptol.
- 8°—Tenez le tube digestif et les intestins nets et sains en prenant chaque matin un verre d'EAU PURGATIVE RIGA, qui assure sans coliques, ni nausées, ni irritations, la liberté de l'intestin et, avec elle, la santé.

L'illustre Dr. Metchnikoff a démontré que les maladies contagieuses attaquent de préférence les constipés. Ce qu'il recommande en cas d'épidémies, c'est de libérer l'intestin, de le vider fréquemment en employant un purgatif salin comme l'EAU PURGATIVE RIGA. Suivez son conseil — vous vous en trouverez bien.

SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA

MONTREAL

Extrait de La Tribune, 19 octobre 1918. Ce genre de publicité est paru à plusieurs reprises dans les journaux pendant l'épidémie.

*Toute la population de la ville et des alentours se montre généreuse. On note qu'une bonne quantité de couvertes de laine est rapportée par les soeurs tourières, résultat de la quête à Albanel. Elles placent des médailles de Saint-Roch partout dans l'hôpital et le monastère. Même si quelques soeurs s'alitent à ce moment, la grippe ne crée pas de ravage parmi le groupe, si ce n'est une extrême fatigue. Vers la fin du mois d'octobre, le mal régresse, la vie reprend son cours normal dans la ville et dans la communauté.*

De même que les premiers hommes qui ont appris à contrôler l'usage du feu sont morts contents de laisser ce précieux héritage à leurs enfants, ainsi ceux des débuts du vingtième siècle se montraient fiers des progrès de la science. Sachant depuis quelques siècles que la terre était ronde et perdue dans un monde à grandeur infinie, ils se glorifiaient de posséder des machines à vapeur et à pétrole pouvant circuler sur terre, sur mer et dans les airs; l'invention du téléphone et la découverte de l'électricité les comblaient d'aise également. Cependant, dans le domaine des sciences de la physique, de la chimie et de la médecine, il leur

restait beaucoup de compétence à acquérir. Face aux maladies infectieuses et cardio-vasculaires, face au diabète et au cancer, les médecins n'avaient pas de pouvoir et ils ne faisaient qu'assister, impuissants, au trépas des malades.

À la fin du vingtième siècle, la science médicale a fait des progrès gigantesques à tel point qu'on peut même provoquer des naissances in vitro et transférer des organes d'un individu à l'autre. Cependant, il y a des limites qu'on ne pourra jamais franchir et on demeure toujours désarmés devant certains fléaux. Mais les populations actuelles, du moins dans le monde occidental, sont quand même choyées de vivre en marge des terribles épidémies du passé et de posséder les moyens non seulement de les combattre mais surtout de les éviter.

## Décès à Roberval durant l'automne 1918

- 11 oct.: Raoul Donaldson, 36 ans, époux d'Albertine Tardif.
- 12 oct.: Marie Tremblay, 27 ans, épouse d'Herménégilde Rompré.
- 16 oct.: Clara Mathieu, 16 ans, fille d'Amédée Mathieu et de Marie Tremblay.
- 19 oct.: Joseph Collard, 32 ans, époux de Diana Saint-Gelais. Charles Courtois, 35 ans, fils de Jos Courtois et d'Adèle Philippe, de Pointe-Bleue.
- 20 oct.: Diana Saint-Gelais, 26 ans, veuve de Joseph Collard, décédé hier, le 19. Joseph Lalancette, soldat, inhumé à Roberval. Son acte de décès n'apparaît pas dans les registres de la paroisse Notre-Dame. Joseph Dubeau, 40 ans, fils de feu Edouard Dubeau et d'Emérentienne Saint-Georges, de Saint-Jean-de-Matha, comté de Joliette. Gertrude Moreau, 13 mois, fille de Pierre Moreau et de Desneiges Tremblay. Antoinette Néron, fille de David Néron, marchand.
- 21 oct.: Albertine Bouchard, 26 ans, épouse de Pascal Dufour. Wilbrod Lalancette, 25 ans, fils d'Alfred Lalancette et d'Hélène Morin.
- 22 oct.: Aimé Larouche, 25 ans et 7 mois, époux de Florentine Lamothe. Julie Brassard, 30 ans, épouse d'Alphonse Binet fils. Alma Gauthier, 21 ans, épouse de Thomas-Louis Gauthier.
- 23 oct.: Maria Barrette, 29 ans, épouse de Siméon Gagnon. Marie-Lise Gagnon, 28 ans et 6 mois, fille d'Abel Gagnon. Georges-Henri Savard, 20 ans et 2 mois, fils du capitaine Henry Savard.
- 24 oct.: Louis Aurèle Méridé Dufour, 16 ans et 5 mois, fils de Méridé Dufour et de Clélie Tremblay, de Sainte-Anne-de-Chicoutimi. Simon Boivin, 26 ans, époux d'Alice Brassard.

Eugénie Girard, 44 ans et 6 mois, épouse d'Onésime Pilote.

Anna Savard, 14 ans, fille de feu Philippe Savard et de Louise Dion, de Jonquière.

Alexandrine Gaudreault, 70 ans, mère Saint-Joseph, religieuse Ursuline; dans le volume *Les Pionnières*, l'auteur lui donne l'âge de 60 ans.

25 oct.: Alida Tremblay, 29 ans, épouse d'Arthur Fortin.

Arthur Audet, 34 ans et 8 mois, époux de Marie Gauthier.

Maria Larouche, 3 ans et 7 mois, fille de Louis Larouche et de Mathilda Martel.

Yvette Martel, 3 ans, fille de Simon Martel et de Mathilde Côté.

26 oct.: Emma Boivin, 27 ans et 7 mois, épouse de Victor Simard.

Joseph Gauthier, 30 ans, fils de feu Théodule Côté.

Yvonne Lalancette, 22 ans, fille d'Alfred Lalancette et d'Hélène Morin.

Me Achille Tremblay, avocat et notaire à la Cour supérieure, 42 ans, époux de Emma Pearson.

27 oct.: Anicette Boivin, 6 ans et 6 mois, fille d'Alfred Boivin et de Louise Lavoie.

28 oct.: Charles Leblanc, 27 ans, époux de Georgianna Potvin, de Chicoutimi.

29 oct.: Albert Saint-Germain, 3 ans et 6 mois, fils de Gaspard Saint-Germain et d'Anne Asselin.

Aimé Bilodeau, 36 ans, époux de Maria Villeneuve.

Adrien Tremblay, 13 ans et 6 mois, fils de Pamphile Tremblay et de Maria Bouchard.

Jeanne Girard, 16 ans, fille d'Onésime Girard et de Marie Potvin.

31 oct.: Léontine Lavoie, 28 ans et 6 mois, épouse de Rodolphe Morin.

1er nov.: Thomas-Louis Villeneuve, 1 an et 10 mois, fils d'Edouard Villeneuve et de Clara Lapointe.

4 nov.: Adélar Fortin, 10 mois, fils d'Arthur Fortin et d'Alida Tremblay.

5 nov.: François Desgagné, 56 ans et 8 mois, époux d'Elmire Courtois.

7 nov.: Délima Cauchon, 77 ans, épouse de Théodule Villeneuve.

10 nov.: Abbé Onésime Tremblay, prêtre, 66 ans, chapelain de l'Hôtel-Dieu Saint-Michel. Parmi les nombreuses personnes qui ont signé l'acte de décès apparaît le nom de l'abbé Léonce Lévesque, ecclésiastique.<sup>41</sup>

12 nov.: Benjamin Girard, 25 ans, fils de Benjamin Girard et de Sophie Guay.

13 nov.: Maurice Bouchard, 5 ans, fils de Gustave Bouchard et de Rose-Anna Lalancette.

Rose-Anna Tremblay, 14 ans et 8 mois, fille de Pamphile Tremblay et de Marie Bouchard.

14 nov.: Eugène Caron, 3 ans, fils de Narcisse Caron et d'Eva Larouche.

19 nov.: Annabelle Girard, 43 ans, épouse d'Edmond Hébert.

24 nov.: François Bouchard, 3 ans, fils de Johnny Bouchard et de Léontine Dufresne.

27 nov.: Zoé Tremblay, 74 ans, épouse de feu Pitre Paradis.

21 déc.: Anne Couture, 29 ans, épouse de Jos Otis.

23 déc.: Yvonne Lavoie, 16 ans et 10 mois, fille de Joseph Lavoie et Germaine Otis.

À cette liste, il faut ajouter le nom de Saley, un juif employé au Magasin du Peuple inc.<sup>42</sup>; il ne pratiquait vraisemblablement pas la religion catholique et il a dû être inhumé à Montréal. C'est pourquoi on ne fait pas mention de lui dans les registres de la paroisse Notre-Dame.

Il y a sans doute d'autres oubliés comme cette dame Bernier, épouse d'Edmond Hébert, qui serait décédée à Roberval durant

Tableau 3

Taux de mortalité aux États-Unis, au Canada et au Lac-Saint-Jean durant l'épidémie de grippe espagnole

Endroit	Nombre de malades	Décès	Décès sur les champs de bataille, guerre 1914-1918
Canada	2 000 000	50 000	55 000
États-Unis		400 000	116 000
Ontario	300 000	8 705	
Québec	535 700	13 880	
Ville de Québec		500*	
Chambord		23	
Lac-Bouchette		19**	
Mistassini		25	
Pointe-Bleue		5	1
Roberval		54	3
Saint-Félicien		19	
Saint-Prime		8	
Val-Jalbert		15***	

\* La population de la ville de Québec comptait alors 100 000 âmes. Il semble que les médecins y aient sous-évalué le nombre de décès.

\*\* La population de Lac-Bouchette comptait alors 950 âmes.

\*\*\* ANQC, fonds SHS, dossier 1 636, pièce 1.

Source: *Documents parlementaires, session 1921, rapports des départements.*

l'épidémie de grippe espagnole<sup>43</sup> et dont je ne retrouve pas l'acte d'inhumation dans les registres de la paroisse Notre-Dame.

### Décès à Saint-Félicien

- 16 oct.: Annette Fontaine, 8 mois, fille de Wilfrid Fontaine et d'Eva Lamothe; inhumée le 18.
- 17 oct.: Honoré Verreault, 3 mois, fils de Hector Verreault et de Léda Rondeau; inhumé le 19.
- 20 oct.: Alma Coudé, 22 ans et 8 mois, épouse de Wilbrod Potvin.
- 21 oct.: Émile Tessier, 20 ans, fils d'Anthime Tessier et de Laura Naud.
- 22 oct.: Aglaé Larouche, 63 ans, épouse de Charles Saint-Pierre.  
Yvette Tremblay, 3 ans, fille d'André Tremblay et d'Emma Tremblay.  
Ursula Pilote, 3 ans, fille de Joseph Pilote, forgeron, et de Émélie Juneau.
- 24 oct.: Maria Martin, un jour, fille d'Alfred Martin et de Virginie Côté.
- 26 oct.: Virginie Côté, 31 ans, épouse d'Alfred Martin dont la fille naissante est morte avant-hier le 24.  
Pierre Boily, instituteur, 26 ans, fils de feu Pierre Boily et de Marie-Louise Barrette.
- 27 oct.: Alphonse Allaire, 26 ans, époux d'Elisa Tremblay.
- 29 oct.: Philippe Pilote, 22 ans, fils de Charles Pilote et de Marie Allard; inhumé le 31.
- 31 oct.: Edgar Girard, 23 ans, fils de Georges Girard et de Louise Laprise.
- 1er nov.: Eva Villeneuve, 23 ans, épouse d'André Bouchard.
- 2 nov.: Marie Ouellet, 19 ans et 6 mois, fille de Charles Ouellet.
- 13 nov.: Albert Simard, 23 ans, fils d'Israël Simard et de Philomène Leclerc.
- 14 nov.: Georges Simard, 53 ans, époux d'Eloïse Côté.
- 11 déc.: Simone Juneau, 6 ans, fille d'Ernest Juneau et de feu Elmire Parent; inhumée le 13.
- 19 déc.: Albert-Antoine Hébert, 2 mois, fils d'Ovide Hébert et de [?] Richard.

### Décès à Saint-Prime

- 22 oct.: Pierre-Célestin Lapierre, 5 mois, fils d'Ovide Lapierre et d'Aimée Plourde.
- 28 oct.: Geneviève Camiré, 93 ans, épouse de feu Charles Juneau.  
Donalda Girard, 15 mois, fille de Louis Girard et d'Eugénie Rondeau.
- 30 oct.: Rose Roy, 3 ans, fille d'Ovide Roy et de Délia Rondeau.  
Edèse Bédard, 2 ans et 6 mois, fille d'Aubert Bédard, fromager, et de Régina Julien.  
Eugénie Boily, 20 ans, épouse de Freddy Boily.  
Albertine Girard, 28 ans, épouse de Georges Boulianne.

- 13 nov.: Alice Leboeuf, fille de Wilfrid Leboeuf et de Virginie Vallée.

### Décès à Pointe-Bleue

- 15 oct.: Mary Simpson, 28 ans et 7 mois, épouse de Joseph Robertson.  
Une fille naissance de Mary Robertson.
- 20 oct.: Georges Robertson, 34 ans, époux de Mary Robertson.
- 21 oct.: Marguerite Connely, 45 ans, épouse de Sylvestre Etienne.
- 27 oct.: Gertrude-Annette Villeneuve, 8 mois, fille d'Assise Villeneuve et d'Ursule Parent.
- 5 nov.: Marie-Jeanne Paul, 15 ans, fille de Joseph Paul.

### Décès à Chambord

- 15 oct.: Jean-Bte Savard, 3 mois et demi, fils de Pierre Savard et d'Anna Lapierre.
- 17 oct.: Béatrice Gagnon, 3 ans, fille d'Arthur Gagnon et de Damosite Lavertu.  
Henri Gagnon, 19 ans, fils d'Arthur Gagnon et de Damosite Lavertu.
- 18 oct.: Gabrielle Saint-Pierre, fille naissante de Philippe Saint-Pierre et d'Alma Sasseville.
- 19 oct.: Léo Tremblay, 4 ans, fils d'Ernest Tremblay et d'Eugénie Saint-Laurent.
- 24 oct.: Edgar Desmeules, 32 ans et 6 mois, époux d'Amanda Goulet.
- 26 oct.: Hélène Régnier, 11 mois, fille d'Auguste Régnier et de Maria Grenon.  
Céline Simard, 78 ans, épouse de feu Joseph Pruneau.  
Alphonse Tremblay, 22 ans, époux de Laurette Tremblay.
- 28 oct.: Jean Fortin, 19 ans, fils de Joseph Fortin et de Louise Tremblay.
- 31 oct.: Pierre-Girard Fortin, un an, fils de Norbert Fortin et d'Elmire Gosselin.
- 2 nov.: Délina Gagné, 27 ans et 4 mois, épouse de Joseph Gagnon.  
Philomène Blackburn, 50 ans, épouse d'Arthur Charlton.
- 3 nov.: Lorraine Gagnon, 4 mois, fille d'Arthur Gagnon et de Damosite Lavertu.
- 5 nov.: Bélonie Boivin, 19 ans, fils de Joseph Boivin et de Laure Laforge.
- 6 nov.: Imelda Bergeron, fille naissante de Eugène Bergeron, forgeron, et d'Aurore Boivin.
- 9 nov.: Médard Bérubé, 82 ans, époux de feu Thècle Hudon.
- 14 nov.: Ernest Fortin, 6 semaines, fils de Joseph Fortin et de Priscille Thibeault.
- 17 nov.: Honorat Fortin, 3 mois, fils d'Henri Fortin et de Louise Gervais.
- 19 nov.: Ovide Côté, 16 ans, fils de Georges Côté et de Sophie Brassard.

29 nov.: Rosaire Perron, 4 mois, fils de Moril Perron et de Germaine Dufour.

### Notes

<sup>1</sup> *Le Grand Larousse*, édition 1960, voir le mot «Peste».

<sup>2</sup> Didier Fessou, «Sous le pont Mirabeau», dans *Le Soleil*, 18 août 1997.

<sup>3</sup> *Le Grand Larousse*, édition 1960, fait allusion à la peste des Philistins, 1400 av. J.C., la peste d'Athènes, 429 av. J.C., la peste de la Méditerranée, 542 ap. J.C., la peste noire, de 1346 à 1353, qui enleva 25 millions d'hommes en Europe et encore plus en Asie. La peste de 1466 causa jusqu'à 600 morts par jour à Constantinople. Et de nombreuses autres un peu partout dans le monde jusqu'à l'ère moderne.

<sup>4</sup> *Nos Racines*, Chapitre 58, p. 1158.

<sup>5</sup> Denise Rioux, *La grippe espagnole à Sherbrooke et dans les Cantons de l'Est*, coll. «Histoire des Cantons de l'Est», 1993.

<sup>6</sup> Louis Fréchette, *Originaux et détraqués*, Éditions du Jour, 1972, p. 63.

<sup>7</sup> Denise Rioux, *op. cit.*, voir présentation.

<sup>8</sup> Diane Lévesque, «La grippe espagnole», dans *Au pays de Matane*, vol. 24, no 2 (novembre 1989), p. 14.

<sup>9</sup> Denise Rioux, *op. cit.*, voir introduction.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>12</sup> *La Presse*, 28 septembre 1918, p. 31; citée dans Denise Rioux, *op. cit.* Les gripes épidémiques sont également appelées «influenza» parce qu'au Moyen Âge les Italiens attribuaient son origine à l'influence des étoiles. Il fallut attendre Pasteur pour réaliser qu'elles étaient contagieuses.

<sup>13</sup> Marcel LeBlanc, *Esquisse villageoise, Saint-Gabriel de Rimouski*, Édition du Centenaire, 1974, p. 153.

<sup>14</sup> Roger Delaunais, *Le camp de la grippe espagnole*, Amqui, 1991, p. 123. Le prêtre atteint de la grippe espagnole est l'abbé Joseph Chénard (1891-1951). La version que je donne ici de sa mort apparente diffère quelque peu de celle de Delaunais, mais, en 1933, à son presbytère de Sainte-Anne-des-Monts, j'ai entendu moi-même l'abbé Chénard raconter l'anecdote.

<sup>15</sup> *Idem.*

<sup>16</sup> *Idem.*

<sup>17</sup> *Idem.*



Le masque était obligatoire pour tous les médecins et pour toutes les personnes employées auprès des malades.

- 18 Antonio Drolet, «Histoire de la médecine», dans *Laval médical*, vol. 27, no 5 (mai 1959).
- 19 Pierre Frenette, «Le Cauchemar de la grippe espagnole», dans *Revue d'Histoire de la Côte-Nord*, no 3 (avril 1985), p. 4, 3e colonne.
- 20 Roger Delaunais, *op. cit.*
- 21 Anne-Marie Delaunier-Dufresne, «La Grippe porcine, un mythe en 1976», dans *Saguenayensia*, mars-avril 1977, p. 43.
- 22 Georges Villeneuve, *Chape de Plomb*, roman historique à compte d'auteur, Mistassini, 1997, pp. 87-91.
- 23 Raymond Ouimet, «La grippe espagnole à Hull», dans *Revue Asticou*, vol. 43 (novembre 1990), pp. 2-14.
- 24 Thomas Giroux, *Le jour de l'Indien*, Québec, 1954, p. 309.
- 25 D'un document à l'autre, les chiffres se contredisent. *Le Grand Larousse*, édition 1960, donne «plus d'un million de morts». Ici au Québec, il semble que tous ceux qui décédèrent durant cette période sont considérés comme des cas de grippe.
- 26 Heather MacDougall, «La Grippe espagnole», dans *Horizon Canada*, vol. 8, no 88 (novembre 1986), pp. 2089-2095.
- 27 *Documents parlementaires, session 1921, Rapports des départements*. Louis-A. Proulx, imprimeur du Roi, Québec, vol. LIV.
- 28 Réjean Lemoine, «La Grippe espagnole», dans *Cap-aux-Diamants*, vol. 1, no 1 (printemps 1985), p. 39.
- 29 Georges Vézina (1888-1926), né à Chicoutimi, allait pourtant mourir de la tuberculose des poumons en mars 1926, à l'âge de 38 ans et 2 mois.
- 30 Claude Mouton, *Toute l'histoire illustrée et merveilleuse des Canadiens de Montréal*, La Presse, 1986, pp. 227-228. Joe Hall, né à Stratfordshire, Angleterre, en 1882, jouait pour le Canadien comme défenseur. Repêché des Bulldogs de Québec en 1917, il est membre du Temple de la renommée du hockey depuis juin 1961.
- 31 Charles Mayer, *L'épopée des Canadiens*, Montréal, 1949, p. 38.
- 32 *Annuaire de l'Université Laval de Québec pour l'année scolaire 1918-1919*.
- 33 Marcel LeBlanc, *La médecine à Saint-Félicien*, Société d'Histoire de Saint-Félicien, 1997, p. 32. La Société d'Histoire de Saint-Félicien m'avait fourni le chiffre de 54 pour le nombre de décès à Saint-Félicien à l'époque de la grippe espagnole. Récemment, la secrétaire de la paroisse m'a adressé une photocopie des actes de décès inscrits aux registres pour la période allant du 3 octobre au 13 décembre 1918 et je n'en compte que 19; 7 enfants et 12 adultes.
- 34 Georges Villeneuve, *op. cit.* Dans *La médecine..., op. cit.*, j'ai mentionné que douze personnes étaient décédées dans une seule journée à Mistassini. Ce renseignement me venait de ANQC, fonds SHS, dossier 1634, pièce 1. Cette épidémie de grippe espagnole en 1918 a tellement semé la terreur qu'il ne faut pas s'étonner de certaines erreurs ou légendes.
- 35 ANQC, fonds SHS, dossier 1636, pièce 1.
- 36 Rossel Vien, *Histoire de Roberval, Coeur du Lac-Saint-Jean, 1855-1955*, Édition du Centenaire, coll. «Les Publications de la SHS», no 15, 1955.
- 37 Irène-Marie Fortin, *Les Pionnières*, Éditions JCL, 1982, pp. 327-328.
- 38 J'ai moi-même dénombré 54 personnes décédées à Roberval, entre le 11 octobre et le 23 décembre 1918, mais il est possible que des défunts aient été inhumés ailleurs ou oubliés dans les registres de la paroisse Notre-Dame, comme le soldat Joseph Lalancette.
- 39 Dans les registres de la paroisse Notre-Dame, on a inscrit l'âge de 70 ans.
- 40 Thérèse Bergeron, a.m.j., *75 ans d'histoire, Les Augustines de la Miséricorde de Jésus et l'Hôtel-Dieu de Roberval*, édition privée, 1992, pp. 51-52.
- 41 À l'époque, à cause de la loi de la conscription des soldats pour le front outremer, les élèves du Séminaire de Chicoutimi qui se destinaient à la prêtrise portaient la soutane durant les deux dernières années du cours classique. Me Léonce Lévesque (1900-1993), notaire, a étudié au grand séminaire de Chicoutimi durant l'année scolaire 1920-1921. Il a par la suite abandonné la théologie pour s'inscrire à la Faculté de Droit de l'Université Laval à Québec; il a pratiqué le notariat à Roberval de 1924 à 1980.
- 42 Mémoires de Madame Joseph Donaldson, Médée Girard, née à Roberval le 4 octobre 1887. Voir ANQC, fonds SHS, *Mémoires de vieillards* no 711. Voir aussi *Saguenayensia*, vol. 14, no 2 (mars-avril 1972), p. 30. Le Magasin du Peuple inc. était la propriété d'Israël Ornstein (1873-1943) depuis «une cinquantaine d'années» au moment de son décès à l'Hôtel-Dieu de Roberval, le premier mai 1943. Sa dépouille mortelle fut transportée à Montréal pour exposition à sa résidence au no 5615 de l'avenue Durocher, à Outremont. Les funérailles furent célébrées le 3 mai 1943 à 14 heures à la Synagogue de Montréal. (Source: Le journal *Le Colon*, 8 mai 1943, p. 1).
- 43 *Ibid.* Mémoires de Mme Joseph Donaldson.



**ABITIBI  
CONSOLIDATED**  
DIVISION PORT-ALFRED

Abitibi-Consolidated Inc.  
Division Port-Alfred  
542, 1ère Rue  
C.P. 40  
Ville de La Baie (Québec)  
G7B 3R2  
Tél.: (418) 544-9705  
Fax: (418) 544-1550

# Saint-David-de-Falardeau

## Bref aperçu historique

par Roland Bélanger<sup>1</sup>

Cet article veut souligner bien modestement le cinquantième anniversaire de la municipalité de Saint-David-de-Falardeau. Il n'a pas la prétention de traiter de tous les faits et gestes qui ont marqué l'évolution de cette localité sur l'ensemble de ces années. Nous avons voulu centrer principalement notre recherche sur la période qui précède la fondation même de la municipalité et les aménagements spectaculaires de la Compagnie Price. Le style particulier de l'église actuelle a également attiré notre attention. En complétant leurs connaissances avec la brochure publiée dans la série «Cahiers de Saguenayensia — Histoire des municipalités» no 16 par Russel Bouchard et Rosaire Dufour, nos lecteurs peuvent avoir une bonne idée de l'histoire de Saint-David-de-Falardeau.

### Milieu physique

Saint-David-de-Falardeau<sup>2</sup> célèbre cette année le cinquantième anniversaire de sa fondation. L'occasion se prête donc admirablement bien pour présenter à nos lecteurs un bref aperçu historique de cette localité située au nord-est de Chicoutimi, dans une contrée qui demeure un haut-lieu non seulement pour les amateurs de chasse et de pêche, mais aussi pour les amants de la nature. Il s'agit là d'un milieu qui peut aussi bien envoûter par le caractère pittoresque de son paysage que rebuter par le sentiment d'éloignement des grands centres. Cette partie de la région du Saguenay—Lac-Saint-Jean fait partie des Laurentides, dont les traits physiques s'inscrivent comme étant «là les plus vieilles terres du globe, peuplées par une des plus jeunes populations du monde»<sup>3</sup>.

C'est lors de la dernière glaciation (dite du Wisconsin) que la physiographie du paysage typique des Laurentides a été façonnée en grande partie. Au moment de la fonte du glacier, le mer Laflamme a atteint une hauteur minimale de 198 mètres dans la partie nord du Lac-Saint-Jean, sans inonder le secteur de Saint-François-de-Sales et du lac des Commissaires.<sup>4</sup> Les eaux, en se

retirant il y a environ 10 000 ans, ont laissé des structures géologiques intéressantes, notamment les crêtes morainiques<sup>5</sup>, que nous retrouvons en abondance dans le secteur de Saint-François-de-Sales, et la «cuve» de Falardeau<sup>6</sup>.

L'homme ne regarde ni ne conçoit la nature de la même façon. Il s'en sert et l'utilise à sa façon, suivant ses besoins immédiats et selon aussi ce qu'il souhaite y puiser. C'est Paul Valéry qui disait que «l'homme exploite, défriche, ensemence, construit, déboise, fouille le sol, perce des monts, discipline les eaux, importe des espèces»<sup>7</sup>. L'exploitation forestière, les centrales électriques, l'agriculture, la chasse et la pêche, la villégiature, les sports d'hiver, les festivals, et quoi encore..., voilà autant de manières qui permirent, tout au cours de ces années, à toute une population d'en profiter.

Falardeau, canton et paroisse, est situé au nord de Saint-Honoré. La rivière Shipshaw traverse son territoire et s'y promène en zigzag en direction générale nord-sud. Son cours est coupé de rapides et de chutes, les principales étant la chute des Georges<sup>8</sup> et la chute aux Galets<sup>9</sup>. Plusieurs lacs aux noms connus des villégiateurs se situent un peu partout: Charles (aujourd'hui Grenon), Long, Clair<sup>10</sup>, Emmuraillé, Gamelin, Brochet, Léandre, Munger, Durand, Lamothe, Sébastien, Tortue, etc.

En plus de la richesse forestière qui marque ce territoire, une certaine proportion de terre arable s'offre à la colonisation. Voici ce que l'arpenteur J.-O. Tremblay nous dit à ce sujet, en date du 15 mai 1885, dans un collectif publié par le gouvernement provincial en 1889:

*Dans la partie supérieure, au nord de la ligne de ceinture du canton Simard, et à l'ouest de la ligne centrale du canton Falardeau, le voisinage immédiat des lacs a contribué à la formation de terrains bas et humides, couverts d'un bois assez épais, mais d'une croissance médiocre, qui se rencontre dans*

le cordon des rangs deux et trois, sur les lots sept à quinze inclusivement. À part de ce petit espace où le sol est plus ou moins favorable à la culture, et d'une petite montagne qui borde le lac Charles, au sud, tout le terrain que j'ai arpenté en cet endroit est très propre à la culture et à former des établissements avantageux: le sol, à sa surface, accuse la présence de sédiments, et est composé de terre noire et jaune sablonneuse, assise sur le calcaire argileux qui se rencontre à des profondeurs variées.

[...] Dans le cordon des rangs trois et quatre, au nord du grand lac Clair, sur un parcours de cinq milles, à part de quatre lots à l'est, qui interceptent le versant méridional d'une petite montagne, on rencontre partout un très bon sol, plan, uni et richement boisé; les bois dominants sont l'épinette blanche, le bouleau et le peuplier.<sup>11</sup>

L'arpenteur Tremblay souligne l'existence, dans les environs du lac Charles, d'une «belle carrière de pierre à chaux», couvrant plusieurs lots; il en découvre une autre aussi dans les limites du canton Falardeau.<sup>12</sup>

Georges Duhamel, commissaire des Terres pour le Département des Terres de la Couronne, apporte le constat suivant dans sa lettre de présentation de la *Description des cantons arpentés et des territoires explorés de la province de Québec*, adressée à Auguste-Réal Angers, lieutenant-gouverneur:

*J'attire l'attention de Votre Honneur sur ces faits, ressortant des rapports officiels d'arpentages ou d'explorations et démontrant à l'évidence que ce nord trop souvent représenté comme un pays de montagnes et pour la plus grande partie impropre au défrichement, renferme plus de 20,000,000 d'acres de bons terrains plans, où la colonisation et l'agriculture peuvent se faire dans les conditions les plus avantageuses.*<sup>13</sup>

Certes, l'état de défavorisation et la formation «sur le tas» peuvent bien souvent amenuiser les résultats. Mais au-delà de toutes considérations, il fallait du courage pour s'établir sur des terres encore inoccupées et tenter de faire vivre une famille nombreuse. Il fallait «trimer dur» comme on disait dans le temps.

### La Société Roussel et la mission du Lac-Clair

Les premiers colons de Falardeau ont été amenés au lac Clair et au lac Charles en 1887 par l'abbé David Roussel (1835-1898), curé de Sainte-Anne, qui avait fondé sa propre société de colonisation<sup>14</sup> sous le nom de «Société Roussel». L'objectif de

l'abbé Roussel visait l'incitation des habitants les plus démunis de sa paroisse à se rendre ouvrir quelques lots dans le secteur de Falardeau, entre le lac Charles (aujourd'hui lac Grenon) et le lac Clair.<sup>15</sup> Le nombre ici ne joue pas, mais n'y a-t-il pas là une forme d'exode d'une population en quête d'une vie plus décente?

Traditionnellement, l'historiographie a toujours fait remonter la fondation du curé Roussel à 1891. C'est le fruit des travaux de Russel Bouchard qui nous apporte les correctifs suivants:

*Mgr Victor Tremblay dans ses «Notes monographiques de 33 localités...» [...], fait remonter la fondation de la Société Roussel, à l'année 1891. Cette information qui a été reprise par la suite par tous ceux qui ont eu à écrire sur ce sujet, n'est*

*pas exacte. Si nous nous référons au Journal de Jean-Baptiste Petit, des travaux de défrichements effectués sous la direction du curé Roussel sont déjà en cours lors de son passage, le 29 septembre 1888. À ce moment précis, des hommes s'affairent même à la construction d'une grange et d'une maison. En avril 1882, une société de colonisation avait été fondée à Chicoutimi dans le but d'exploiter le canton Falardeau mais le gouvernement n'avait pas voulu libérer ces terres convoitées et les instigateurs du projet avaient dû renoncer à leur idée au bout de cinq ans. C'est le curé Roussel qui reprend le dossier en 1887: voir à ce sujet, Archives de l'Évêché de Chicoutimi, série XVII, paroisse 18, cote 11, volume 1, pièce 17, «Roussel à Mgr Bégin, 8 octobre 1892».*<sup>16</sup>



Abbé David Roussel (1835-1898).

ANQ, col SH6, canton 232

Parmi le groupe des premiers arrivants, se trouvaient les Florent Tremblay, Jules et Blaise Tremblay, Abel Dufour, Abraham Dupéré, Pierre (Pitre) Boulianne et Tom Gagnon.

Vers 1895, le gouvernement, par l'entremise de la Société Roussel, fait construire un moulin à scie, à la décharge du lac Charles, dans le but de préparer le bois pour la construction des habitations des colons et pour le marché qu'on pouvait atteindre.

Tout alla bien pendant une quinzaine d'années, puis on commença à se lasser d'une culture peu profitable, de l'absence de marché et de l'éloignement de tout. Plusieurs finirent par quitter, les uns après les autres. Selon Russel Bouchard, «[l]a colonisation du canton Falardeau ne se réalisera pas sans heurt et l'arrivée des nouveaux colons ne sera pas sans provoquer des désagréments pour les rares privilégiés qui, depuis bien des années, s'adonnent à la chasse et à la pêche sportive dans les environs».<sup>17</sup>

Le curé Roussel fit construire une chapelle en 1897 sur le lot 16 du rang III, aux abords du lac Clair. Il venait y donner la mission

à intervalles réguliers. Un prêtre y fut résidant pendant quelques mois en 1897. Elle a servi aussi aux colons de Saint-Honoré jusqu'à sa destruction par un incendie, survenu en 1907.

La question de la construction d'une nouvelle chapelle provoqua une véritable division. La mission du Lac-Clair était devenue peu pratique en raison du départ de plusieurs familles vers les nouveaux lieux d'établissement. Le choix du nouvel emplacement devait donc tenir compte à la fois des revendications de ceux qui avaient opté pour rester à l'intérieur de la mission du Lac-Clair, et de la nécessité de ne plus isoler davantage les colons du canton Falardeau.

Les autorités religieuses, par l'entremise du curé de Sainte-Anne, l'abbé Joseph-Eugène Lemieux (1854-1941), décidèrent d'accommoder les cultivateurs des rangs 7 et 8 en rapprochant la chapelle (à proximité). C'est alors que les résidents du lac Clair contestèrent cette vision des choses:

*Alors contestation des gens du Lac Clair qui auraient voulu garder la chapelle chez eux ou au moins l'avoir moins loin du Lac Clair qu'elle l'est actuellement.*



*Résidence de Florent Tremblay au lac Clair, devenu la propriété de J.-Eudore Lemay de 1936 à 1974 et appartenant maintenant à Me Yvan Gauthier.*

Voulant éviter un schisme, l'Évêque délègue l'abbé Eugène Lapointe «pour entendre les parties, examiner le territoire de la nouvelle mission et décider enfin de l'endroit où dev[r]ait être construite la nouvelle chapelle»<sup>18</sup>. L'abbé Lapointe en vient à déterminer l'endroit le plus propice, soit du côté ouest de la route qui conduit au lac Clair, «au coin de cette route et de la route qui va vers l'ouest entre le 7ème et le 8ème Rang». Mais les habitants du lac Clair et du lac Charles «voulaient la placer quatorze arpents plus haut».<sup>19</sup>

L'idée de vouloir un emplacement central reposait non seulement sur des considérations d'ordre pratique, mais s'appuyait sur des exemples avec des paroisses alors en difficultés, notamment Roberval, Saint-Prime et Saint-Cyriac.<sup>20</sup> À un certain moment, les «Messieurs Petit» avaient offert un terrain pour bâtir la chapelle et leur opinion a dû jouer dans la prise de position de l'abbé Eugène Lapointe:

*Si nous considérons notre intérêt personnel, la chapelle devait être à quatorze arpents plus haut que la route du 7-8 au centre de nos terres. Mais si nous envisageons l'intérêt public, il est bien sûr que la place convenable pour aujourd'hui et pour l'avenir c'est le coin des routes du 7-8 et du Lac-Clair.<sup>21</sup>*

Au printemps de 1907, un événement vient contrecarrer les plans de l'abbé Lemieux. Voici les faits et ce qui s'ensuivit:

*Dès le printemps 1907, le bois de construction fut acheté et transporté sur place. Vers la fin*



*Vue aérienne du barrage et de la centrale électrique à la Chute-aux-Galets. De gauche à droite: vue de la chute aux Galets à l'extrême gauche, l'arrivée de la dalle du lac Lamothe, le réservoir et la centrale. À droite, se trouve l'arrivée de la dalle de 1921. Capacité de la centrale: 17 000 cv.*

de juin par un malheureux feu d'abatie, une partie du bois fut détruite. Cela découragea presque M. le curé à bâtir [Il]'été même. Voici ce qui arriva. L'automne précédent, M. Joseph Gagnon avait dit en badinage, non sans y avoir pensé tout de même: Si M. le curé bâtit une chapelle, moi, je bâtis une fromagerie. Sachant cela M. le curé accepta cela comme une vérité [et] détermina donc la construction de la chapelle. Cela étant, M. Gagnon se trouva un peu engagé, et il est entreprenant et voyant le bien qu'il pouvait faire à la Mission en réalisant ce projet de fromagerie, se décida de bâtir.

Après la perte du bois de construction, M. le curé voulait remettre à une autre année la construction de la chapelle. Mais voici; M. Gagnon dit alors à M. le curé: si vous ne batissez pas la chapelle, je ne bâtis pas la fromagerie. Alors M. Lemieux comprenant l'importance d'une fromagerie pour l'avancement de la Mission, se mit immédiatement en devoir de bâtir.<sup>22</sup>

Finalement le curé Lemieux a travaillé autant que les ouvriers à la construction de la chapelle. Les frais totalisèrent 1 357\$, «non peinturée, ni lambrissée à l'extérieur».<sup>23</sup> Elle fut inaugurée le dix août 1907.

## Établissement de la Compagnie Price

Pouvant compter sur une population stable implantée à proximité des territoires de coupe de bois, la compagnie Price entreprend en 1919 la construction du barrage et de la centrale électrique de la chute aux Galets. Les travaux seront complétés en 1921.<sup>24</sup> C'est à partir de la réalisation de ces infrastructures que le secteur de Falardeau connaîtra un nouvel essor. La compagnie Price devait représenter la principale source de revenus pour la création de la municipalité, de sa naissance jusqu'à aujourd'hui.

Russel Bouchard nous raconte bien l'histoire de l'ancienne localité de Chute-aux-Galets, qui s'inscrit dans une volonté de maintenir la progression de la production de la Compagnie Price et le rythme de son développement; pour ce faire, la construction de nouvelles centrales s'imposait.<sup>25</sup>

Par rapport aux résidents de Falardeau même, la population de Chute-aux-Galets vivait dans un cadre que l'on pourrait qualifier de «grand luxe», ayant tous les services que l'on puisse imaginer à leur disposition. C'est sans doute pour cette raison que l'on



Pièce d'une génératrice transportée à la centrale de Chute-aux-Galets. Sur la photo, nous pouvons compter une vingtaine de chevaux affectés à cette tâche ardue. Toute une aventure, en ce temps-là... Après l'arrivée à la gare de Chicoutimi, l'hiver venu, on a traversé la lourde pièce d'équipement sur la rivière Saguenay. La côte Sainte-Geneviève et la côte de la carrière, en direction de Saint-Honoré, ont nécessité l'utilisation d'un treuil. Puis on a utilisé un chemin dit «vieux chemin de la Comstock», spécialement aménagé pour la circonstance, pour se rendre à la Chute-aux-Galets. Il faut admirer la débrouillardise et la vaillance de ces hommes... Sur la photo, nous retrouvons Augustin Gravel (quatrième à partir de la gauche).

affiche certaines réserves à l'évocation du village de Chute-aux-Galets. À Falardeau, les services n'existaient pas, on vivait modestement, pour ne pas dire pauvrement. La frustration des gens de Falardeau demeure encore vivante. En 1958, la Compagnie Price décide de fermer le village de Chute-aux-Galets.<sup>26</sup>

### Les débuts de Falardeau proprement dits

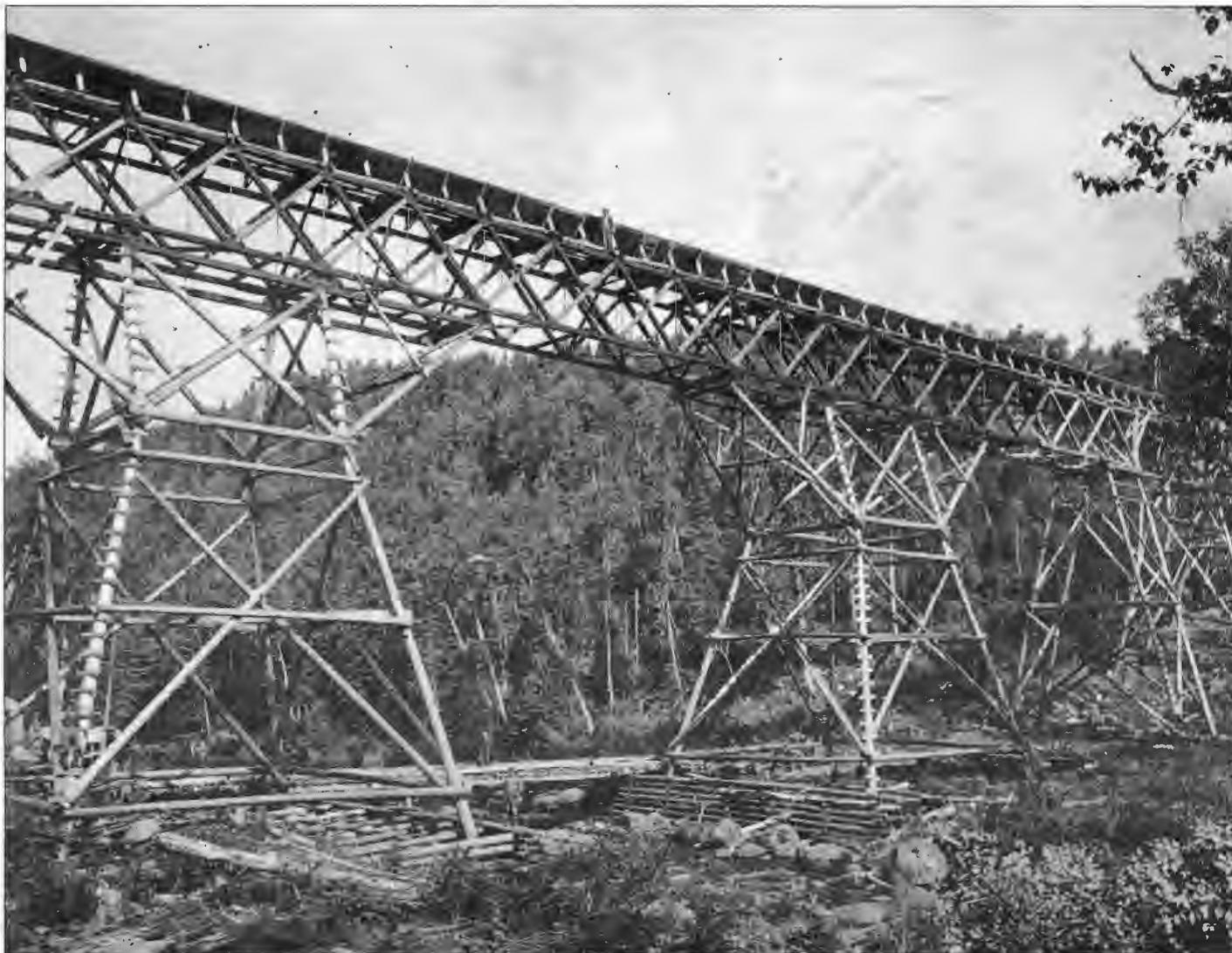
Un mouvement de colonisation déclenché en 1931 par l'état général de dépression économique<sup>27</sup> amena des nouveaux résidents dans le canton Falardeau. Ils arrivèrent au nombre d'une vingtaine en juillet, sous la conduite d'un garde forestier chargé de désigner à chacun le lot qu'il devait occuper; d'autres suivirent. Ils venaient tous de Saint-Honoré. Ils commencèrent par abattre le tracé d'un chemin, puis ils construisirent des camps et s'occupèrent au défrichement.

Pitre (Pierre-Arthur) Tremblay sera l'un des premiers arrivants, avec David Simard, qui sera son voisin. Pitre Tremblay quittait alors le rang 9 de Saint-Honoré.

Ils obtinrent des secours pour l'hivernement et pour les travaux d'amélioration. Leur installation subit une dure opposition à laquelle ils résistèrent énergiquement et ils finirent par triompher. Ils formèrent un Comité de colonisation qui s'occupa très activement de leurs intérêts. Ce comité fonctionna jusqu'à 1937. Le conseil d'administration comprenait six directeurs: Dominique Grenon (président), François Dionne (secrétaire), Adjutor Gauthier, Alfred Tremblay, Arthur Briand et Joseph Tremblay (Adélard).

Les archives de la Société historique du Saguenay possèdent quelques documents qui témoignent des activités et de la ténacité du Comité de colonisation du canton de Falardeau.<sup>28</sup> Il en ressort une grande difficulté des colons à obtenir de l'aide gouvernementale. Les demandes du grain approprié à leur sol se font nombreuses. Dès le départ on souligne la misère dans laquelle les colons se trouvent, vivant aussi dans l'isolement. Dominique Grenon<sup>29</sup> écrit ce qui suit à Oscar Desgagné le 12 avril 1936:

*Dans les régions lointaines de l'Abitibi ils ont des gardes malades et nous autres colons dans Falardeau à 20 milles des*



*Une autre dalle transportait le bois coupé dans le secteur de la rivière Falardeau (rivière Valin Bras du Nord) vers la rivière Shipshaw via le lac Clair. Ici, vue d'un pont sur la rivière Shipshaw, qui bien avant la fondation de Falardeau, faisait la fierté de la Compagnie Price.*



M. Gérard Tremblay

*Camp de la famille Wilfrid (Frill) Tremblay, père de Gérard, dans le rang 2. Il repose sur de la terre battue. Suivant les renseignements de M. Gérard Tremblay, il arrivait quelquefois que l'on pavait les vitres des fenêtres avec du papier huilé. En hiver, la mousse servait pour l'isolation des murs et du plafond.*

*grands centres, pas de chemins de sortie, pas de garde malade, pas d'église, pas de prêtre.<sup>30</sup>*

Si nous nous situons dans le contexte de l'époque, le gouvernement favorisait par bien des moyens la colonisation, mais le ministère de la Colonisation ne disposait pas toujours du budget requis pour apporter toute l'aide nécessaire. Nous pouvons certes concevoir, que dans ce climat, un député plus influent que les autres pouvait attirer plus de subsides à l'intérieur de son comté. Et le gouvernement favorisait de plus en plus un type de colonisation

non exclusivement agricole. Il entreprendra même en 1937 une expérience de type mi-agricole, mi-forestière dans le comté de Gaspé-Nord.<sup>31</sup>

### **Création de la paroisse et construction de l'église en 1937 et 1967**

La création de la paroisse de Saint-David-de-Falardeau survient en 1937, onze ans avant la fondation de la municipalité. Dominique Grenon est au cœur de l'organisation de la paroisse. Louis-Antoine Larouche et son épouse le seront à leur tour dans la fondation et l'évolution constante de la municipalité de Saint-David-de-Falardeau.

Au départ, la communauté qui prit racine à Falardeau était rattachée à Saint-Honoré pour tout ce qui touchait à la vie paroissiale. Une fois par mois, le curé de Saint-Honoré venait dire la messe et voir les malades. Le premier curé, l'abbé Armand Desgagné, obtient que les gens de Falardeau ne soient pas annexés à Saint-Honoré et son successeur, l'abbé Paul-Eugène Lamarre, s'assurera le maintien de cet état de fait. L'abbé Desgagné a joué de tact pour arriver à ce résultat, car les résidents de Saint-Honoré ne prisent pas cette orientation. Un schisme a ainsi été évité.

Avant la construction de l'église en 1937, le curé Desgagné logeait à la barrière du lac Clair (lieu appelé «vieux dépôt») et la messe se disait à la vieille école du village, située sur l'emplacement de l'actuel hôtel de ville.



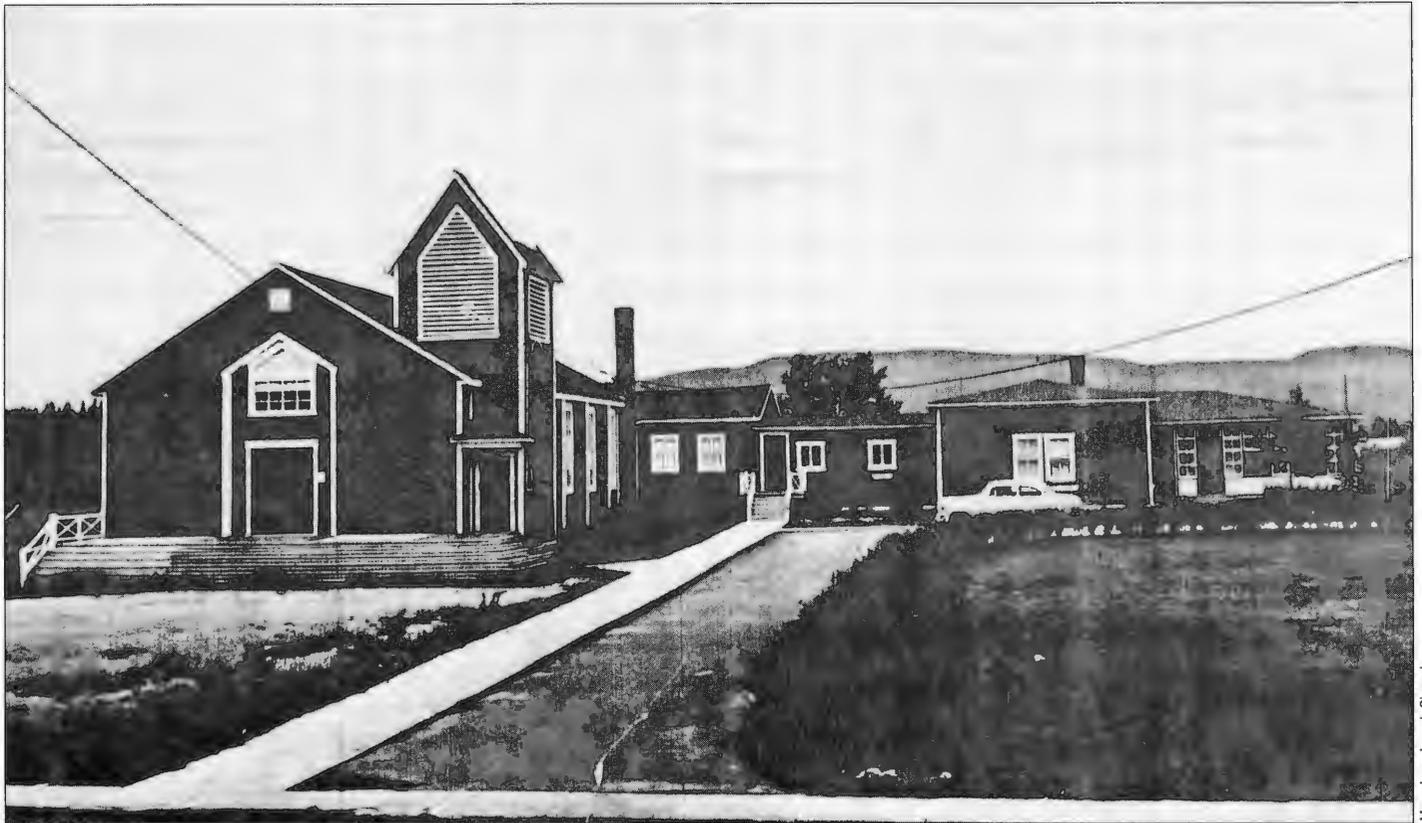
Mme Cécile Duchesne

*L'abbé Armand Desgagné, curé de 1937 à 1941.*



M. Gérard Tremblay

*L'abbé Paul-Eugène Lamarre, curé de 1945 à 1954.*



Mme Jean-Joseph Simard

La première église et le presbytère.

Le choix de l'emplacement de la nouvelle église a occasionné quelques maux de tête. Voici ce que Russel Bouchard nous dit à ce sujet:

*Dès son arrivée, l'abbé Desgagné entreprend les démarches auprès de l'Évêché pour obtenir l'autorisation de choisir l'emplacement de la future église; ce dernier devra cependant tenir compte des revendications des résidants de Chute-aux-Galets et des propriétaires de chalets qui insistent pour que le futur temple soit construit tout près de l'ancien dépôt de la Compagnie; cet emplacement, se plaisent-ils à préciser dans une requête adressée à l'évêque, serait «plus avantageux, plus central et de nature à donner plus de satisfaction à tous ceux qui seront appelés à aider à la survivance économique de cette paroisse.»<sup>32</sup>*

C'est Pitre Tremblay qui règle le problème en donnant un vaste terrain qui permettra non seulement d'y ériger la nouvelle église et le presbytère, de même que d'y insérer le cimetière<sup>33</sup>, mais qui servira également par la suite à l'emplacement du couvent, de la patinoire et d'un terrain de jeux. Au bout du compte, ce geste aura eu des répercussions sur le futur développement du village de Falardeau. Au départ, au dire de l'un des fils de Pitre Tremblay, Denis, «le village était prévu pour se situer au lac Clair».

L'abbé Desgagné confia la réalisation des plans de la future église à son frère Léonce. Pour sa construction, le gouvernement octroya une coupe de bois sur le *Bras du Nord*. Onésime Tremblay

(dit Luc) s'était engagé à couper le bois à son moulin à scie pour un tarif spécial et chaque colon devait fournir une ou deux semaines de bénévolat.

Tout au cours de son ministère dans la paroisse de Saint-David-de-Falardeau, l'abbé Desgagné s'est acquis l'affection de tous, se préoccupant sans cesse de l'état de ses paroissiens. De jour ou de nuit, il accourait auprès de l'un d'eux pour apporter du réconfort et de l'aide financière. C'est à la chaire le dimanche qu'il donnait ses recommandations. Si un de ses colons se trouvait dans le besoin à la suite d'un incendie, d'une maladie ou d'une mortalité, il l'annonçait le dimanche. Tous les paroissiens capables d'aider se présentaient.

L'argent se faisant souvent rare, il arrivait fréquemment que la dîme se défrayât soit avec un voyage d'avoine, soit avec des patates, soit avec un beau cochon. Advenant le cas d'une incapacité d'acquitter la dîme, un colon pouvait, par exemple, donner 4 bottes de foin à chaque 100 (une botte valant 14 cents), ou 4 poches de patates à chaque 100 (une poche valant une piastre).

Rapidement, l'église de 400 places devint trop étroite. L'augmentation de la population à 1 400 âmes et l'arrivée de quelque 360 familles de villégiateurs doublant la population au cours de l'été rendirent la nouvelle construction nécessaire.

L'abbé Laurent Tremblay obtint, après des efforts soutenus sur plusieurs années, le financement requis et la conception du



Mme Jean-Joseph Simard

L'église actuelle de Falardeau.

nouveau temple religieux fut confiée au bureau des architectes Léonce Desgagné et Paul-Marie Côté de Chicoutimi. Dans le cas de ce projet, c'est l'architecte Paul-Marie Côté qui se vit confier «les responsabilités professionnelles s'attachant à la réalisation du presbytère et de l'église Saint-David-de-Falardeau».<sup>34</sup>

La nouvelle église épouse la forme d'un cône tronqué<sup>35</sup> à axe incliné, constituant un puits de lumière qui se déverse sur un autel taillé dans une pierre locale. D'une hauteur moyenne d'environ 60 pieds, le diamètre au sommet du cône est de 20 pieds et à la base il atteint 87 pieds. Les murs sont faits d'une membrane constituée par trois épaisseurs de contre-plaqué de cinq huitièmes de pouce. De cette façon, les concepteurs ont voulu réaliser une économie très appréciable, en raison du fait que la voûte est à la

fois mince et résistante. La coque est recouverte d'un bardeau d'asphalte. Les murs intérieurs sont pourvus d'un isolant d'une épaisseur de deux pouces et d'un léger enduit acoustique.

Le fonds d'archives de l'étude des architectes Desgagné & Côté est précieusement conservé par les Archives nationales du Québec à Chicoutimi. Grâce à l'amabilité de M. Laurent Thibeault, archiviste régional, la consultation privilégiée du dossier<sup>36</sup> de l'église de Saint-David-de-Falardeau nous sensibilise sur l'ampleur des aspects techniques à considérer dans un dossier de cette nature.

À cette époque, apporter des idées novatrices dans la conception de nouveaux types d'architecture provoquait un nouveau positionnement des différents intervenants face aux garanties et aux responsabilités de chacun. Finalement, on se retrouvait, à chaque fois, devant un nouveau défi à relever.

Un des premiers sujets dont il est question dans le cas qui nous préoccupe a trait à l'abaissement des coûts. Pour ce faire, on suggère: d'abaisser le sommet de la coque formant la voûte de l'église et de réduire le diamètre de la fenêtre circulaire; de remplacer le clocher en pierre et ses fenêtres latérales par un clocher triangulaire en bâti de bois avec contre-plaqué recouvert d'un enduit protecteur, qui serait totalement indépendant de la coque de l'église; d'enlever la pierre à l'intérieur de l'église.

À un certain moment, on émet aussi l'idée, pour la toiture, d'utiliser le bardeau de cèdre, préférable au bardeau d'asphalte, croyant ce matériau à un coût identique au bardeau d'asphalte. Mais les vérifications prises font constater un coût «nettement plus cher».



Mme Doris Champagne

François Dionne et sa fille Céline, devant leur résidence, dans le rang 2.

On se préoccupe aussi du vitrage dans le toit de l'église, quant aux dangers de bris, aux dangers de condensation, au contrôle d'énergie solaire et à l'infiltration de la pluie. L'isolation des murs fait l'objet d'un échange de précisions. L'infiltration de l'eau dans la voûte de l'église a occasionné des inconvénients dans le cours des travaux. La réalisation du lanterneau crée aussi des problèmes. D'autres échanges épistolaires traitent d'attestation de travaux parachevés «dans tous ses détails de fabrication et de pose», de garanties des travaux effectués.

Une autre correspondance nous précise que «ce type de construction ne crée pas une charge excessive de chauffage et demeure facilement manipulable avec du radiant», «[à] la condition que l'isolant utilisé soit considéré comme bon coupe vapeur».

Bref, le nouveau courant d'architecture<sup>37</sup> qu'a imposé l'Étude Desgagné & Côté, pour la réalisation des projets de nouveaux temples religieux, dont celui de Saint-David-de-Falardeau, allait à l'encontre des habitudes, en jouant d'audace. Des problèmes techniques pouvaient occasionner des coûts supérieurs aux prévisions, provoquant des décisions de nature à réaliser des économies, dans le but de rencontrer le budget initial. Et ces économies, à long terme, pouvaient occasionner d'autres problèmes, nécessitant de coûteuses réparations. Le milieu de la construction était-il prêt à vivre ces nouvelles expériences? À relever ces défis? À rencontrer les nouvelles approches des architectes de l'Étude Desgagné & Côté? Une étude reste encore à faire sur ces questions.

### Le complexe hydroélectrique chute des Georges

Pour les cinquante ans de développement municipal de Falardeau, Russel Bouchard et Rosaire Dufour nous apportent une synthèse intéressante avec la brochure publiée dans la collection «Histoire des municipalités», que nous avons déjà citée.

L'année 1953 marque un nouvel essor de la municipalité de Falardeau, avec la construction du couvent par les Soeurs du Bon-Conseil et de l'hôtel de ville. Mais le principal investissement provient de la Compagnie Price, avec des travaux d'envergure entourant la réalisation du complexe hydroélectrique chute des Georges.

Pour y parvenir, «il a fallu changer le cours de la rivière Shipshaw sur une longueur de quelque six milles [9,6 km], construire six nouveaux barrages, deux centrales, une dalle de six milles et demi [10 km], prendre les mesures nécessaires pour que tous ces changements ne causent plus de désordres qu'ils n'apportent de bienfaits. Il a fallu creuser un tunnel de 18 pieds de haut [5,48 m], 22 pieds de large [6,7 m] et d'une longueur de 3,200 pieds [0,9 km] dans le granit pour amener les eaux du nouveau lac Lamothe à la centrale de Jim Gray.»<sup>38</sup> C'est en ces termes qu'Albert Gérin-Lajoie, du journal *Le Progrès du Saguenay*, nous décrit l'ensemble du projet. Un long texte riche d'informations, qui mériterait d'être publié dans la revue, mais nous devons malheureusement nous limiter à l'essentiel.

Le réservoir du lac Lamothe (doit son nom à l'ingénieur en chef qui a été un des instigateurs du projet) s'étend sur une superficie de 15 milles carrés [38,8 kilomètres carrés], modifiant passablement l'environnement:



Centrale Jim Gray, au moment de sa construction. Nous apercevons la cheminée d'équilibre et la sortie du tunnel, complété par un tuyau d'acier. Le joint que nous apercevons «a dû être calculé avec certains raffinements», au dire du journal *Le Progrès du Saguenay*. Photo: 1953.



Société d'archives Sagamie inc. coll. SHS, fonds Price, no 64.233.

Entrée du tunnel pour dévier l'eau de la chute des Georges vers la centrale Jim Gray. À gauche du bâtiment, se trouve l'endroit où l'on a rencontré des difficultés dans la construction du barrage.

*[U]n lac paisible [...] a remplacé les rapides Plat et Brûlé ainsi que les petits lacs Platte et Épinette qui se trouvaient en amont de la chute des Georges. Ce vaste réservoir, créé par l'érection d'un barrage en terre, le plus grand dans l'est du Canada, a fait disparaître la chute des Georges. L'eau qui bondissait à cet endroit dans un ravin profond, va maintenant couler par la centrale Jim Gray, trois milles et demi [5,6 km] à l'ouest de l'ancien lit.*

*Et «[l]e barrage de la chute des Georges est de dimensions imposantes. C'est un monticule de terre de 1,100 pieds [0,3 km] de long, par 145 pieds [44 m] de haut. À la base il est d'une épaisseur de 670 pieds [204 m] et à la crête de 40 pieds [12 m]. Les environs de la chute ont fourni 36,855,000 pieds cubes [1 228 500 verges cubes] de terre et de gravier.»<sup>39</sup>*

Le projet Jim Gray a nécessité la construction de plusieurs barrages en terre, tous construits avec le même procédé. Celui situé à l'ouest de la chute des Georges a occasionné une difficulté majeure:

*[Le] système de construction a faillit rencontrer un échec définitif au barrage qu'on érigeait à la prise d'eau de la centrale Jim Gray. Ce barrage devait être construit dans un ravin à l'ouest de la chute des*

*Georges, à la décharge du nouveau lac qu'on était à créer. Il devait avoir 200 pieds [60,9 m] de long et on croyait que le roc de fond se trouverait à quelques pieds à peine sous les eaux du petit torrent qui coulait au fond de la gorge. Mais des sondages révélèrent que le roc était à 95 pieds [2,8 m] plus bas, au fond d'un V aigu, qui faisait du ravin presque une crevasse. Il n'était pas possible de procéder à l'érection suivant la méthode qui servait aux autres barrages du projet.*

*On contourna la difficulté par un procédé ingénieux. On planta une double haie de pièces d'acier à 8 pieds [2,4 m] l'une de l'autre. Ces pièces furent enfoncées jusqu'au roc. Puis on excava la terre qui se trouvait ainsi isolée. Malgré tous les soins, les pièces n'étaient pas parfaitement parallèles et au fond de l'excavation un seul homme pouvait travailler, emplant à la pelle le seau qu'une grue mécanique descendait jusqu'à lui. Aussitôt cette tranchée finie, on emplit de ciment pour former un mur qui sortait*

*du sol un bon 10 pieds [3 m], espèce de seuil qui devait servir d'ancre au coeur du barrage, et la difficulté était contournée.<sup>40</sup>*

La centrale de Jim Gray est située à proximité de la tête du lac Brochet dans lequel les eaux du lac Lamothe se déversent, par la voie d'un tunnel de près de trois milles pieds de long, à travers une montagne qui franchit la dernière étape de la montagne à la centrale, sur une distance d'environ 1 200 pieds [0,32 km]. En



Écluse du lac Betsy. Photo: 1963.

Société d'archives Sagamie inc. coll. SHS, fonds Price, no 64.550.



Société d'archives Sagami Inc., col. SHS, fonds de la S.H.S., no 2513.

*Une section de la dalle Betsy, servant pour le transport des billots, de la chute des Georges à la chute aux Galets, sur un parcours d'environ 13 km.*

raison de la forte dénivellation, il a fallu construire une tour dite compensatrice (cheminée d'équilibre) qui s'élève à 120 pieds [36,5 m] au-dessus du sol et un conduit dans le sol sur une longueur de 140 pieds [42,6 m]. Deux turbines de 35 000 cv chacune produisent l'énergie électrique qui dessert le moulin de Riverbend, grâce à une double ligne de transmission, ainsi faites par mesure de précaution en cas de panne.

À la décharge du lac Brochet, on a aménagé la centrale Adam Cunningham, qui produit 6 900 cv et qui alimente le moulin de Kénogami. Cette réalisation est entièrement automatique, une première à cette époque, nécessitant le passage une fois par jour d'un inspecteur pour s'assurer du bon fonctionnement de l'équipement.

La présence du réservoir du lac Lamothe a nécessité la construction d'une dalle à billots d'une longueur de treize kilomètres, d'une capacité de 75 cordes de bois à l'heure.

À ce moment là, donc, les centrale Jim Gray et Adam Cunningham font passer de 16 000 cv à 95 000 cv le rendement de la rivière Shipshaw au bénéfice de la Compagnie Price. Un développement majeur sans précédent dans le territoire de la municipalité de Falardeau.

L'apport de nouvelles infrastructures, avec l'ouverture du centre de ski Valinouët en 1984 et la création du village alpin trois ans plus tard, apportent une nouvelle dynamique dans le développement de Falardeau. La création du Parc provincial des Monts Valin en 1996 vient préserver les acquis. Ici, il faut louer le travail des initiateurs de ces projets et ceux qui oeuvrent encore aujourd'hui pour faire de ces réalisations des attraits récréotouristiques de premiers plans. À cet égard, il importe de souligner l'action visionnaire d'Antoine Dubuc, qui s'est acharné avec succès à soustraire les monts Valin de la coupe forestière. Nous aurions aussi beaucoup à dire sur le premier groupe d'amateurs de ski qui venaient avant l'heure faire des randonnées et des descentes sur

les Monts Valin, dans un décor unique... Les Lagacé, Desgagné, Dubuc et Bégin, pour ne mentionner que ceux-là.

Et l'aventure des travaux de recherches scientifiques du Dr W. A. Smirnoff a marqué une certaine époque à Falardeau. Le défi du Dr Smirnoff et de ses collaborateurs a visé dans un premier temps la lutte de la mouche à scie de pin gris, pour ensuite se porter sur la tordeuse du bourgeon d'épinette:

*Les travaux de recherches et les expériences du Docteur Smirnoff sont une première au Canada car les découvertes prochaines qu'ils présupposent donnent un espoir nouveau à la lutte menée contre les insectes qui ravagent à ce moment nos forêts, un problème grave et épineux qui risque d'avoir à court terme des effets contraignants sur notre industrie forestière. Graduellement, au fur et à mesure que les essais donneront des résultats positifs, la guerre des scientifiques s'étendra aux autres insectes; dans le milieu des années soixante-dix, elle sera monopolisée principalement autour de la «Tordeuse du bourgeon de l'épinette» qui, comme son nom populaire l'indique, dévaste une grande portion de la forêt boréale québécoise.<sup>41</sup>*

Voilà un sujet qui mériterait d'être abordé plus en détail à l'intérieur de la revue *Saguenayensia*...

Au bout du compte, tout n'a pas toujours été facile pour les résidents de Saint-David-de-Falardeau. Mais ces gens ont fait preuve de détermination et d'originalité. Une population à l'origine s'est implantée et a fait souche, surmontant les épreuves en n'abandonnant pas le labeur entrepris par les pionniers. Certains ont fait preuve d'originalité en développant une nouvelle orientation agricole à la municipalité, dans un secteur encore inexploité en 1964, un lieu que l'on surnommera «le petit Saint-Prime».<sup>42</sup>

En 1948, ça prenait une municipalité distincte et depuis ce temps, Falardeau ne cesse de se développer. «Nous sommes venus! et nous sommes restés!», écrivait Félix-Antoine Savard dans *Menaud Maître-draveur*<sup>43</sup>. Le mot s'applique encore une fois pour la population de Saint-David-de-Falardeau.

En terminant, voici deux témoignages, le premier de monsieur Paul Grenon, fils de Philippe Grenon, le second de madame Yolande Munger, dont nous avons voulu préserver la saveur.



Vue de la centrale Adam Cunningham. À l'arrière-plan, voir le pont dalle aujourd'hui disparu. Photo: 1979.

Société d'archives Saguenay inc., coll. SHS, fonds Photo, no 64.229.

### Une vie de labeur à Saint-David-de-Falardeau...

*Je suis né sur le petit rocher, le 21 juin 1925, près du viaduc monstre sur le boulevard Saint-Paul, à Chicoutimi. C'est alors que mes parents ne peuvent plus rejoindre les deux bouts dans le temps de la crise de 1929. Ayant perdu leur maison, ils décidèrent d'aller expérimenter une vie nouvelle.*

*Alors que moi, à l'âge de 5 ans, il me fallait traverser la rivière Chicoutimi en bateau... Je vous assure que je pensais y laisser ma peau tellement j'ai eu peur... Alors que c'était le seul moyen de communication entre les deux rives...*

*Nous sommes allés nous installer à Saint-Honoré. Nous y sommes restés un an. Un groupe de courageux colons décidèrent d'ouvrir une paroisse nouvelle. Dix-sept jeunes couples tentèrent l'expérience. Le 9 août 1931, mon père et ma mère et leurs huit marmots, n'ayant qu'un cheval tirant une voiture à quatre roues, dont le ménage était empilé dedans.*

*Pas besoin de vous dire que nous n'avions pas de frigidaire. Ma mère qui avait à peine quarante jours... On ne peut s'imaginer le courage qu'il fallait avoir pour faire trois milles dans un sentier en*

## Les sages-femmes

Vu la pénurie de médecins et les longues distances qu'ils avaient à parcourir pour se rendre auprès des malades, vu aussi les moyens de transport très précaires et les routes difficilement praticables, un groupe de femmes, ayant pris leurs connaissances des plus âgées, offraient bénévolement leur aide et leur expérience pour aider les femmes à accoucher. On les surnommaient les «sages femmes».

De jour comme de nuit, elles étaient toujours disponibles pour cette grande cause. Bravant les tempêtes et les dures températures, elles accouraient, aidées de leur foi et de leur croyance en Dieu.

Elles préparaient de l'eau bouillante, des linges propres et attendaient les premiers symptômes de l'arrivée du bébé. Avec leurs paroles encourageantes et réconfortantes, leur patiente, le plus souvent leur amie, parvenait à la délivrance, souvent même avant l'arrivée du médecin.

Parmi les sages femmes les plus connues à Falardeau nous citons: Mmes Philippe Xavier, Blanche Fortin, François Dionne, Ovila Tremblay et Eugène Tremblay.

Mme Philippe Xavier était très connue pour ses talents en cette matière et elle a souvent apporté son aide à des femmes en difficulté au moment d'un accouchement. Pendant plusieurs années, le gouvernement lui octroyait une prime mensuelle par ce qu'elle avait conservée la coutume indienne dans l'art de se coiffer les cheveux.



*Agnès Nicoutshach (1882-1970), épouse de Philippe Xavier.*



*Marie-Josette, grand-mère paternelle de Joseph-Étienne Xavier (elle a travaillé au poste de traite du Bassin à Chicoutimi).*

plein bois. Pas de chemin pour aller s'installer dans un camp forestier du temps, avec un plancher en bois rond. Le cheval, qui faisait parti du personnel du camp, servait de désinfectant... Ha! Ha!

Mon père, qui était un homme courageux, avec mon frère Marcel, âgé de 14 ans, est parvenu à se construire une petite maison pour se loger pour l'hiver. Nous en étions très heureux et fiers. Enfin un chez-nous! Un premier hiver passa...

Au printemps, comme il fallait défricher et que le bois était très près de la maison, voilà t'y pas que, par un beau soleil très chaud du mois de mai, un malin feu s'élève dans le rang 4, près de la chute aux Galets, et traverse le rang 2, pour tout balayer sur son passage. C'était effrayant de voir cela. C'était comme un tremblement de terre... Nous étions dans le chemin et regardions brûler notre maison. Encore une fois sur le pavé... Il fallut ramasser la tôle brûlée qui restait pour nous construire une cabane de circonstance. Incroyable, mais vrai... Nous avons vécu, jour après jour, d'angoisse terrible. Mon père s'étant rendu malade avec ça, en est resté marqué le reste de ses jours... Nous sommes restés deux ans dans des camps des voisins, qui étaient de bons samaritains malgré eux. Il fallait le vivre pour le croire... Le menu n'était pas toujours au pluriel...

Souvente fois, il fallait rassembler le Comité, dont ma mère était secrétaire. Pour information, les livres officiels sont dans les archives de Mgr Victor Tremblay. Moi, j'étais petit garçon et je me faisais un plaisir d'aller faire les commissions pour avertir les gens qu'il y aurait une réunion du Comité...

C'est en 1934 que nous avons réussi à se reconstruire une maison en pièces de bois ronds, avec une couverture et rambris faites en bardeau de cèdre, que nous avons fabriqués nous-mêmes avec un banc de scie et du bois sur place.

Nous étions desservi par Saint-Honoré au point de vue canonique et avons été érigé en paroisse en 1935, je crois. La construction de l'église fut faites de corvée pour couper du bois dans la forêt et l'amener au moulin, et c'est avec ce bois que fut construite notre église avec la très grande générosité des paroissiens. [...]

Paul Grenon  
Fils de Dominique Grenon

### **La famille Munger**

La famille de Patrick Munger et de Diana Desbiens se réunit pour rassembler quelques souvenirs.

L'histoire de notre famille est reliée fortement à celle des autres défricheurs car, pour réussir, ces hommes débrouillards et courageux ont dû se serrer les coudes, et s'entraider.

La crise des années 29-30 semblait difficile à supporter, car les familles étaient nombreuses. Le ministère semblait réticent à céder la montagne Charles, qui était réservée pour la coupe de bois (à des particuliers). Après plusieurs démarches, ils sont arrivés une trentaine à Falardeau. Pour eux ils s'agissait d'une question de survie, car ils ne pensaient jamais pouvoir y rester longtemps.

Les pionniers venaient presque tous de Saint-Honoré. Plusieurs petites paroisses du Lac-Saint-Jean ont débutées de la même façon à cette époque.

Pour la construction d'une maison, le gouvernement donnait 5 000 planches, 200 livres de clous, 4 châssis, 1 porte et la maison devait mesurer 20 x 24. Le Ministère offrait aussi des patates, du blé, etc. M. Maurice Hamel, agronome, nous aida beaucoup.

Les enfants vivaient heureux ici, ils cueillaient des bleuets, des fraises, des framboises et aidaient leurs parents. Les enfants n'étaient pas une charge pour les parents, mais une richesse. Pendant qu'une maison se construisait les hommes couchaient chez les voisins

Le bois se fendait au moulin à scie d'André Fortin, de Saint-Honoré. M. Onésime Tremblay demeurait à Saint-Honoré et le transportait. Ernest Tremblay s'occupait de la fondation des maisons (le solage).

Patrick, contremaître au défrichage des chemins, prenait à l'occasion, la liberté, à l'insu du gouvernement, d'aider les colons qui étaient à se construire. C'est ainsi qu'il a hérité, sans le vouloir, du titre de chef de la colonisation, pour ensuite être nommé garde-feu par le ministère des Terres et Forêts.

Yvette Munger, devient la première institutrice en 1932, avec un salaire annuel de 69\$, incluant le loyer et le chauffage du deuxième étage de la maison de Patrick. Yvette n'enseigne qu'un an, pour des raisons de santé. Elle décéda quelques années plus tard. Un prêtre vient en mission cette année-là pour la communion solennelle, dont Léo-Paul Tremblay et Jeanne-Ida Briand faisaient partie.

Raymond Munger bâche pour la première école, située sur les lieux de la Scierie Mont-Valin, sur le terrain de Pitre Tremblay. Patrick Munger, Joseph Briand et Samuel Manning en sont les bâtisseurs. Blanche Poulin vient enseigner à 150\$. Notre maison, quoique très modeste, permettait de loger les visiteurs. Les premières institutrices pensionnaient chez-nous. Puis, maman et les jeunes enfants sont venus s'installer définitivement.

Patrick Munger achète en 1935 un camion «Chevrolet» carré pour faire le commerce des bleuets. Puis en 1936 il ouvre un

magasin général au nom de Raymond. Les hommes grandissent, nous possédons maintenant 1 hangar et 2 étables. L'hiver, les paroissiens peuvent y dételler leurs chevaux pendant la messe.

Ici c'est le silence, les plus vieux se rappellent des feux de forêt des années 39-40-41. Lors de la bénédiction de l'église, Joseph-Eugène avait fabriqué un petit kiosque pour vendre de la crème glacée. Papa fut nommé constable à l'église. En 1946 le moulin à scie acheté de Rosario Tremblay fut le point de départ des belles années de la scierie. Ils s'occupèrent aussi de la coupe de bois dans les chantiers.

Henri Munger prit vite sa vocation de camionneur de la famille. L'électricité arrive en 1948.

La femme qui possédait un métier le prêtait à une voisine et lui en expliquait la pratique. Très tôt, le cercle des fermières fut fondé, et Diana en fut la présidente. Pas besoin de trucs compliqués pour faire plaisir aux siens. L'amour, l'amitié, c'est comme le feu dans la cheminée. Plus la bûche est de bon bois, plus pétillante est la flamme.

Pendant la guerre, les fils et les gendres ont eu l'exemption des cultivateurs. Pendant le rationnement de la mélasse, du beurre et du sucre en 1945, chaque famille apportait son livret au magasin et partageait avec les familles plus nombreuses. C'est ainsi qu'à peu près personne à Saint-David-de-Falardeau n'a souffert du rationnement.

Vers 1948, Yvan organisa une équipe de hockey (avec costume). La patinoire située derrière la maison était déblayée et glacée par les joueurs. «On se souvient de Raymond Ouellet qui arrivait avec ses patins, son violon, sa guitare, son banjo, sa mandoline pour former un orchestre après la partie.

Pendant plusieurs années, Patrick participa à l'évaluation des terrains et des constructions à Saint-David. Patrick devait décéder le même jour qu'Henri en 1974 et maman les suivit en 1975. Ils ont travaillé pour défricher cette terre mais leurs enfants vous diront que cela en valait la peine.

Plusieurs de ses fils et de ses filles demeurent dans cette paroisse. Paula fut missionnaire en Afrique. Rose-Hélaine (décédée en 1946), Yolande, Raymond, Joseph-Eugène, Henri (décédée en 1974), Yvan, Jean-Guy, Réal et leurs nombreux descendants. Jean-Guy fut secrétaire-trésorier pour la commission scolaire pendant plusieurs années. Réal s'occupe encore d'un commerce de bois. Ce fut une date mémorable pour nous, lorsque Henri-Paul, le petit-fils de Patrick, fut élu maire le 5 novembre 1979.

Yolande Munger

- <sup>1</sup> Remerciements: L'auteur remercie la collaboration exceptionnelle qu'il a reçue de Brigitte Tremblay, archiviste à la Société d'archives Sagamie inc. et de Laurent Thibeault, archiviste régional aux Archives nationales du Québec à Chicoutimi; de MM. René Mimeault, Raymond Gravel et Réal Lévesque, retraités de la Compagnie Price; de Mme Paquerette Lagacé, recherchiste et auteur d'une recherche subventionnée par le ministère de la Culture et des Communications en 1987; de Denis Tremblay, fils de «Pitre» Tremblay de Falardeau. D'autres personnes ont également apporté leur aide, qu'ils soient ici également remerciés. Enfin, 1998 marque le 75<sup>ième</sup> anniversaire de la municipalité de Bégin; nous réservons une entrevue avec Mme Rannou-Tremblay pour un prochain article.
- <sup>2</sup> Falardeau doit son nom à l'honneur de l'artiste-peintre Antoine-Sébastien Falardeau (1823-1889), qui fit honneur aux Canadiens français dans son temps.
- <sup>3</sup> Pierre Dagenais, «La région des Laurentides» dans *Notre milieu Aperçu général sur la province de Québec*, Montréal, École des Hautes Études commerciales, 1942, p. 109.
- <sup>4</sup> Roland Bélanger, *Saint-François-de-Sales : un village en symbiose avec la nature*, coll. «Cahiers de Saguenayensia — Histoire des municipalités», no 5, p. 5.
- <sup>5</sup> Pour une description et plus d'informations à ce sujet, voir la publication sur Saint-François-de-Sales déjà citée.
- <sup>6</sup> Voir le rapport géologique de P. Lasalle et G. Tremblay qui nous informe sur les principales accumulations fluvioglaciaires aux environs de Chute-aux-Galets et Saint-David-de-Falardeau (*Dépôts meubles Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Québec, M.R.N., 1978, pp. 17-24).
- <sup>7</sup> Extrait de Édouard Montpetit, «Le milieu» dans *Notre milieu, op. cit.*, p. 27.
- <sup>8</sup> L'emplacement n'existe plus, l'érection d'une écluse en terre dévie la rivière Shipshaw vers la centrale Jim Gray.
- <sup>9</sup> Demeure visible dans des situations de débordement d'eau, principalement au printemps.
- <sup>10</sup> Dans une lettre datée du 4 avril 1963, adressée à l'abbé Victor Tremblay, Jean Poirier, secrétaire de la Commission de géographie, écrit que le nom de sept lacs pose un problème de divergence sur la carte de la Défense nationale qui lui a été envoyée par l'abbé Victor, dont le lac appelé «Lesigny» qui est nommé *lac Clair* sur les plans anciens et récents et par tous ceux qui le connaissent» à la Commission. ANQC, fonds S.H.S., voir dossier 160.3.2, pièce 31 du dossier 1541.
- <sup>11</sup> *Description des cantons arpentés et des territoires explorés de la province de Québec*, Québec, Imprimé par Charles-François Langlois, 1889, pp. 192-193.
- <sup>12</sup> *Ibid.*, p. 193.
- <sup>13</sup> *Ibid.*, pp. iv-v.
- <sup>14</sup> C'est en 1869 que le gouvernement provincial adopte une loi dite des sociétés de colonisation.
- <sup>15</sup> Russel Bouchard, avec la collaboration de Rosaire Dufour, *Saint-David-de-Falardeau: de l'eau, de la terre et des hommes*, Chicoutimi-Nord, 1998, coll. «Cahiers de Saguenayensia — Histoire des municipalités», no 16, p. 7.
- <sup>16</sup> *Ibid.*, note 8, p. 27.
- <sup>17</sup> *Ibid.*, p. 11. À ce sujet, voir aussi *Description des cantons arpentés...* déjà cité, la section sur la pêche et la chasse, le chapitre intitulé

«Rivières et lacs à saumon d'eau douce», où les lacs Charles et Tortue dans le canton Falardeau sont cités pour leur facilité d'accès et qualifiés de «très poissonneux», *ibid.*, p. 926. Harry Bernard, dans un article intitulé «Du Grand Lac Clair au Cawachicamic», publié dans la revue *Chasse & Pêche* (oct. 1950), écrit que le «lac Clair a [...] la réputation d'être grouillant de poisson», mais qu'il ne se laisse pas prendre facilement (p. 19).

18 «Dans l'origine de Saint-Honoré», ANQC, fonds SHS, dossier 109, pièce 3. Ce document manuscrit est non daté et non signé. Il fait rapport de tout ce qui a trait au dossier de l'emplacement de la nouvelle chapelle.

19 *Idem.*

20 *Idem.*

21 *Idem.*

22 *Idem.*

23 *Idem.*

24 *Idem.*

25 La même année que la construction de la centrale sur la rivière Chicoutimi au Bassin.

26 Russel Bouchard, «Chute-aux-Galets: la colonisation du canton Falardeau» dans *Villages fantômes, localités disparues ou méconnues du Haut-Saguenay*, p. 121.

27 Selon Esdras Minville, la crise économique «sévit avec violence, et avec elle se déclenche une puissante poussée vers la terre, vers les régions nouvelles» («La colonisation» dans *Notre milieu...*, *op. cit.*, p. 323). Tout au cours de ces moments difficiles, «on passait de l'abondance à la disette, de la vie indépendante et facile au chômage et au secours direct» (*Chicoutimi-Lac St-Jean et Chibougamau L'agriculture L'industrie Le commerce Les mines, Chicoutimi, Chicoutimi*, Édité par Roy & Gagnon, 1937, p. 73).

28 ANQC, fonds SHS, documents nos 587 à 592.

29 Dominique Grenon demeure dans le secteur de Falardeau depuis 1931 et a pris très à coeur le sort de ses concitoyens au sein du Comité de colonisation. Il est dans toutes les batailles et c'est lui qui presse les autorités gouvernementales d'agir.

30 ANQC, fonds SHS, document no 509.

31 Esdras Minville, *op. cit.*, p. 307.

32 Russel Bouchard, *op. cit.*, p. 23.

33 Denis Tremblay, fils de Pitre Tremblay, a participé en 1958 au déménagement du cimetière, le terrain étant devenu trop étroit et mal situé au coeur du village. Le déplacement des corps s'est effectué sous la surveillance de l'abbé Joseph-Élie Gagnon. Parmi les 27 corps que Denis Tremblay a déplacés, celui de son père en a fait partie et, contrairement à tous les autres, «il était dur comme de la pierre et n'était pas totalement décomposé».

34 Lettre de Guy Bélanger à Paul-Marie Côté, 18 juillet 1966, 2 p. (ANQC, fonds Léonce Desgagné et Germain Laberge, dossier P219/10.3).

35 Malgré certaines consultations, il ne m'a pas été permis de certifier sans nul doute la symbolique de la conception faites à partir d'un cône. Toutefois, M. Laurent Thibeault, archiviste régional, m'a fait part que l'utilisation du cercle dans la conception de projets architecturaux a marqué l'oeuvre de Paul-Marie Côté. Mais tout porte à croire que la *conception* du cône tronqué revient à Léonce Desgagné, sans rien vouloir enlever à la préparation des plans par son collègue Paul-Marie Côté. Un collaborateur m'a raconté la façon dont cela se serait passé, Léonce Desgagné s'amusant devant lui avec un verre en plastique, et voulant «moderniser» un tipi, car

quelques Amérindiens vivaient encore dans le secteur de Falardeau à l'époque. Et encore, il y a tout lieu de croire que Léonce Desgagné a joué bien souvent un rôle effacé.

36 Église Saint-Isidore à Saint-David-de-Falardeau, dossier P219/10.3 du fonds Léonce Desgagné et Germain Laberge aux ANQC.

37 C'est en 1954 que l'architecte Paul-Marie Côté amorce le nouveau courant avec la conception de l'église Saint-Marc de Bagotville. Cette réalisation ouvrira la voie à de nouvelles approches. Et à partir des années 1960, les mentalités s'inséraient dans un processus de changement sans précédent au Québec. Si bien que la population pouvait se montrer plus ouverte vis-à-vis une conception «futuriste» des nouveaux temples religieux.

38 *Le Progrès du Saguenay*, 23 juillet 1953, p. 1.

39 *Ibid.*, pp. 1 et 8.

40 *Ibid.*, p. 8.

41 Russel Bouchard et Rosaire Dufour, *op. cit.*, p. 26.

42 *Le Soleil*, 9 septembre 1964, p. 40.

43 Québec, Librairie Garneau, 1937, p. 240.



LE GROUPE  
**DPA**  
ARCHITECTES ET URBANISTES

**MAUDE THÉRIAULT**  
**ARCHITECTE / URBANISTE**

30 RUE RACINE EST,  
BUREAU 100  
CHICOUTIMI, QUÉBEC  
G7H 1P5  
TÉLÉPHONE: (418) 549.8769  
TÉLÉCOPIEUR: (418) 549.8070  
COURRIEL:  
daniel.paiement@sympatico.ca

# Le Quotidien est maintenant un adulte en santé de 25 ans

par Bertrand Tremblay\*

*Le Quotidien* célébrera son jubilé d'argent le premier octobre prochain. Rejeton du *Soleil* de Québec, il avait adopté le même grand format à son lancement le premier octobre 1973. La réalité économique obligea le propriétaire à réduire sa taille à la dimension du tabloïd, le 16 mars 1981.

La naissance fut laborieuse. Le directeur de la Rédaction à l'époque, le retraité Denis Tremblay, la commémore ainsi:

*Le chef de pupitre Charles-Julien Gauvin demeurait dans la salle de rédaction durant plus de 100 heures par semaine. La préparation de la première édition poussa l'équipe aux frontières de la dépression nerveuse... Le travail commença à midi le dimanche et, à 23 heures, tous les journalistes piochaient encore sur leur machine à écrire.*

*L'émotion avait paralysé l'imagination des journalistes les plus chevronnés. Le regretté Pierre Raymond, qui a terminé sa carrière à Montréal, n'est jamais parvenu à rédiger le compte rendu de la première joute que les Saguenéens*

*venaient de disputer dans la Ligue junior majeure du Québec, au Centre Georges-Vézina. L'ancien député Vincent Brassard, qui avait pourtant la plume facile, était demeuré figé devant son bureau, incapable d'écrire une ligne. Même Réjean Tremblay, l'actuel chroniqueur sportif vedette de La Presse et*

*auteur de populaires romans feuilletons télévisés, tremblait comme un novice en décrivant l'ouverture de la campagne électorale du candidat péquiste Francis Dufour, à laquelle avait participé le chef René Lévesque. À minuit, j'ai chassé tout le monde... Le journal qui sortit des presses le lendemain conservera toujours, à mes yeux, non seulement un caractère historique mais surtout une signification très émotive.*

Après ces débuts difficiles qui se sont prolongés durant cinq semaines, *Le Progrès du Saguenay* devint un véritable centre d'entraînement à la pratique journalistique. Plusieurs membres de la salle

de rédaction furent invités à poursuivre leur carrière à *La Presse*. Quand Réjean Tremblay apparaissait dans la salle, après son déménagement à Montréal, c'était le signe d'un nouveau départ. Ses confrères du *Progrès* l'avaient qualifié de «frère recruteur».



Le Quotidien, grand format, fut lancé le premier octobre 1973. Il était le prolongement du *Soleil* du Saguenay—Lac-Saint-Jean. Denis Tremblay, le directeur de la Rédaction à l'époque, exhibe fièrement un exemplaire de la première édition à Guy Gilbert, Jean-Paul Tremblay et Gaston Vachon qui assumaient alors les fonctions de vice-président et administrateur du *Soleil*, de Québec, et de président-directeur général du *Progrès* du Saguenay.



Maison de la Presse

La jeune Mélanie Lagacé parcourt les bandes dessinées au lancement du Quotidien, petit format, le 16 mars 1981.

*Nous perdions un journaliste par mois, se souvient Denis Tremblay, qui quitta l'entreprise en août 1983 pour relever l'embarrassant défi de diriger les services français de la Presse canadienne, à Montréal. Ça ne perturbait pas le fonctionnement, puisque nous disposions d'une excellente relève à Progrès-Dimanche.*

Ce premier directeur de la Rédaction savoure maintenant depuis peu, avec sa compagne Lucille Vigneault, dans leur propriété de Saint-Luc, sur les rives du Richelieu, une retraite bien méritée.

### **Progrès-Dimanche fut la bonne fée du Quotidien**

C'était la troisième tentative du Progrès du Saguenay de doter le Saguenay—Lac-Saint-Jean d'un quotidien régional comme il en existe en Mauricie avec *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières, en Estrie avec *La Tribune* de Sherbrooke et *La Voie de l'Est* de Granby, et en Outaouais avec *Le Droit* d'Ottawa-Hull.

Les deux premières aventures dans la publication quotidienne, en 1927 et en 1952, se terminèrent en catastrophe. La troisième fut tentée en 1972 après la vente du *Soleil* à UniMédia qui devint, le 17 juin 1987, la propriété du puissant consortium torontois *Hollinger* dont Conrad Black est l'actionnaire majoritaire. Cette dernière tentative aurait sans doute connu le même sort, malgré le soutien financier de *Progrès-Dimanche*, si la

direction n'avait pas rapidement modifié la formule à la recommandation d'un comité maison. Car les déficits d'exploitation s'accumulaient.

*Il fallut investir des efforts considérables, plaide Gaston Vachon, qui agissait alors comme président-directeur général de l'entreprise, pour faire oublier la qualité et la diversité servies pendant près d'une trentaine d'années par Le Soleil du Saguenay—Lac-Saint-Jean qu'avait fondé feu Fernand Gervais. L'enquête menée par la Commission royale sur les quotidiens en est même arrivée à la conclusion, dans son rapport publié en 1981, que le coût du service de la rédaction, proportionnellement au revenu publicitaire, fut, du moins jusqu'à l'apparition du petit format, le plus élevé de tous les quotidiens du pays.*

Avant de lancer la serviette devant la progression menaçante du *Journal de Québec*, avec ses pages d'information et de publicité régionales, la direction confia un dernier examen de la crise à un comité que j'ai animé avec les confrères Yvon Paré, l'actuel adjoint au chef de pupitre du *Quotidien*, et Mario Roy, l'actuel directeur du cahier des Arts de *La Presse*. Après avoir consulté les cadres de l'entreprise et les journalistes, nous avons soumis une série de recommandations qui conduisirent à la transformation du *Quotidien* en petit format distribué le matin plutôt qu'à l'heure du souper.

L'opération coïncida avec le retrait de la section que *Le Journal de Québec* avait consacrée jusqu'à cette période au Saguenay—Lac-Saint-Jean après la disparition de l'édition



Maison de la Presse

L'actuel président-directeur général du Progrès du Saguenay, Claude Gagnon, et le directeur de la Rédaction, Bertrand Genest, arborent le sourire de la confiance puisque *Le Quotidien* a maintenant atteint le seuil de la rentabilité.

régionale du *Soleil*. Avec ce nouvel emballage offert à une clientèle soudainement privée de la concurrence provenant de la Vieille Capitale, le succès fut immédiat. Le tirage, qui stagnait autour de 20 000 exemplaires, fit un bond prodigieux au-delà de 30 000. La survie était dorénavant assurée.

**Le Progrès est maintenant une entreprise prospère qui génère près de 300 emplois**

Après de multiples modifications et l'application d'un vigoureux programme d'expansion, *Le Progrès du Saguenay* est devenu une entreprise importante qui génère près de 300 emplois. Le tirage de *Progrès-Dimanche* se situe autour de 48 000 exemplaires et celui du *Quotidien* à 32 000.

L'actuel président-directeur général, Claude Gagnon, explique que la stabilité financière s'est solidement installée, au cours des dernières années, au terme d'une série d'heureuses initiatives. Ainsi, on a enrichi les presses des dernières applications de la technologie et de l'informatique pour en faire une utilisation maximum. Jadis, elles ne tournaient qu'à 30% de leur capacité. Comme elles impriment maintenant, en plus des deux journaux de l'entreprise, une vingtaine d'hebdomadaires et une diversité de publications, dont des circulaires pour des entreprises québécoises et ontariennes et les *Prions en Église*, les rotatives fonctionnent à 92% de leur potentialité.

La direction a procédé parallèlement à une rationalisation de l'espace disponible à *La Maison de la Presse*, l'édifice du boulevard Talbot inauguré le 21 septembre 1950. L'entreprise a pu ainsi y installer sa dernière créature, la firme UniMarketing, qui mène des enquêtes de toute nature selon les spécifications d'une clientèle qui s'étend bien au-delà des frontières régionales.

**La vente du *Soleil* pava la voie au dernier quotidien régional**

C'est l'acquisition, en 1971, du *Progrès du Saguenay* par *Le Soleil* qui provoqua l'avènement du *Quotidien*. Une étude ayant démontré que l'édition régionale du *Soleil* n'était plus rentable, les nouveaux propriétaires, les frères Gabriel et Guy Gilbert, indiquèrent leur intention de la remplacer tout simplement par un journal authentiquement régional.



Outre *Le Quotidien* et *Progrès-Dimanche*, les presses impriment de multiples publications pour des clients du Québec et de l'Ontario surtout.

La transition fut fort bien accueillie par les journalistes de *Progrès-Dimanche* qui touchèrent de généreuses augmentations de salaire. Ceux qui utilisaient leur automobile au travail reçurent une allocation, le principe de l'ancienneté fut reconnu et le calendrier des vacances selon le nombre d'années de services devint un élément du contrat de travail. Le système des ententes particulières qui avait permis à l'équipe du sport de toucher des revenus plus élevés que leurs confrères fut aboli.

Quant aux journalistes du *Soleil du Saguenay—Lac-Saint-Jean*, ils ont majoritairement décidé de participer à l'édification d'une entreprise régionale, malgré la perte d'avantages que leur procurait leur appartenance à un quotidien métropolitain. Après un quart de siècle, il ne reste plus que le directeur de la Rédaction, Bertrand Genest, et le reporter Claude Côté. Si j'écris encore dans la page éditoriale, c'est en qualité de collaborateur, car j'ai depuis près d'une décennie confié à la relève le poste d'éditorialiste en chef.

Après une quarantaine d'années de métier vécues d'abord au *Soleil du Saguenay—Lac-Saint-Jean* puis au *Progrès*, une sensation s'imprègne agréablement dans l'esprit de Bertrand Genest, l'éditeur adjoint de *La Maison de la Presse*, soit le privilège réservé aux journalistes d'habiter la maison des maîtres d'une nation et d'une région.

*Nous sommes toujours situés aux premières loges de l'activité communautaire, réalisez-t-il. Nous sommes témoins des grands événements. Nous en provoquons même parfois en entraînant*

la population dans de vastes mouvements de pression comme les opérations Parapluie (contre l'ensemencement des nuages) et Accès-Bleuets (pour une autoroute à quatre voies divisées dans la réserve faunique des Laurentides).

Le métier est envoûtant: «Dans leur sphère respective, les membres des différentes équipes deviennent les amis et confidents des hommes politiques et autres leaders de la société, des artistes et des athlètes, mais aussi des plus démunis.» Genest prévient aussi contre le chant de ses sirènes: «Le plus difficile, spécifie-t-il, c'est de garder nos distances pour toujours bien transpirer les aspirations de la population et éviter la tentation de se prostituer en propagandistes ou en vils adorateurs».

**«Il ne vous manque qu'un journal pour répandre de tous côtés, des flots de lumière»**

L'Église diocésaine est à l'origine du journalisme régional. Quarante ans après l'installation des quatorze premiers pionniers de la Société des Vingt-et-Un à La Baie, le cardinal Taschereau insistait, auprès de Mgr Dominique Racine, sur l'importance d'une presse bien pensante: «Il ne vous manque plus qu'un journal pour répandre de tous côtés, des flots de lumières», lui écrivait-il.

C'est le propre neveu et filleul du premier évêque de Chicoutimi, Joseph-Dominique Guay, qui allait répondre à ce vœu en fondant, une décennie plus tard, *Le Progrès du Saguenay*. L'avocat qui devint maire et promoteur d'une foule de grands projets, dont celui de la Compagnie de Pulpe de Chicoutimi, n'avait alors que 22 ans.

Pendant trois quarts de siècle, l'Évêché fut le véritable propriétaire de l'entreprise, qu'il soutint financièrement jusqu'au



Cette scène se répète quotidiennement depuis un quart de siècle. Celle-ci nous montre Jean-Charles Harvey, Ludger Potvin, Onésime Harvey, Philippe Tremblay et Lionel Tremblay.

début de la décennie 60, époque où le milieu des affaires prit définitivement la relève. Quand on parcourt les archives, on constate que la hiérarchie religieuse a toujours cru à la nécessité d'un moyen de communication influent, comme un journal régional, pour répandre le message du Christ et prévenir l'infiltration d'idées subversives.

Mgr Jean-Guy Couture, l'actuel évêque du diocèse de Chicoutimi, fait observer que l'Église n'est pas intervenue uniquement dans le domaine des communications. Elle s'est également impliquée dans l'activité communautaire en organisant, notamment, les réseaux de la santé, des affaires sociales et de l'éducation.

À l'époque, la présence de l'Église dans le monde se manifestait bien différemment d'aujourd'hui. Elle sentait l'obligation de fournir des services à la population tout en accomplissant sa mission pastorale. Jadis propriétaire des institutions, elle les a cédées dès que l'État et l'entreprise privée ont voulu prendre la relève. Elle demeure toutefois présente partout.

**Progrès-Dimanche apparu avec les atouts de la prospérité**

*Le Progrès du Saguenay* a porté la robe noire de l'austérité financière durant 77 ans. En 1964, avec la formule de *Progrès-Dimanche*, il endossa un costume attrayant taillé à la mode de l'époque, et trouva enfin la voie de la rentabilité.



Les camelots qui assurent la distribution du journal au lever du soleil.

Maison de la Presse.



La maison de l'information écrite.

Le journal dominical est maintenant un fleuron d'UniMédia. Il apparut soudainement le dimanche 11 octobre 1961 sous la direction rédactionnelle de Charles-Julien Gauvin qui écoule sa retraite depuis déjà plusieurs années sur les hauteurs de Saint-Fulgence en écrivant sur l'avenir politique du Québec.

Il remplaçait le vieil hebdomadaire à grand format qui pénétrait dans quelque 8 000 foyers. Après six mois, *Progrès-Dimanche* montrait déjà des profits. Et deux ans plus tard, l'entreprise avait résolu tous ses problèmes financiers et voguait vers la prospérité. Le public avait été séduit par le caractère familial de la publication et la richesse de son contenu rédactionnel.

Jacques Larouche, l'ancien contrôleur qui vécut intensément les heures difficiles de l'entreprise, comme la montée glorieuse de *Progrès-Dimanche*, attribue ce succès à l'exercice de la liberté de presse. L'équipe de rédaction, particulièrement les éditorialistes, ne subissait plus de pression ou de contraintes émanant de membres du conseil d'administration chaque fois que leurs écrits suscitaient la controverse parmi les élites régionales comme c'était malheureusement la tradition dans le passé. Avant le lancement de *Progrès-Dimanche*, prétend Jacques Larouche, les

puissants du jour parvenaient régulièrement à bâillonner les journalistes ou à leur imposer leur vision de l'actualité.

Cette liberté demeurait toutefois fragile puisque le responsable de la Rédaction, Charles-Julien Gauvin, perdait son poste après une année seulement parce qu'il avait, en déduit-il, trop remué le gouvernement provincial du premier ministre Jean Lesage avec sa campagne contre les pluies artificielles, sa dénonciation des abus commis par les professionnels et son appui à l'Opération entonnoir visant la reprise des travaux de la route Sainte-Anne—Tadoussac.

Gauvin revint 18 mois plus tard au *Progrès du Saguenay* et il termina sa carrière comme éditorialiste au *Quotidien*.

Le *Progrès* franchit le cap de ses 110 années d'existence alors que *Le Quotidien* atteint à peine sa majorité. Mais le benjamin reflète bien l'importance d'une presse dynamique en région. Il faut s'en réjouir car, comme l'exprime si éloquemment l'ancien ministre Marc-André Bédard, un quotidien régional est un instrument de développement indispensable. «C'est un phare constamment allumé, constate-t-il, et une conscience toujours en éveil en fonction des intérêts de la région.»

#### Note

\* Collaborateur à la page éditoriale du *Quotidien*, Bertrand Tremblay en fut l'éditorialiste en chef durant une quinzaine d'années. Il est également rédacteur en chef de *AL 13*, le magazine du Centre québécois de recherche et développement de l'aluminium (CQRDA). Durant l'année du centenaire du *Progrès du Saguenay*, il publiait avec la collaboration de Jean-Marie Tremblay, *Le Progrès au quotidien*.

# Nil Bouchard

(Joseph Roger<sup>5</sup>, Joseph Marie<sup>4</sup>, Louis<sup>3</sup>, Antoine<sup>2</sup>, Claude<sup>1</sup>)

## Ses années au Saguenay

par Neil J. Bouchard Jr  
(arrière-petit-fils)

traduit de l'anglais par Julie Dubord

Le 27 mai 1838, un enfant naissait à Baie-Saint-Paul, comté de Charlevoix, dans la province de Québec<sup>1</sup>. On le baptisa Roger Nil Bouchard, mais il fut toujours appelé Nil. Il était fils de Joseph Roger Bouchard et de Marie-Olive Tremblay, et fut baptisé au lendemain de sa naissance, le 28 mai, à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Baie-Saint-Paul par le prêtre de la paroisse, le père Benjamin Bernard Decoigne. Ses parrain et marraine se nommaient Adolphe Gagnon et Ursule Garneau. Le père de Nil n'était pas présent pour l'occasion, possiblement à cause de sérieuses disputes au sujet de procédures légales qui l'opposaient au père Decoigne.

Nil était le treizième et dernier enfant de ses parents. Deux de ses soeurs les plus âgées, Henriette et Sophie, étaient déjà mariées, dans l'ordre respectif, à M. Jules Tremblay et M. Paschal Lavoie, au jour de la naissance de Nil. Un de ses frères, Louis, était décédé, laissant derrière lui dix frères et soeurs, ses parents, en plus des grands-parents paternels (Joseph Bouchard et Émérécienne Tremblay) à vivre sous le même toit. L'imposante demeure qui les abritait fut construite par Roger Bouchard en

1833 et a encore à ce jour (en 1996) pignon sur la rue Rémi à Baie-Saint-Paul. Ce bâtiment, avec ses 12 chambres, impressionne toujours. Le propriétaire actuel se nomme Rémi Simard, descendant de Barnabé Simard, qui avait fait l'acquisition de la maison des mains de Sylvestre Bouchard, un des frères de Nil, en 1860. Le grand-père de Nil, Joseph-Marie Bouchard, s'est éteint dans cette maison le 5 novembre 1838. Nil n'était alors âgé que de six mois; il n'a donc jamais vraiment connu son aïeul.

Dans la même année, le gouvernement canadien avait ouvert le territoire longeant la rivière Saguenay, connu sous le nom du Royaume du Saguenay, à la colonisation et à la coupe du bois. Avant ce temps, la région avait été possession exclusive de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui se servait du territoire pour la traite de la fourrure. Personne, à l'exception des Amérindiens, n'avait le droit de s'y installer ni d'y faire le commerce de la fourrure.

Le 4 octobre 1838, Roger Bouchard, le père de Nil, signait un contrat pour se rendre au Saguenay, y couper et envoyer 500 bûches taillées



Roger Nil Bouchard, appelé Nil (1838-1904).  
Age estimé à la mi-trentaine.

Neil J. Bouchard Jr.



ANOC, coll. SHS, carton 337.

*Ancienne résidence de Roger Bouchard à Baie-Saint-Paul. C'est probablement le lieu de naissance de Nil. Photo: ca. 1926.*

en planches à Alexis Tremblay Picoté avant l'automne suivant<sup>2</sup>. Roger s'installa dans une petite anse sur la rive nord de la rivière Saguenay, connue comme l'Anse-à-Pelletier, à environ 115 milles par voie maritime de Baie-Saint-Paul. Cet endroit emprunte son nom à Nicholas Pelletier, un trappeur et commerçant de fourrures qui s'y était installé avec sa femme amérindienne aux environs de 1672. Les alentours de l'anse sont montagneux, et sont traversés par une rivière au débit rapide, la rivière Pelletier, qui se déverse dans la rivière Saguenay. Le Saguenay, un cours d'eau très profond, froid, soumis aux variations des marées et ayant les allures d'un fjord à certains endroits, était la principale voie de transport en ce temps-là. Il n'y avait aucune route et seuls quelques Blancs avaient jusqu'alors foulé le sol de la région.

Au mois de juin de l'année 1839, selon un rapport fait par Monsieur Benjamin Bernard Decoigne, curé de Baie-Saint-Paul qui avait visité les environs de l'Anse-à-Pelletier, il n'y avait que 51 personnes qui habitaient l'endroit. Il a pu dénombrer 4 foyers avec 11 enfants<sup>3</sup> et il est très probable que Nil faisait partie d'un de ces groupes de 11 enfants. Le village le plus près s'appelait Grande-Baie et on devait faire quelques douze milles sur le Saguenay pour traverser sur l'autre rive et s'y rendre. Certaines preuves démontrent qu'en 1840 ou au début de 1841, la famille Bouchard se trouvait à l'Anse-à-Pelletier, puisque le père, qui possédait une goélette baptisée «Marie-Louise», avait les facilités pour se déplacer, lui et sa famille. De plus, plusieurs actes notariés furent signés par les parents de Nil Bouchard à Grande-Baie, identifiant l'Anse-à-Pelletier comme leur lieu de résidence. Tout porte à croire que les plus jeunes enfants, y compris Nil, qui n'avait que trois ans à l'époque, se déplaçaient avec eux. L'Anse-à-Pelletier dut être un endroit quelque peu isolé pour grandir; on ne se demande donc pas pourquoi Nil a fait de sa

soeur Marie, de un an et demi son aînée, sa meilleure amie, et qu'ils soient tous deux restés très proches toute leur vie durant.

Il y eut beaucoup d'activité à l'Anse-à-Pelletier dans les cinq ou six années qui suivirent. Le père de Nil Bouchard avait construit une scierie et en possédait une autre sur l'autre rive du Saguenay à un endroit nommé Anse-à-la-Croix. Pendant ces quelques années, plusieurs navires de haute mer en provenance d'Europe sont venus à l'Anse-à-Pelletier pour faire provisions de bois de charpente. La majeure partie de cette entreprise était orchestrée

par William Price, qui devint un marchand de bois très prospère. Mise à part cette grande activité dans l'Anse-à-Pelletier, un vent de tristesse y souffla néanmoins. Le frère de Nil, Charles-Henri, alors âgé de 15 ans, était tombé d'une goélette dans le Saguenay et s'y était noyé. Il fut enterré à Grande-Baie le 6 juin 1844<sup>4</sup>. La soeur aînée de Nil, Henriette, a aussi perdu la vie, celle-ci à l'âge de 28 ans, laissant derrière elle son mari, Jules Tremblay, et deux jeunes enfants, Marie-Léa et Edmond Tremblay. Ces enfants avaient à cette époque à peu près le même âge que Nil et sont venus habiter avec leurs grands-parents. (Fait à noter: Henriette et son mari Jules Tremblay étaient les fondateurs de la Descente-des-Femmes, aujourd'hui appelée Sainte-Rose-du-Nord).

Il n'y eut aucune école dans les alentours de la maison Bouchard jusqu'aux environs de 1850, donc l'éducation de Nil était faite en grande partie par ses parents. Or, le père de Nil, même s'il était connu pour être très intelligent, n'a jamais signé son nom sur aucun document. Le commis de Roger, Monsieur Prudent Potvin,



Neil J. Bouchard Jr.

*Maison de Réginald Lavoie, construite sur l'emplacement de la maison de Roger Bouchard à l'Anse-à-Pelletier. Photo: 1996.*

a contribué à la création de la première école de l'Anse, donc Nil a probablement reçu quelques leçons de lui. Prudent Potvin s'est aussi marié, en 1844, avec Rachel, une des soeurs de Nil.

L'année suivante, soit en 1845, les frères de Nil, Sylvestre et Toussaint, ont signé une entente leur permettant d'échanger leurs propriétés. Sylvestre, qui habitait Saint-Fulgence depuis 1843, reçut, suite à cette entente, la maison familiale et la ferme de Baie-Saint-Paul, tandis que Toussaint, qui possédait ces biens, reçut de son frère les bâtiments qu'il possédait à l'Anse-aux-Foins (Saint-Fulgence), plus 50% des profits faits dans une scierie sur la rivière Outardes<sup>5</sup>. Leur père possédait néanmoins le territoire sur lequel les deux frères habitaient, mais il le leur concéda peu après.

Le 1er juillet 1850, la mère de Nil, Olive, a rédigé, à Grande-Baie devant le notaire John Kane<sup>6</sup>, son testament. Dans ce document, elle «donne et lègue à chacun de ses enfants, qui sont aussi les enfants de son mari, Roger Bouchard, ainsi qu'à sa petite-fille Marie Tremblay, le montant de cinq shilings». Elle ajoute qu'elle «lègue à son petit-fils Edmond, le fils de sa défunte fille, Henriette, la moitié du deux tiers de la terre au sud du lot #35 dans le premier rang A, dans le canton de Harvey, sans bâtiments; requérant que le dit héritier y habite avec le dit mari [Roger Bouchard] jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de raison et qu'il doit y travailler tant que sa force et ses capacités lui permettront, sans quoi les dits legs seront nuls.» Elle laisse aussi toutes ses possessions personnelles et réelles au moment de sa mort à son fils par Roger Bouchard, Roger Gédéon Nil, alors encore d'âge mineur. Le même jour, Roger Bouchard rédigea lui aussi son testament qui avait à peu près la même teneur que celui de sa femme; c'est donc dire que la moitié de tout ce que Roger et sa femme possédaient irait à Nil, leur plus jeune fils, qui n'avait alors que 12 ans.

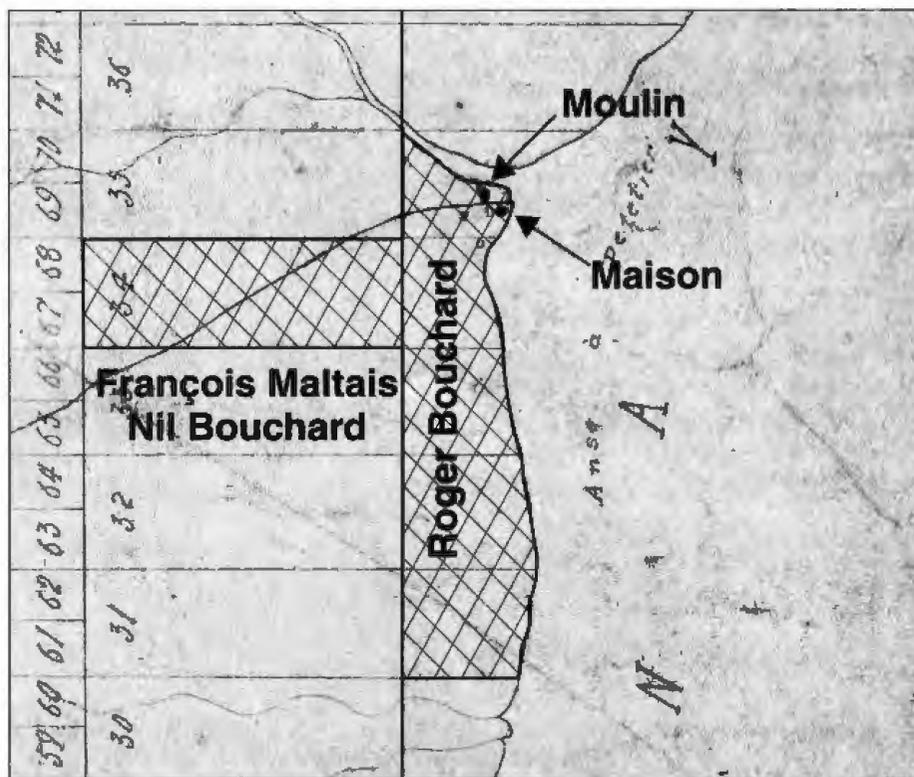
En 1851, la grand-mère paternelle de Nil, Émérencienne Tremblay Bouchard, qui avait alors 85 ans, habitait encore chez la famille de son fils. Selon sa petite-fille, l'aïeule était traitée comme une reine, se voyant octroyée les morceaux de choix lors des repas familiaux. Marie-Léa et Edmond Tremblay partageaient eux aussi la maisonnée<sup>7</sup>. Tous les frères et soeurs de Nil étaient alors mariés, à l'exception de François et de Marie. Cette dernière célébra son union avec Julien Bouchard en 1852, tandis que François épousa Victoire Gagné en 1853.

La mère de Nil, Olive, s'éteignit le 23 décembre 1854 et fut mise en terre dans le cimetière de l'Anse-aux-Foins le jour de

Noël<sup>8</sup>. Elle n'avait alors que 60 ans et 10 mois. L'Anse-aux-Foins est aujourd'hui appelée Saint-Fulgence et se situe à cinq ou six milles de la maison de l'Anse-à-Pelletier.

Nil hérita de toutes les possessions de sa mère à seulement 16 ans, parce que les héritiers potentiels qu'étaient les cousins Marie-Léa et Edmond Tremblay avaient quitté la maison de leurs grands-parents. Quelque six semaines après la mort de sa mère, Nil annonça son union prochaine avec Georgina Maltais, fille de François Maltais et de Marguerite Bouchard. Georgina était elle aussi orpheline de mère depuis 1847. Marguerite Bouchard Maltais avait perdu la vie à La Malbaie lorsque sa fille n'avait que 10 ans. Le père de Georgina s'était remarié seulement trois mois après l'incident avec Alexandrine McKensie, la marraine de Georgina et très bonne amie de la défunte.

Nil et Georgina célébrèrent leur union le 12 février 1855 à l'église Saint-François-Xavier de Chicoutimi<sup>9</sup>, à environ 15 milles de l'autre côté de la rivière Saguenay. Il n'y avait à l'époque aucune route qui reliait l'Anse-à-Pelletier au reste du territoire environnant, et aucun pont ne traversait la rivière Saguenay. Toutefois, il y eut probablement beaucoup de neige cette année-là et les grands froids ont certainement suffi à faire geler le Saguenay, ce qui permit au jeune couple de le traverser en traîneau. Quelques amis se sont aussi rendus à la célébration, dont le beau-frère de Nil, Prudent Potvin, son ami Joseph Chamberland et le père de Georgina, François Maltais fils.



Carte du canton Harvey datant de 1855 et marquée des propriétaires en 1854. Voir la localisation des lots identifiés à Roger Bouchard et à Nil Bouchard, l'emplacement de la maison de Roger Bouchard et du moulin.

Le jeune couple a habité pendant un certain temps avec le père de Nil à l'Anse-à-Pelletier. Lorsque les successions de sa mère furent conclues en juillet 1856, Nil reçut les lots #33, #32 et une partie du lot #31 dans le premier rang du canton de Harvey. Roger et Nil ont conclu qu'ils avaient reçu chacun une part équitable des propriétés de la défunte et en étaient satisfaits. Ils ont conclu que tout demeurerait inchangé et que, dans l'avenir, ils s'engageaient à ne jamais réclamer quoi que ce soit à l'autre. *Une entente fut aussi faite pour que Roger ait le droit d'habiter pour le reste de sa vie sur un espace de douze pieds de long et aussi large que la partie de la maison bâtie sur le terrain légué par sa femme.* De plus, les deux hommes auraient le droit de circuler en tout temps sur le terrain pour les besoins de la ferme ou tout autre besoin, et ce, sans y causer de dommages inutiles<sup>10</sup>.

Le premier enfant du couple Nil et Georgina Bouchard, un petit garçon du nom de François Nil, fut baptisé à l'église Saint-François-Xavier de Chicoutimi le 28 juin 1856. On désigna Edmond Tremblay comme parrain, le cousin du père de l'enfant, et Amédée Maltais comme marraine. Le jeune garçon adopta le surnom de Frank au fil de sa vie.

En août 1857, Nil et son beau-père, François Maltais fils, s'associèrent pour construire une scierie. Ils se procurèrent les matériaux et les provisions nécessaires pour la somme de 100 louis (1 louis est l'équivalent de huit dollars) auprès de Charles Bertrand, un marchand qui habitait la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de l'Île-Verte dans le comté de Témiscouata. Les deux hommes devaient rembourser leur dû à M. Bertrand à raison de 50 louis au cours de la première année, tandis que le reste de la somme serait rendue «aussi tôt que possible», en y ajoutant l'intérêt en vigueur annuellement. Or, ils ne possédaient pas assez d'argent sonnante et durèrent hypothéquer les lots #32 et #33, dans le premier rang du canton de Harvey, propriétés de Nil, et y ajoutèrent les bâtiments construits sur ces terres. Et pour s'assurer qu'ils avaient assez d'argent, François Maltais hypothéqua lui aussi deux de ses terres, soit les lots #2 et #24 dans le deuxième rang du canton de Bagot. Dans les six semaines qui suivirent leurs premiers achats, le besoin de plus de provisions se fit sentir et ils durent augmenter leur dette de 26 louis et 16 shillings (chelins), assurant toujours leur remboursement au moyen de leurs terres<sup>11</sup>.

La même année, la première fille du couple Nil et Georgina Bouchard vit le jour. On l'appela Alphéda. La date de naissance de l'enfant a pu être établie par l'âge qui lui est donné dans le recensement de 1861 effectué dans le canton de Harvey, puisque son acte de baptême n'a pu être retrouvé dans aucune des paroisses du Saguenay.

À Chicoutimi, le 17 septembre 1858, Nil et son beau-père, François Maltais fils, signèrent un contrat avec Johnny Guay, un marchand de bois, pour « lui vendre le bois de charpente produit dans les douze prochains mois par la scierie de Nil et François de l'Anse-à-Pelletier, sur la rivière Pelletier ». Monsieur Guay ferait l'inspection des bûches produites et marquerait celles qu'il escompterait acheter, payant 4 dollars le pied pour les bûches et 50 cents pour chaque planche obtenue de la coupe de bûches. Étrangement, il semblerait que la scierie dont il est ici question ne soit pas sur les terres dont Nil avait hérité, mais bien sur celle de son père<sup>12</sup>!

Tôt dans le mois de janvier 1859, François Maltais fils et son gendre Nil acquirent 100 acres de terres de la Couronne, soit le lot #33 dans le rang 2 du canton de Harvey, terres adjacentes à celles que Nil possédait déjà<sup>13</sup>.

À la même époque, François Maltais fils et sa femme de secondes noces, Alexandrine McKensie, déménagèrent à l'Anse-à-Pelletier; ce qui réjouit Georgina, qui avait désormais de la famille dans les environs de chez elle, surtout qu'elle venait de donner naissance à son troisième enfant, Marguerite-Léonide, le 28 novembre 1859. Son baptême fut enregistré le lendemain à l'église Saint-François-Xavier de Chicoutimi. L'enfant fut toujours appelée Léonide ou Léna. Son parrain fut désigné en la personne de François Maltais fils, tandis que la marraine fut inscrite comme Alexandrine Bargeon, mais une erreur a pu se glisser; on pensait probablement à Alexandrine McKensie. Il est toutefois douteux qu'on ait déplacé un bébé à peine âgé d'un jour jusqu'à Chicoutimi en plein mois de novembre, il faut donc penser qu'un prêtre s'était déplacé de Chicoutimi jusqu'à Saint-Fulgence où une chapelle avait été construite en 1846, et en fit le lieu du baptême du nouveau-né Bouchard, pour ensuite l'enregistrer dans les registres de la paroisse de Saint-François-Xavier.

Le 30 juillet 1860, François Maltais fils vendit à son gendre, Nil Bouchard, sa part de la scierie ainsi que le bois de charpente à être



Vue de Chicoutimi en 1856.

ANCC, coll. SHS, canton 310.



Dolores Piquet

*De gauche à droite: Nil et François Bouchard, accompagnés d'Alexandrine McKensie.*

vendu à Monsieur Johnny Guay. François se réserva l'accès à la scierie pour y couper son propre bois de chauffage au prix habituel alloué pour la coupe de bois. Il fut donné comme raison que «la vente est seulement faite parce que le précité Nil Bouchard doit disposer seul de la somme due, parce qu'il est davantage en mesure de le faire». François s'est aussi réservé le droit de changer d'idée dans les trente jours qui suivirent cette entente, mais il ne le fit jamais! Aucun argent ne fut échangé, Nil resta avec toutes les dettes à payer, mais il devint le seul propriétaire de la compagnie. Il n'avait alors que vingt-deux ans.

Le 19 décembre de la même année, soit seulement six mois après la vente mentionnée ci-haut, Nil, se sentant submergé par les dettes qu'il ne peut rembourser, vend complètement son héritage et la scierie à son père Roger. Son père devait lui fournir la somme de 250 dollars et prendre en charge les dettes que son fils avait contractées auprès de Charles Bertrand de l'Île-Verte. Une partie de l'entente voulait que Nil puisse rendre cette vente nulle en remboursant la somme de la vente à l'acheteur, ici son père<sup>14</sup>. Or, cette entente fut plus tard annulée.

Johnny Guay, en collaboration avec Joseph Collard et Alexis Dumas, firent l'acquisition des mains de Nil, le 15 février 1861, de la scierie que Nil et son beau-père avaient construite sur la rivière Pelletier. Étaient inclus dans la vente «les amenées d'eau, barrage et estacades, le bâtiment qui servait de logement pour les travailleurs, une scierie toute équipée, à l'exception de quelques outils appartenant à William Price, fils d'Edward Price». François gardait pour sa part le droit d'emporter et de faire tailler son bois de charpente à la scierie. Aux termes de cette entente, Nil reçut 1200 piastres (dollars). Cet accord pouvait être annulé si Nil remboursait les 1200 dollars à Monsieur Guay dans l'année suivant sa signature; Bouchard n'en fit jamais rien et tout resta propriété de Guay et de ses partenaires. Or, toutes ces installations étaient construites sur des terres propriétés du père de Nil, Roger! Néanmoins, ce dernier avait donné son autorisation à la transaction; il a de plus accordé à Johnny Guay le droit de passage sur toutes ses terres et ce, en tout temps de l'année, à pied ou en véhicule<sup>15</sup>.

Deux mois plus tard, Nil vendit à son père les lots #33, 32 et une partie du lot #31 dans le premier rang, ainsi que le lot #33 dans le deuxième rang du canton de Harvey. Tous les bâtiments construits sur ces lots furent du même coup vendus au père de Nil, ainsi qu'une maison mesurant 28 par 30 pieds et recouverte sur ses murs et son toit de bardeaux de cèdre et située sur le site de la scierie. Nil reçut pour cette transaction la somme de 275\$ et son père prit en charge les obligations de Nil envers Charles Bertrand, soit l'emprunt de 135 louis avec 6% d'intérêt. Cet acte pouvait encore une fois être révoqué si Nil remboursait la somme totale à son père dans les quatre ans suivant sa signature, mais comme précédemment, Nil n'en fit jamais rien<sup>16</sup>.

Au printemps de l'année 1861, un recensement agricole eut lieu à l'Anse-à-Pelletier. À ce moment-là, Nil occupait toujours deux cents acres de terres; 50 étant des terres cultivées et le reste étant recouvert de boisés. Sur un espace de deux acres, un jardin avait été aménagé pour y faire pousser des légumes. Les Bouchard faisaient aussi pousser des pois sur deux acres, un acre de pommes de terre et deux acres de blé. Deux tonnes de foin étaient aussi entreposées sur les terres de Nil Bouchard. Celles-ci furent alors évaluées à huit cent dollars et les outils de la ferme, que possédait Nil, à quarante dollars. S'ajoutaient à ce bilan les animaux, soit deux jeunes bovins, deux taureaux de moins de trois ans, ainsi que deux vaches laitières et deux chevaux, évalués dans leur ensemble à cent vingt dollars. De plus, Nil possédait cinq moutons et deux cochons d'une valeur de deux cents dollars. Il avait aussi entreposé 160 livres de lard et 150 livres de beurre qui valaient à l'époque dix-huit cents la livre.

Au moment du recensement, Nil n'avait que 23 ans. Il avait déjà trois enfants en bas âge, soit Frank, Alphéda et Léonide, et sa femme attendait même leur quatrième enfant, Marguerite. La famille habitait toujours Saint-Fulgence lorsque Marguerite vit le jour le 9 janvier 1862 et l'acte de baptême de l'enfant fut inscrit le

même jour au registre de la paroisse Sainte-Anne de Chicoutimi<sup>17</sup>. À ce jour, Nil avait complètement vendu les biens légués par sa mère dans son testament, sauf pour les possessions personnelles de cette dernière. Désormais Nil n'était plus cité comme opérateur de scierie, mais plutôt comme fermier à part entière.

À la même époque, Nil déplaça ses activités commerciales à l'Anse-aux-Foins même (Saint-Fulgence) où trois de ses soeurs (Rachel, Céline et Marie) habitaient. Sa soeur Rachel était mariée à Prudent Potvin qui occupa au cours de sa vie plusieurs postes dans la fonction publique, dont juge de paix, maire pendant quelques années, trésorier de l'école et du village et même recenseur. Céline était, pour sa part, mariée à Luc Lemieux, premier maire du village. Finalement, la soeur bien-aimée de Nil, Marie, avait uni sa destinée à Julien Bouchard, un cousin éloigné. À quelques milles de la maison de Nil dans le canton Tremblay, toujours à Saint-Fulgence, habitaient le frère de Nil, Toussaint, et sa femme, Adèle de Sergerie, qui avaient bâti un moulin à grains en 1844.

Comme le transport par bateau était à l'époque le moyen le plus efficace pour se déplacer et livrer de la marchandise au Saguenay, Nil entreprit de construire son propre bateau. Il compléta une goélette de 34 pieds de long sur 13,5 pieds de large composée d'un seul pont surplombé de deux mats. Il l'appela «Marie-Louise», probablement d'après le bateau sur lequel son père naviguait lorsque Nil était encore enfant et qui portait le même nom. Le bateau de Nil fut fin prêt le 18 mai 1864, seulement 9 jours avant son trente-sixième anniversaire<sup>18</sup>. Malgré qu'il l'ait vendu très tôt à Abel et Siméon Savard de Saint-Urgence (certainement une erreur de transcription s'étant glissée lorsqu'on voulut écrire Saint-

Fulgence), Nil affectionna particulièrement ce bateau et s'y référa encore longtemps comme «son» bateau. Même après que plusieurs années se soient écoulés, ses petits-enfants se souviennent encore de leur grand-mère Georgina parlant du fameux *Marie-Louise*.

En avril 1866, Nil refit une tentative dans le commerce en ouvrant, en association avec Thomas Savard, un magasin à Chicoutimi. En fait, le dit magasin se trouvait au rez-de-chaussée de la maison de monsieur Savard, qui allait tenir l'établissement. On y vendait des aliments déshydratés, des produits frais et toutes sortes d'articles utiles à l'agriculture. On nomma tout simplement l'établissement «Savard et Bouchard». À peine un an plus tard, les affaires n'ayant pas pris l'essor escompté, on dut fermer boutique<sup>19</sup>.

Nil, toujours en quête de la bonne affaire, se laissa bientôt tenter par un nouveau territoire au début de sa colonisation: le Lac-Saint-Jean. Le transport du Saguenay jusqu'à ce point était alors ardu, ce qui ne ralentit pas Nil, dans ses projets. Il fallait en effet, à partir de Grande-Baie, se déplacer en canoë, porter au moins cinq fois, et ça pouvait prendre de cinq à six jours pour se rendre finalement à bon port. Éventuellement, un chemin carrossable, nommé Chemin Kénogami, fut construit entre le Saguenay et le Lac-Saint-Jean. Nil Bouchard y voyait l'endroit rêvé pour repartir à neuf. Ainsi acheta-t-il d'un fermier nommé Pierre Gagnon un terrain dans le canton de Charlevoix<sup>20</sup>; soit le lot #21 du premier rang de ce canton dans les environs de Roberval. Sur le terrain acquis par Nil se trouvait une péninsule de 15 acres sise sur les rives de la rivière Ouiatchouane. N'était toutefois pas inclus dans cette vente un moulin, propriété de Jean-Baptiste Potvin, qui se trouvait sur les terres vendues. C'est donc au début de février

1867<sup>21</sup> qu'il s'engagea dans un nouveau partenariat, cette fois avec François-Xavier Ouellet, pour faire l'acquisition de ce moulin à farine, des aménagements d'eau et du barrage des mains de Potvin. Les associés nommèrent leur nouveau moulin «Ouellet et Bouchard». Selon l'entente qui unissait les deux hommes, Nil devait opérer le moulin, l'équiper avec la machinerie et les outils manquants, et effectuer toutes les réparations nécessaires pour sa mise en marche. Nil devait aussi compléter d'autres bâtiments reliés au moulin avant le premier jour du mois d'octobre de la même année. Tous les profits engendrés par la production du moulin devaient être divisés entre les deux hommes, tandis que tous les gains issus de la terre ou des bâtiments revenaient entièrement à Nil. Pour la fondation de la compagnie, Ouellet investit 450 louis et 12 chelins et Nil fournit 229 louis, laissant un solde d'environ 221 louis à payer à la compagnie par un premier



Neil J. Bouchard Jr.

Ce qui reste des fondations sur le site de l'ancien moulin ayant appartenu à Nil Bouchard à Val-Jalbert. Photo: 1996.

païement en juillet. Les fondations d'un moulin, que je crois être celui de Nil, sont toujours visibles sur le site du village historique de Val-Jalbert, où l'on peut voir un écriteau indiquant l'emplacement d'un ancien moulin à farine.

Seulement un jour après cette première acquisition au Lac-Saint-Jean, Nil acheta une autre terre, celle-ci d'Ambroise Gagnon, située sur le lot #3 dans le premier rang ouest de canton Tremblay, au Saguenay. La terre lui fut vendue pour 40 dollars, mais au moment de la signature de l'entente, aucun argent ne fut échangé, puisque Nil s'engageait à payer 10 dollars en juin, 10 autres en août et le solde en 1869<sup>22</sup>.

Toujours en février 1867, le jour même de l'acquisition du lot dans le canton Tremblay, Nil décida, de concert avec son frère François, de se lancer dans le transport de marchandises le long du Saguenay et du Saint-Laurent. Les deux frères possédaient une embarcation, une goélette nommée «Marie-Victoire», baptisée ainsi du nom de la femme de François, qui pouvait servir à leur nouvelle entreprise. Les Bouchard s'attribuèrent le titre de navigateurs. Pour créer leur compagnie, qu'ils nommèrent Nil et François Bouchard, ils ont dû transférer certaines terres qu'ils possédaient, incluant le lot #7 du canton Tremblay, dans les actifs de la compagnie<sup>23</sup>. Trois ans plus tard, la compagnie vendit une partie du lot #7 dans le premier rang pour deux cents dollars à la Commission scolaire Saint-Joseph. Le président de la Commission scolaire, le père François-Xavier Delage, était aussi curé à l'église Sainte-Anne de Chicoutimi-Nord<sup>24</sup>.

Au coeur de toutes ces transactions et chambardements, le cinquième enfant de Nil et Georgina, Joseph-Daniel, avait vu le jour. Mon grand-père était né. Joseph a toujours affirmé qu'il était né à Saint-Fulgence le 3 octobre 1867 et avait été baptisé à la paroisse Sainte-Anne de Chicoutimi-Nord. Malgré des recherches intensives pour retrouver son acte de naissance ou de baptême dans les registres paroissiaux du Saguenay, toutes nos tentatives demeurent vaines encore aujourd'hui. Joseph utilisa la date de naissance qu'il dit être la sienne lorsqu'il fit sa demande de citoyenneté américaine en 1939. Il est difficile de savoir si la famille Bouchard habitait, au moment de la naissance de Joseph, à Val-Jalbert, Chicoutimi-Nord ou Saint-Fulgence. Dans les environs de

l'endroit où se trouvait Nil au Lac-Saint-Jean, il ne se trouvait que quelques églises de mission, soit une à Roberval et une au poste de traite de Métabetchouan, à douze milles de là. Il est possible que le baptême ait été administré par un missionnaire qui n'a jamais enregistré le sacrement dans ses registres.

En décembre de l'année 1868, François-Xavier Ouellet, désireux de mettre fin à son partenariat avec Nil Bouchard, signa une entente qui rendait ce dernier propriétaire de la maison, de la grange, de l'étable, du moulin à farine, de l'amenée d'eau, du barrage, de la digue et de tout l'équipement et la machinerie dans le moulin à farine pour la somme de 500 dollars et 13 louis. Nil s'engageait aussi à payer à François-Xavier Ouellet la somme de 100 dollars à tous les 10 décembre pour les 5 prochaines années, à commencer par le mois de décembre de cette année. Nil put honorer la première année de son contrat, ainsi que la seconde, de peine et de misère, mais ne put en faire autant pour les années qui suivirent.

La fille de Nil et Georgina, Wilhelmine, a vu le jour quelque part en 1869. Encore là, il n'existe aucun acte de baptême dans les registres des paroisses saguenéennes ou jeannoises. Wilhelmine est en effet le troisième enfant du couple Bouchard, dont la naissance ne figure nulle part dans les registres officiels. Heureusement, leur existence est mentionnée lors d'un recensement effectué en 1871 à Sainte-Flavie, confirmant ainsi l'âge approximatif de chacun d'eux.



Roger Bouchard.

ANOC, coll. SHS, carton 251.

Le 19 mai 1870, un feu aux proportions démesurées prit naissance sur la rive ouest du lac Saint-Jean et gagna, au cours des jours qui suivirent, les rives sud et nord du Saguenay. On nomma alors cette catastrophe «le Grand Feu» et on s'y réfère encore aujourd'hui sous cette appellation. Une fumée dense recouvrit alors la région pendant plusieurs jours. Le feu engouffra dans ses flammes une grande partie des sols saguenéens et jeannois, dont la propriété Bouchard; or, Nil, sa femme et ses enfants réussirent à échapper au brasier et se réfugièrent sur une île.

Le Grand Feu dut avoir un impact considérable sur les affaires de Nil. En date du 13 octobre 1870, François-Xavier Ouellet, sûrement exaspéré d'attendre que Nil lui rende finalement son argent, entreprit une action en justice contre ce dernier devant un

juge de la Cour Supérieure du district de Chicoutimi. Il poursuivait Nil pour manquement à son engagement premier, soit de rendre une somme qui se chiffrait à plusieurs centaines de dollars. La cour pencha en faveur du plaignant et saisit toutes les propriétés de Nil que la loi permettait de saisir et les transféra à Monsieur Ouellet. Toutefois, la valeur des terres saisies dépassait le montant dû à Ouellet. Donc, le 15 décembre suivant le jugement, les parties signèrent un acte de vente pour ces terres d'une valeur de 2458 dollars qui permettaient ainsi de payer, non seulement François-Xavier Ouellet, mais aussi un autre créancier, Monsieur Johnny Guay, à qui Nil devait toujours de l'argent. Cette vente n'incluait que la maison, l'étable, le moulin, le barrage et tout ce qui se trouvait dans le moulin; les meubles et les animaux n'en faisaient toutefois pas partie. Nil et sa famille avaient alors le droit de demeurer dans la maison jusqu'en juillet 1871. Ouellet payait les frais encourus par les procédures judiciaires, tandis que Nil défrayait l'embauche d'un gardien exigé par le tribunal.

Découragé et abattu par tous ses insuccès à établir un commerce prospère, Nil déplaça sa petite famille, probablement par bateau, à l'extérieur de la région du Saguenay—Lac-Saint-Jean, jusqu'à l'autre rive du Saint-Laurent, soit à Sainte-Flavie, dans le comté de Rimouski-est. Il y était installé lors du recensement de 1871 où on l'identifiait comme un charpentier de 33 ans, marié à une femme du même âge nommée Georgina, tous deux parents de six enfants: François Neil, 15 ans; Alphéda, 13 ans; Léonide, 11 ans; Maguerite, 8 ans; Joseph, 4 ans; et Wilhelmine, 2 ans. Dans ce recensement, Nil se dit capable de lire et d'écrire. François Nil est alors, comme son père, répertorié comme un charpentier et deux des jeunes filles, soit Léonide et Marguerite, fréquentent l'école. Dans le dit document, le nom de Nil Bouchard est pour la première fois orthographié Neil, probablement parce que le recenseur était anglophone.

En décembre 1871, à partir de Sainte-Flavie, Nil donna tous les pouvoirs au beau-frère de sa femme, l'avocat Joseph Laberge du canton Tremblay, dans le comté de Chicoutimi, pour vendre au plus offrant une partie du lot #3 qu'il possédait dans le premier rang du canton Tremblay.

À peine six semaines plus tard, soit le 6 février 1872, le père de Nil, Roger Bouchard, qui habitait avec la famille de Joseph Desgagné, s'éteignit à l'Anse-à-Pelletier à l'âge de 77 ans et demi (le registre de la paroisse de Saint-Fulgence mentionne toutefois «à l'âge de 79 ans»). Le corps du défunt fut mis en terre dans le cimetière de Saint-Fulgence deux jours plus tard, soit le 8 février. Assurément que Nil n'eut pas la nouvelle à temps pour pouvoir assister aux obsèques de son père.

La vie reprit son cours. Le 1er octobre 1873, le septième enfant Bouchard vit le jour. On le baptisa devant Dieu sous le nom de Hector-Napoléon Bouchard. Environ quatre mois plus tard, la famille se réunit pour célébrer pour la première fois le mariage d'un



Pierre-Eugène Laberge.

*Julien Bouchard et Léonide Bouchard le jour de leur mariage survenu le 28 février 1876.*

des enfants. Alphéda unissait en effet le 27 janvier 1874 son destin à celui de Cyprien Bérubé, un boulanger de Sainte-Flavie. Les jeunes mariés s'établirent dans ce village pour y rester toute leur vie durant.

En 1876, Nil était de retour au Saguenay—Lac-Saint-Jean, en s'installant à Chicoutimi-Nord. Sans jamais se décourager, il y avait bâti un moulin à farine à peine à quatre milles de la rivière Valin<sup>25</sup>.

La jeune Léonide épousa le 28 février 1876 Julien Bouchard, fils de Lucien Bouchard et de Henriette Tremblay, natif du Saguenay. Elle fut d'ailleurs la seule des dix enfants Bouchard à se marier au Saguenay. Pour l'occasion, la mariée était habillée d'une robe noire<sup>26</sup>. Trois ans après leur union, le couple habitait Saint-Fulgence avec leur fils de deux ans, Adélar, et attendaient un second enfant, lorsque Julien perdit la vie le 11 janvier 1879 en déplaçant apparemment une énorme roche.

Le père de Léonide eut vent de la tragédie à Trois-Rivières, où il avait déménagé sa famille. Aussitôt que les glaces furent

disparues du fleuve Saint-Laurent et du Saguenay, Nil s'engagea sur les eaux pour se rendre de Trois-Rivières à Saint-Fulgence, et ramena sa fille Léonide et son petit-fils Adélarde chez lui, où Léonide mit au monde son second fils, Gédéon. Le jeune Gédéon Bouchard fut élevé à Chicoutimi auprès de son oncle et de sa tante, Joseph et Marguerite (Laberge) Maltais, pour ensuite se marier à Blanche Fortin. Comme son père, il mourut très jeune (30 ans), laissant derrière lui un fils, Pierre-Eugène Laberge, qui mourut à Chicoutimi le 16 mars 1996 à l'âge de 88 ans. Il était un homme d'affaires grandement apprécié et respecté dans la région.

Au mois d'avril de l'année 1876, Georgina Maltais Bouchard mit au monde un autre enfant, qu'on nomma Joseph-Gédéon et qu'on baptisa le 18 avril 1876 à Sainte-Anne. Cet enfant perdit toutefois la vie à Trois-Rivières 14 mois après avoir vu le jour.

Quand Nil quitta le Saguenay vers la fin de 1876 pour s'installer à Trois-Rivières, la plupart de ses frères et sœurs étaient établis au Lac-Saint-Jean. Toussaint habitait Saint-Félicien, où il était chef des postes; Sylvestre était établi à Roberval, où il fut maire; Sophie (Bouchard) Lavoie et François se trouvaient aussi dans les environs de Saint-Félicien.

À Trois-Rivières, Nil voyait venir au monde ses deux derniers enfants, Hervey (1878) et David (1881). Quelques années plus tard, Nil déménagea sa famille en Estrie, à Coaticook et ensuite à Saint-Malo-d'Auckland, où il acheta, reconstruit et mit en fonction une scierie. Dans cette scierie, Nil eut le pied amputé et la gangrène s'en prit à sa blessure. La maladie l'emporta finalement sur Roger Nil Bouchard le 4 septembre 1904. Il n'avait alors que 66 ans. On le mit en terre dans le cimetière de Saint-Malo. Sa femme Georgina lui survécut quelques années encore et s'éteignit le 21 janvier 1913, alors qu'elle habitait avec son fils Hervey à Woburn, en Beauce.

Des neuf enfants Bouchard vivant lors de la mort de leur mère, quatre d'entre eux, soit François (Frank), Alphéda, Hervey et David demeurèrent en sol québécois toute leur vie durant; tandis que les cinq autres, soit Léonide (Léna), Marguerite (Maggy), Joseph Daniel (mon grand-père), Wilhelmine et Hector émigrèrent aux États-Unis. Une note intéressante: une des petites-filles de Marguerite, Dolorès Riopel, retourna à Montréal où elle se joignit aux Soeurs du Bon-Conseil et en 1993, elle fut nommée la Femme Québécoise de l'Année.

Nil Bouchard était, sans conteste, un homme aux multiples talents. Ainsi, par moments, constructeur ou opérateur de moulin, fermier, forgeron, charpentier, constructeur de bateau, navigateur, maçon, et tenancier de magasin. Il n'était jamais en reste d'énergie, travaillait toujours sans relâche et persévérait dans tout ce qu'il entreprenait. Son union avec Georgina Maltais dura un peu plus de 49 ans et, ensemble, ils élevèrent neuf enfants. Ceux-ci grandirent et, par la suite, fondèrent leur propre foyer, que ce soit au Québec



*Georgina Maltais-Bouchard à l'âge de 75 ans.*

ou aux États-Unis, et perpétuèrent le sang de leur père: Roger Nil Bouchard.

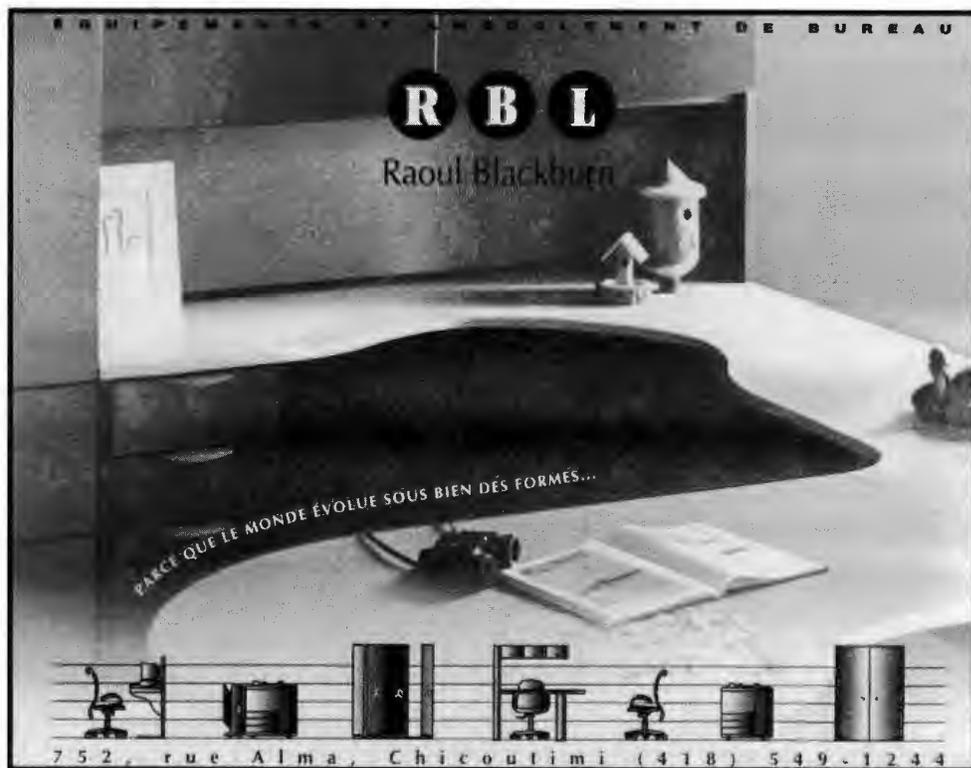
Cet article s'insère dans une étude plus vaste entreprise par l'auteur, qui se penche sur la vie de son arrière-grand-père, Nil Bouchard, et sur son arrière-arrière-grand-père, Roger Bouchard. L'auteur demeure toutefois en quête constante de nouvelles informations sur les descendants de la famille; il invite donc tous ceux et celles qui se savent issus de cette lignée Bouchard à communiquer à l'adresse suivante:

Neil J. Bouchard, Jr.  
32 Northern Avenue,  
Beverly, MA 01915  
courrier électronique: [Neiljb@juno.com](mailto:Neiljb@juno.com)

### Notes

- 1 Registres de la paroisse de Saint-Pierre et Saint-Paul 1838, B-51 (ANQQ).
- 2 Acte d'entente intervenue entre Alexis Tremblay Picoté, Roger Bouchard et Adolphe Gagnon et passé devant les notaires Edmond Tremblay et Charles H. Gauvreau, no 142, 4 octobre 1838.

- 3 Correspondance entre le prêtre Alexandre Maltais et Monsieur Laliberté, le 20 janvier 1935, décrivant la première visite de la mission du père Bernard Benjamin Decoigne, curé de Baie-Saint-Paul, accompagné par Zéphirin Lévesque sur les sites de colonisation au Saguenay. Dossier 62, pièce 3 (ANQC).
- 4 Registre de la paroisse Saint-Alexis de Grande-Baie de 1844, s-9 (ANQC).
- 5 Notaires Thomas et Edmond Kane, No 1166, 6 février 1845 (ANQC).
- 6 Notaire John Kane, Document no 1870 (ANQC).
- 7 Recensement canadien effectué en 1851 pour le comté de Chicoutimi, canton Harvey (ANQC).
- 8 Registre de la paroisse Saint-François-Xavier, 1854, s-49 (ANQC).
- 9 Registre de la paroisse Saint-François-Xavier, 1855, m-3 (ANQC).
- 10 Accord de partition entre Monsieur Roger Bouchard et son fils, R.Gédéon Nil Bouchard, Notaire John Kane, No 2275, 11 juillet 1856 (ANQC).
- 11 Enregistrement de l'accord entre Nil Bouchard et Charles Bertrand, Registre Bossé, No 425, 21 août 1857 (ANQC).
- 12 Acte de vente entre Johnny Guay, François Maltais, fils et Nil Bouchard. Notaire Ovide Bossé, No 796, 17 septembre 1858 (ANQC).
- 13 Notaire Ovide Bossé, No 796, janvier 1859 (ANQC).
- 14 Notaire John Kane, No 2602, 19 décembre 1860 (ANQC).
- 15 Notaire Ovide Bossé, No 1217, 15 février 1861 (ANQC).
- 16 Notaire John Kane, No 2616, 20 mars 1861 (ANQC).
- 17 Registre de la paroisse de Sainte-Anne de Chicoutimi, 1862, B-4 (ANQC).
- 18 Registre du Port de Québec, No 55899, rouleau C-2066 (ANQC).
- 19 Notaire Thomas C. Cloutier, No 251, 24 juillet 1866 (ANQC).
- 20 Maître Séverin Dumais, 6 juillet 1866.
- 21 Partenariat entre François-Xavier Ouellet et Nil Bouchard, Notaire Ovide Bossé, No 597, 14 février 1867 (ANQC).
- 22 Notaire Bossé, No 2651, 10 avril 1867 (ANQC).
- 23 Société entre François Bouchard et Nil Bouchard, notaire Bossé, No 2652, 10 avril 1867 (ANQC).
- 24 Vente par Monsieur François Bouchard à la Commission scolaire de Saint-Joseph. Notaire Ovide Bossé, No 3414, 15 septembre 1870 (ANQC).
- 25 Lettre de la fille de Nil, Léonide, de Myrtle Park, dans le comté de Milford, au Connecticut, à son petit-fils, Pierre-Eugène Laberge dit Bouchard de Chicoutimi, datée du 15 janvier 1928.
- 26 Tiré du livre *La Vie Quotidienne à Chicoutimi au Temps des Fondateurs* de Russel Bouchard, p. 187.



# Lettre de Mgr Labrecque<sup>1</sup> au sujet d'une entente entre les Eudistes<sup>2</sup> et la Compagnie Price<sup>3</sup> pour les terrains de l'église Sacré-Coeur<sup>4</sup> et la chapelle du Bassin<sup>5</sup>

Texte retranscrit et annoté  
par Louise Bouchard

Évêché de Chicoutimi, 8 avril 1905

M. W. Price,<sup>6</sup>  
Québec.

Votre avocat Mr. L.G. Belley<sup>7</sup>, m'a demandé, de votre part, de ratifier les conventions passées à Québec, au sujet d'un échange de terrain à l'automne 1903, entre vous et le R.P. Le Doré<sup>8</sup>, qui n'avait pas reçu à cet effet d'autorisation de ma part, pendant que j'étais à Rome où je passai 3 mois.

<sup>1</sup> Michel-Thomas Labrecque est né le 30 décembre 1849. Après des études classiques et théologiques au Séminaire de Québec, il est ordonné prêtre le 28 mai 1876. Il part compléter sa formation à Rome et revient avec des doctorats en théologie et en droit canonique. Nommé évêque de Chicoutimi, le 18 avril 1892, Labrecque est une figure dominante de la région jusqu'à sa retraite en 1927. Il décède en 1932, à l'âge de 83 ans.

<sup>2</sup> La Congrégation des Eudistes a été fondée en 1643 en France. Son fondateur, saint Jean-Eudes, a consacré sa vie à l'évangélisation de la France en effectuant des missions et en formant de futurs prêtres. Ces derniers avaient une dévotion particulière aux Saints Coeurs de Marie et de Jésus. Depuis sa fondation, la congrégation s'occupe surtout d'éducation. Forcés à s'exiler de la France, les Pères Eudistes viennent s'établir en Amérique du Nord au début des années 1900.

<sup>3</sup> C'est à William Price que l'on doit la fondation de cette grande compagnie. William Price, originaire d'Angleterre, arrive au Canada en 1810. Il s'intéresse à l'exploitation du bois et à la richesse de cette matière dans la vaste région du Saguenay—Lac-Saint-Jean. Très vite, il devient le maître des réserves forestières de la région. À sa mort, en 1867, trois de ses fils prennent sa relève.

<sup>4</sup> Le développement urbain qu'entraîne la Compagnie de pulpe de Chicoutimi dans le secteur ouest de Chicoutimi force Mgr Labrecque à former une deuxième paroisse à Chicoutimi. C'est le 16 septembre 1903 qu'est formée la paroisse Sacré-Coeur de Chicoutimi. Celle-ci est mise sous la direction des révérends pères Eudistes.

Peu après l'érection de la paroisse, les pères acquièrent des terrains de M. Louis Robin et de la Compagnie Price pour la construction de l'église. Dès octobre 1903, les travaux débutent sous la direction de l'architecte René-P. Lemay. Le 13 août 1905, Mgr Labrecque bénit l'église. C'est seulement au printemps 1928 que l'on achève l'intérieur de l'église du Sacré-Coeur selon les plans de l'architecte Alfred Lamontagne.

<sup>5</sup> À son arrivée à Chicoutimi, en 1892, Mgr Labrecque fait construire cette chapelle pour les ouvriers du Bassin, afin de faciliter leurs devoirs religieux. Mgr Labrecque trouvait qu'ils étaient éloignés de l'église principale, Saint-François-Xavier, située dans l'est de la ville.

Construite sur l'emplacement même de la première chapelle érigée par le père Laure en 1726, la chapelle du Bassin est faite en briques et mesure 102 pieds par 48 pieds. Mgr Labrecque procède à sa bénédiction le 27 août 1893. Desservie par les prêtres du diocèse, cette chapelle a été l'unique lieu de culte pour la population de l'ouest de Chicoutimi jusqu'à l'érection de l'église Sacré-Coeur.

<sup>6</sup> Sir William Price est le petit fils de William Price, premier Price arrivé au Québec. Sir William dit le Chilien est né en 1867 au Chili, il est le fils d'Henry Price. William joint les rangs de la compagnie familiale en 1896, il est alors âgé de 19 ans. Trois ans plus tard, il prend la tête de l'entreprise. Au tournant du XXe siècle, il apporte une nouvelle ère de richesse pour la famille avec la production de papier journal à Jonquière. Malgré une vie d'homme d'affaires occupée, il trouve le temps d'être élu député conservateur de 1908 à 1911. En 1914-1918, il se voit confier la responsabilité des installations électriques et de l'approvisionnement en eau pour le camp militaire de Val-Cartier. C'est pour ce service rendu que la couronne britannique l'anoblit.

Sir William Price meurt le 2 octobre 1924, dans des circonstances tragiques, emporté par un éboulement lors d'une visite à Kénogami.

<sup>7</sup> Louis-Gonzague Belley est né le 3 février 1863 à Saint-Alexis de Grande-Baie. Après ses études en droit, il entre au service de la Compagnie Price.

On avait peut-être oublié que j'avais moi-même conclu un marché à ce sujet, après de longs pourparlers, entre votre agent Mr. Smith, et les autorités de Québec qu'il alla voir plusieurs fois dans ce but. J'ai en ma possession les conditions de ce marché, sous la signature *Price Brothers & Co*<sup>9</sup>. Les conditions étaient que je payerais une cent et demie du pied le terrain cédé par vous, et que moi, je m'engageais à vous donner l'option sur le terrain et la chapelle du Bassin pour \$4500, quand vous le désireriez.

Sur la foi de ce marché, les Pères ont alors commencé les travaux sur votre terrain. Aujourd'hui on me demande de ratifier un autre marché conclu sans ma participation annulant le premier et imposant de raser une église en pierre et en brique, qui m'a coûté \$10000, moyennant une compensation de \$500.

Comme d'après les droits de l'Église, je suis le simple administrateur de ces biens, et que je dois en rendre compte au Saint Siège, je vous avouerai que je suis dans un grand embarras: d'une part, je ne puis sacrifier des droits dont je ne suis pas le maître; d'autre part, refuser de ratifier le marché que vous avez conclu avec le P. LeDoré, après que la nouvelle église est construite sur votre terrain, me semblerait peu loyal. Voilà la position perplexe que m'a faite ce marché non autorisé par moi.

Dans ces circonstances, et pour concilier vos intérêts et les miens, je crois qu'une entente est nécessaire. Je viens donc vous proposer la suivante: de mon côté, je signerais le marché conclu entre vous et le P. LeDoré, de manière à vous donner toute la liberté dont vous avez besoin pour vos transactions à venir. De votre côté vous n'exigeriez pas la démolition de l'église, tant que cela ne serait pas rendu indispensable pour vos fins industrielles. Les Pères paieraient une modique rente à déterminer pour le loyer du terrain sur lequel est bâtie la dite chapelle du Bassin. Cette entente suffirait pour enlever tout obstacle à vos transactions et sauvegarderait dans une certaine mesure ma responsabilité, vis à vis mes supérieurs ecclésiastiques.

En outre, dans le cas où vous établiriez une industrie à cet endroit, l'accroissement de la population rendra utile, sinon nécessaire cette chapelle, dans les intérêts même de vos établissements. Il serait donc sage, à votre point de vue, de ne pas détruire en pure perte une église qui a coûté \$10000, à moins que sa démolition ne soit devenue de force majeure.

Comme je serai à Québec le 9 et 10 mai prochain, si c'est votre désir, je serais très heureux de vous rencontrer à ce sujet.

En entendant, je vous prie d'agréer l'assurance de ma plus haute considération.

M.Th. Labrecque  
Évêque de Chicoutimi

Source: *Archives des Pères Eudistes. No. L. Chicoutimi. Par, 4.1.1.*

Figure marquante de Chicoutimi, il est reconnu pour son éloquence et son sens de la répartie peu commun d'où son surnom «d'avocat chicaneux». L.-G. Belley fut député fédéral conservateur, de 1892-1896, du vaste territoire du Lac-Saint-Jean, de Chicoutimi et de Charlevoix-Saguenay, il est également le fondateur du journal *Le Journal*.

En 1912, il quitte Chicoutimi pour s'installer à Calgary; un an plus tard, il revient au Québec et habite la capitale. C'est là qu'il décède subitement le 9 juillet 1930.

<sup>8</sup> Le Révérend Père Louis LeDoré, a été nommé premier curé de la paroisse Sacré-Coeur de Chicoutimi, le 26 décembre 1902. Il arrive à Chicoutimi, en janvier 1903, pour organiser avec Mgr Labrecque l'érection de la deuxième paroisse de Chicoutimi.

<sup>9</sup> C'est à la mort de William Price, fondateur de la compagnie Price, en 1867 que les trois fils de ce dernier forme la Price & Brothers Company



CONSEIL EN FABRICATION  
D'ÉQUIPEMENTS INDUSTRIELS

1846, rue Outarde  
Chicoutimi (Québec)  
Canada G7K 1H1  
Téléphone: (418) 696-0074  
Télécopieur: (418) 696-1951  
E-mail: rboulianne@stas-unigeq.com

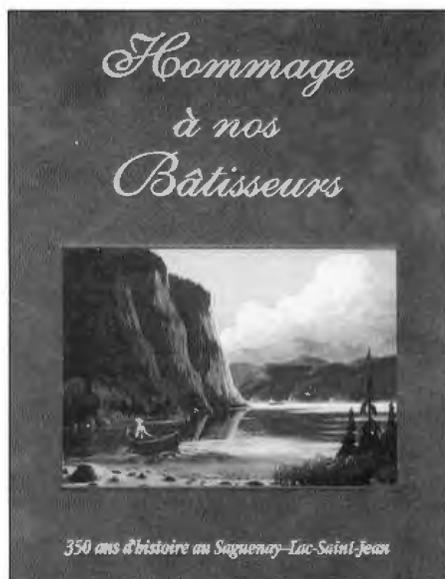
**Chef de file du développement technologique, reconnue pour sa capacité d'innover, STAS élabore et commercialise différents types d'équipements industriels destinés plus spécifiquement à l'amélioration de la qualité de production, ainsi qu'à la réduction de la pollution et des coûts afférents.**

# COMPTES RENDUS

*Hommage à nos bâtisseurs; 350 ans d'histoire au Saguenay—Lac-Saint-Jean*, Jonquière, Les Distributions OM inc., 1997, 694 p.

Price, Dubuc, Jalbert, Scott, Davis, Duke, Bédard, Brassard, autant de noms d'hommes d'affaires ou de politiciens anglophones et francophones, régionaux et étrangers, qui ont façonné notre histoire. Utilisant les ressources abondantes de notre région ou oeuvrant dans leur milieu en politique ou ailleurs, ils ont laissé leur marque, toujours présente aujourd'hui dans nos mémoires ou dans les infrastructures; industrie, commerce, etc. Cependant, l'histoire d'un peuple ou d'un milieu de vie n'est pas seulement faite de gros noms. À cet effet, l'école des Annales a bien aiguillé les historiens sur une nouvelle mentalité. L'histoire n'est pas faite seulement de noms de rois, d'intendants ou de seigneurs. Elle est aussi faite du peuple et des petits entrepreneurs. C'est ce que veut nous rappeler le volume *Hommage à nos bâtisseurs*, une publication toute récente éditée par les Distributions OM Inc. de Jonquière.

À prime abord, cet imposant livre de près de 700 pages ressort d'abord par la



qualité de sa présentation matérielle. Doté d'une couverture rigide, où on retrouve une belle photo couleur d'un tableau de Jean-Paul Lapointe, et d'un signet en tissu, on remarque immédiatement que les responsables de cette publication n'ont pas hésité à investir afin de présenter un volume de qualité et agréable à l'oeil.

Pour ce qui est du contenu, une équipe de près de 25 personnes a mis la main à la pâte d'une façon ou d'une autre; rédacteurs, photographes, monteurs, etc. On retrouve donc en premier lieu, en ordre alphabétique, la biographie de près de 500 personnes des milieux économique, politique ou social. Chacune des personnes a droit à une ou plusieurs pages de texte, résumant sa carrière, et une photographie en noir et blanc. Les Amérindiens de Masteuiatsh ne sont pas en reste. On peut lire la biographie de plusieurs de leurs chefs. Un peu partout dans le volume, on a aussi ajouté des bribes, d'inégale qualité, de l'histoire de la région, à partir de la préhistoire jusqu'à aujourd'hui. Une très mince bibliographie a aussi été incluse.

Une première constatation s'impose donc à la lecture de ce livre. On réussit surtout grâce au talent, à une vision régionaliste, mais surtout à la confiance et à la ténacité, éléments qui sont souvent mis à rude épreuve dans des régions périphériques comme la nôtre. Deuxième fait à remarquer, enfin, les femmes et les Amérindiens commencent à prendre la place qui leur revient dans l'édification de la société régionale. Leur contribution est souvent aussi importante, mais davantage dans l'ombre.

Bref, *Hommage à nos bâtisseurs* est un volume de référence intéressant, qui trouvera preneur, d'une part dans les familles de ceux et de celles dont on retrouve la biographie, mais aussi chez les passionnés de l'histoire économique ou sociale, même

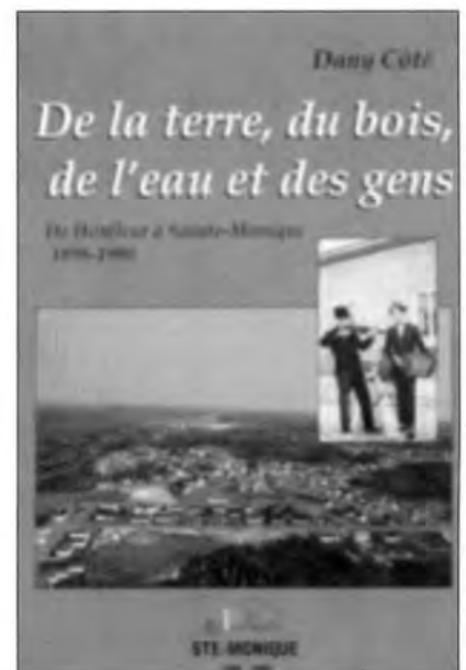
si quelquefois certaines biographies ressemblent davantage à un publi-reportage.

Dany Côté

\*\*\*

Dany Côté, *De la terre, du bois, de l'eau et des gens, De Honfleur à Sainte-Monique, 1898-1998*, Municipalité de Sainte-Monique, 1998, 224 p.

Dans *De la terre, du bois, de l'eau et des gens*, l'historien Dany Côté retrace l'histoire de la municipalité agro-forestière de Sainte-Monique qui fête ses cent ans d'existence cette année. Toutefois, l'auteur déborde du cadre strict du centenaire pour situer Sainte-Monique dans un contexte beaucoup plus large, allant de la formation de la rivière Péribonka et de la préhistoire, jusqu'à l'histoire de l'ancienne municipalité, peu connue, de Jeanne d'Arc, dont le territoire fait maintenant partie de Sainte-Monique. Ainsi, il n'est pas exagéré d'affirmer que par ce volume, c'est l'histoire de toute une portion de ce secteur du Lac-Saint-Jean que Dany Côté nous présente.



Les sources de l'auteur sont nombreuses et variées. Ainsi, en plus des sources traditionnelles que sont les fonds d'archives des sociétés historiques et de la municipalité elle-même, Dany Côté n'a pas hésité à réaliser de nombreuses entrevues avec des anciens du village dont les souvenirs demeurent la mémoire vivante de Sainte-Monique. De plus, Dany Côté s'est inspiré de nombreux documents gouvernementaux, d'articles et de volumes traitant de l'histoire régionale en général et de la municipalité de Sainte-Monique en particulier.

C'est ainsi qu'à travers cinq chapitres, l'auteur nous fait revivre l'histoire de Sainte-Monique. Dans un premier temps, il était inévitable de consacrer au moins un chapitre sur la rivière Péribonka, tant cette dernière a modulé le développement du village et rythmé la vie de ses habitants.

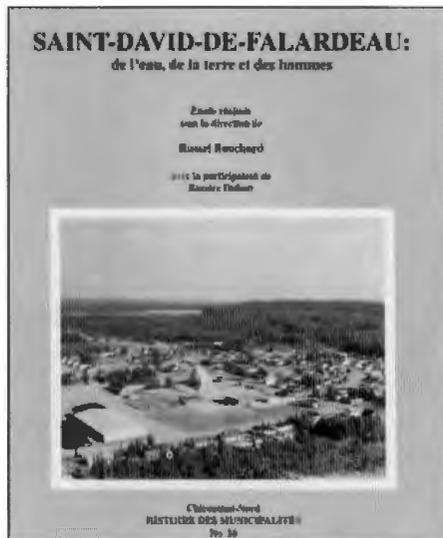
Par la suite, l'auteur nous entraîne dans l'histoire de la municipalité en tant que telle. Il s'agit alors d'une véritable épopée qui commence. En effet, Dany Côté sait nous faire imaginer les premiers colons en train de défricher ce coin de pays nommé Honfleur, en particulier Charles Lindsay, le premier défricheur à s'installer dans le rang VI avec sa famille. C'est alors le moment où s'organise la nouvelle colonie, avec tout ce que cela comporte sur les plans religieux et scolaires, notamment.

Nous assistons ensuite à la fondation officielle de la municipalité de Sainte-Monique en 1930, en plein coeur de la grande crise économique qui aura des répercussions tant positives que négatives sur la petite municipalité naissante. Il est intéressant de noter que l'auteur porte un grand soin à évoquer la mise en place et le développement de certaines institutions, autonomes en soi, mais qui jouent tout de même un rôle majeur dans la consolidation de la petite communauté: écoles, industries, commerces, caisse populaire, téléphone, électricité, chemin de fer, etc.

Il est impossible de parler de l'histoire de Sainte-Monique sans aborder la

construction de la centrale hydroélectrique d'Alcan de Chute-à-la-Savane dans la première moitié des années 1950. Selon l'auteur, cela coïncide avec une nouvelle ère pour la municipalité qui en profitera pour consolider ses infrastructures en raison des nouveaux revenus fonciers qui proviennent de la présence d'Alcan sur son territoire. Dans les années qui suivent, Sainte-Monique suit le courant québécois pour diversifier davantage son économie en suscitant l'implantation de nouvelles entreprises. Ces dernières années, l'auteur note que Sainte-Monique se concentre davantage dans le développement de son industrie touristique.

Dany Côté termine son ouvrage avec un chapitre instructif sur l'ancienne municipalité de Jeanne d'Arc, qui était située sur la Pointe-Taillon. Il nous rappelle la fondation officielle de la municipalité en 1916, son développement et les conséquences du rehaussement du lac Saint-Jean, qui conduira à la déroute du village et finalement à sa fermeture en 1931. Grâce à ce dernier chapitre, Dany Côté ajoute un élément essentiel dans l'histoire des villages fantômes du Saguenay—Lac-Saint-Jean, comme Val-Jalbert ou l'Anse-Saint-Étienne. Le cas de Jeanne d'Arc est plus méconnu et c'est tout à l'honneur de Dany Côté de faire partager aux lecteurs ses connaissances sur l'existence de cette communauté.



Dans un style direct et accessible à tous, Dany Côté, une fois de plus, ne déçoit pas ses lecteurs et confirme davantage sa présence à titre d'historien régional. Tant par la qualité de la langue que par la rigueur de la recherche ou par la pertinence des illustrations, *De la terre, du bois, de l'eau et des gens* est à placer parmi les meilleures publications de 1998 en histoire régionale.

Sylvain Gaudreault

\*\*\*

Russel Bouchard, avec la participation de Rosaire Dufour, *Saint-David-de-Falardeau: de l'eau, de la terre et des hommes*, Chicoutimi-Nord, 1998, 52p., dans la collection «Histoire des municipalités - Cahiers de Saguenayensia», no 16.

La publication d'une brochure sur la municipalité de Saint-David-de-Falardeau s'inscrit dans les célébrations du cinquantième anniversaire de fondation de cette localité. Cette étude a été réalisée sous la direction de Russel Bouchard, avec la participation de Rosaire Dufour.

L'ouvrage comporte deux parties: la première traite de la fondation et de la colonisation du canton Falardeau et de l'histoire de Chute-aux-Galets à Saint-David-de-Falardeau par Russel Bouchard; dans la deuxième, les auteurs «nous proposent de faire revivre les grands (sic) épisodes du développement municipal de Saint-David-de-Falardeau, à travers les principales réalisations de différents conseils municipaux qui se sont succédés au cours de ce premier demi-siècle d'histoire».

L'essentiel de la première partie porte sur le village maintenant disparu de Chute-aux-Galets. Tout y est ou presque: la mise en contexte de la «conquête de la rivière Shipshaw», la construction du barrage, la vie quotidienne à l'intérieur du village, l'expansion du village et le démantèlement. De plus, Russel Bouchard nous fait découvrir les faits et gestes de l'ouverture du canton Falardeau à la colonisation, de la mission de Saint-Léon-du-Lac-Clair et la

fondation de la paroisse Saint-David-de-Falardeau, qui s'inscrit dans un mouvement désigné sous le concept de «retour à la terre», au temps de la crise économique (début des années 1930). Quant à la seconde partie, les auteurs s'appuient sur l'ensemble des maires qui, depuis 1948, se sont dévoués pour assurer le développement de leur municipalité.

Fidèle à lui-même, Russel Bouchard agrmente la publication de plusieurs encadrements pertinents, d'une chronologie des principaux événements, de maints documents photographiques qui apportent un caractère visuel séduisant.

Par rapport aux réalisations précédentes, ce dernier né de la série sur l'histoire des municipalités de notre région surprend les habitués, en ce sens que nous n'y retrouvons pas le canevas habituel. Il s'agit en somme soit le résultat d'une expérience nouvelle, soit le résultat de contraintes inhabituelles. Que ce soit l'un ou l'autre, c'est regrettable. Certaines contraintes expliquent probablement le fait que la première partie est une réédition d'un texte déjà publié dans *Villages fantômes, localités disparues ou méconnues du Haut-Saguenay* (pp. 109-139, No 12 de la série «Histoire des municipalités»). Quant à l'essai s'appuyant

sur les actions des différents maires demeure louable, mais ce n'est plus une manière de «faire l'histoire» aujourd'hui, qui se veut, depuis Lucien Febvre et «l'École des *Annales*», plus «globale».

Bref, une publication qui mérite une lecture, notamment le captivant texte sur la mission de Saint-Léon-du-Lac-Clair, une publication qui nous fait espérer un «retour à la formule» des quinze premiers numéros...

Roland Bélanger

\*\*\*

Dany Côté, *Isle-Maligne, Fille de l'eau et des hommes, 1924-1962*, Hébertville, L'Auteur, 1997, 230 p.

Au Saguenay—Lac-Saint-Jean, l'eau constitue une richesse naturelle qui est à l'origine de plusieurs municipalités. La grande industrie s'est approprié la majorité des pouvoirs hydrauliques que détient la région. Et parallèlement à ceci, près d'une dizaine de villes de compagnie ont vu le jour. La municipalité d'Isle-Maligne étudiée par Dany Côté est une de celles-là.

Dans son ouvrage de plus de 200 pages, Côté nous trace les grands moments de l'histoire d'Isle-Maligne. Il commence son volume par une étude sur la rivière Grande Décharge. Celle-ci est primordiale dans l'histoire d'Isle-Maligne puisqu'elle dispose d'un potentiel hydroélectrique fort intéressant, ayant à sa portée un bassin hydraulique très important: le lac Saint-Jean. Donc, dans cette partie, l'auteur nous rapporte les différents usages de la rivière et de ses abords comme, par exemple, l'importance de la pêche à la ouananiche qui s'y effectuait.

Dans la deuxième partie de son volume, l'auteur fait l'historique de la construction de la centrale hydroélectrique de l'île Maligne. Cette section, particulièrement bien approfondie, nous renseigne sur tous les aléas entourant les travaux de la centrale. Des différents pourparlers précédant la construction jusqu'à la mise

en service du complexe hydroélectrique, rien n'échappe à l'historien.

Les troisième et quatrième chapitres traitent spécifiquement de la municipalité d'Isle-Maligne. Ainsi, nous y découvrons les caractéristiques particulières d'une ville de compagnie par l'ingérence de cette dernière dans les affaires de la municipalité et dans la propriété foncière. L'auteur nous dresse également un bilan des différentes étapes de développement d'Isle-Maligne, que ce soit aux plans physique — les nouveaux quartiers — ou institutionnel — les écoles, l'église, etc. Du côté de la vie sociale, l'auteur réussit à nous transmettre de façon impressionnante l'atmosphère qui régnait dans la municipalité et ce, à tous les niveaux.

Nous pouvons donc dire que l'oeuvre de Dany Côté est très intéressante pour l'évolution des connaissances historiques régionales. En effet, grâce aux nombreuses sources qu'il a consultées et aux entrevues qu'il a réalisées, l'auteur nous permet de connaître davantage la municipalité d'Isle-Maligne.

En terminant, nous croyons que l'auteur aurait pu développer davantage deux aspects entourant la création d'Isle-Maligne. Dans un premier temps, il aurait pu analyser plus profondément les bouleversements causés par le rehaussement du lac Saint-Jean survenu à la suite de la construction de la centrale de l'île Maligne. Ceci, d'autant plus que les passions entourant cet événement se sont dissipées considérablement depuis le décès de la majorité des acteurs de l'époque; le temps aurait peut-être été propice à revoir tout ce qui s'est dit sur le sujet. Dans un deuxième temps, nous aurions aimé en savoir davantage sur certains points. En effet, particulièrement dans le dernier chapitre, l'auteur aborde quelques thèmes très intéressants qu'il n'exploite pas à fond. Néanmoins, nous sommes parfaitement conscients qu'un volume comme celui de Dany Côté ne peut regrouper toute l'information que nous aimerions avoir. Bref, l'ouvrage de Côté devrait plaire à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire régionale.

Jean-François Hébert



# SITES ET MONUMENTS DE LA SAGAMIE

## L'écorceur de la Battle Island à Grande-Baie

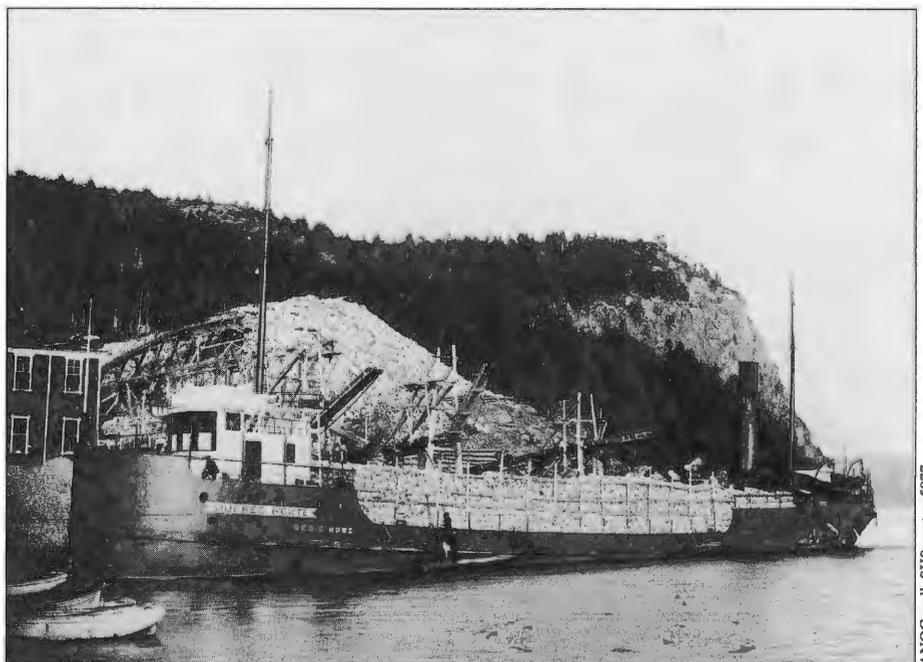
par Dany Côté

L'aube du XXe siècle marque pour l'Amérique du Nord une expansion sans précédent de la presse à grand tirage, donc de la fabrication et de l'utilisation du papier journal partout aux États-Unis et au Canada. Mais les papeteries sont voraces en bois et le déclin rapide des forêts états-uniennes amènera rapidement les industriels du papier à regarder vers le nord, du côté des riches territoires forestiers du Canada, principalement de l'Ontario et du Québec. Plusieurs régions du Québec, dont la Mauricie et le Saguenay—Lac-Saint-Jean sont alors les centres dominants d'expédition de bois.

Mais une ressource exportée pour être transformée crée peu d'emplois. Pour contrer ce fait, le gouvernement québécois a d'abord tarifé de façon différente la coupe de bois destinée à la transformation dans la province ou à l'exportation. Par exemple, dès 1900, un tarif de 1,90\$ est fixé pour chaque corde de bois coupée dans une concession forestière, puis vendue hors de la province, contre 0,40\$ pour une corde de bois destinée à être transformée localement. Mais les mesures gouvernementales ne semblent pas suffisantes et l'exportation de bois hors du Québec continue toujours, contrairement à l'Ontario où on a voté également en 1900 une interdiction d'exporter le bois à pâte hors des limites de la province.

C'est dans ce contexte de recherche de matière ligneuse qu'apparaît la Battle Island au Saguenay. Localisée à Grande-Baie, dans le secteur de l'Anse-à-Benjamin, la Battle Island Paper Co. fonctionne à partir de 1902 et bénéficie de plusieurs dizaines de milles carrés de concessions (par exemple 171 milles carrés en 1907). C'est une entreprise de New York qui gère cette usine d'écorçage de bois. Elle engage environ 300 personnes employées à écorcer des billots, qui sont ensuite expédiés par bateau dans les papeteries en Ontario et aux États-Unis, via la rivière Saguenay et le fleuve Saint-Laurent. Le rabotage de l'écorce, qui est ensuite brûlée, permet d'épargner sur les frais de transport, car une bille écorcée sèche plus rapidement et ainsi perd une bonne partie de son poids.

Mais les pressions se font toujours constantes sur le gouvernement pour arrêter la vente de bois brut hors de la province. Pour enfin arrêter la vente de matière première une fois pour toutes et stimuler la construction d'usines de transformation au Québec, le gouvernement vote enfin en 1910 une loi interdisant l'exportation de bois à pâte. La nouvelle loi devait sérieusement ralentir puis stopper complètement, vers 1915, les activités de la Battle Island dans la région. L'usine est abandonnée et plusieurs chefs de familles perdent leur emploi. Il ne reste aujourd'hui de cette entreprise, somme toute peu connue, que quelques vestiges, dont les fondations en pierres et le brûleur à déchets, en béton.



# WWW. !

Branchez-vous : [www.hydro.qc.ca](http://www.hydro.qc.ca)



## « Est-ce que créer est un métier ? »

Oui, créer est un métier. Et pour des milliers de créateurs québécois, c'est même le plus beau métier du monde. À travers leurs oeuvres, présentées ici et ailleurs, c'est tout un peuple qui s'exprime. Pour faire éclore tous ces talents, des entreprises comme Alcan devront continuer de stimuler la créativité des gens d'ici.

Déjà, dans le passé, le Théâtre Alcan a vu naître des oeuvres et des créateurs qui ont marqué l'histoire. Aujourd'hui encore, c'est avec beaucoup de fierté qu'Alcan continue d'encourager et de soutenir les entreprises culturelles du Québec.

Alcan s'associe aux créateurs, car elle sait qu'ils inventent l'avenir.



L'AVENIR EST SI PROCHE